

Gaston Chambrun

Jean François Simon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Le contremaître

C'est par une belle après-midi de la fin de mai. Depuis quelques semaines seulement, les rives pittoresques du Lac des Bois se sont libérées des dernières croûtes de glace attardées au fond des ravins ou embusquées à l'ombre des épinettes et des cyprès ; mais déjà une sève vigoureuse court dans l'écorce lisse des érables et des bouleaux, gonflant de jeunesse et de vie les bourgeons qui éclatent de toutes parts. Sur les talus, au pied des grands arbres, la trille impatiente et brave vient d'arborer la blancheur de son verticille trilobé, voisinant avec les nuances jaune clair de l'érythrone, qui grelotte sur sa hampe fine et délicate.

Le merle d'Amérique, revenu des régions tropicales, tire les premières roulades de sa gorge empourprée et parmi les violettes et les sanguinaires s'en va picorer les vermisseaux, ranimés par la tiédeur des effluves printanières.

Partout le mouvement, l'activité, la vie. C'est le triomphe définitif du printemps sur le rude hiver canadien. Honteuse de son retard, la belle saison essaye de hâter sa course pour racheter l'avance des heureuses contrées du midi ; car la chaleur arrive soudain, torride aussi démesurée que l'a été la rigueur du froid.

Depuis le matin cependant, une douce brise, soufflant de la mer d'Hudson, a tempéré l'humide et pesante atmosphère des jours précédents.

Déjà embaumée des senteurs agrestes de l'immense et sauvage prairie, naguère inculte, de son haleine rafraîchissante, elle incline vers le sud-ouest les énormes panaches de fumée, que vomit la ville industrielle de Winnipeg. La vie circule débordante, dans les vastes artères de la jeune cité ; une activité fébrile règne partout, et à voir les gigantesques monuments qui surgissent de terre, il semblerait que les fortunes elles-mêmes s'y édifient à la vapeur ou à l'électricité.

Soudain une luxueuse automobile s'arrête court devant un édifice sur la haute façade duquel, en grandes lettres d'or, se détachent ces simples mots : « BLAMON & CIE, ENGRAIS CHIMIQUES ».

Àpeine le chauffeur en livrée a-t-il mis pied à terre, que la portière livre passage à un homme d'une quarantaine d'années : l'élégance aisée de sa démarche, l'expression énergique de ses traits réguliers, la sympathie d'un physique illuminé par un regard vif et profond, tout en lui, jusqu'à la correction de sa mise impeccable, commande le respect et la considération. Après une halte au bureau de l'ingénieur en chef et une rapide inspection au laboratoire, M. de Blamon d'un pas alerte, gravit l'escalier du premier étage. La porte d'une immense salle s'ouvrit brusquement. Dès que le Directeur parut, escorté de deux ingénieurs-chimistes et d'un groupe de contre-maîtres, son coup d'œil circulaire embrassa à la fois le travail, l'installation matérielle, non moins que les attitudes cordiales et déférentes des ouvriers, soudain attentifs, la coiffure à la main.

Il les salua du geste et du sourire ; puis les remercia par ces mots simples et paternels : « Ne vous dérangez pas mes amis. » Conduit par l'ingénieur en chef, Monsieur Blamon se dirigea

droit à un jeune homme d'une belle stature, à la physionomie ouverte, éclairée par des yeux d'un bleu limpide et singulièrement vifs, sous la blonde et abondante chevelure qui encadrait son grand front.

— Monsieur Gaston Chambrun ? fit-il, en accentuant de la voix et du regard.

— Pour vous servir, répondit honnêtement l'ouvrier.

Le Directeur reposa sur le jeune homme un regard bienveillant ; avant de lui parler, il se plaisait à le considérer et par l'air de satisfaction, empreint sur son visage de chef, à s'annoncer à lui, comme messager d'une bonne nouvelle.

— Mon ami, prononça-t-il bientôt, en réponse à un rapport très élogieux, qui m'a été fait sur votre compte, par vos chefs de service, j'ai le plaisir de vous apprendre que vous êtes nommé contre-maître de 1 classe et qu'à partir du mois prochain, vous assumerez les fonctions et toucherez les émoluments inhérents à votre charge. Cet avancement, justifié par votre diligence et le soin intelligent et scrupuleux que vous avez montrés dans votre modeste emploi, me permet d'augurer favorablement de l'avenir. L'ascendant moral, que vous avez su acquérir sur vos camarades, vous sera d'un grand secours pour les diriger dans leur travail, pour prévenir leurs besoins et en gagnant leur confiance, contribuer à leur bien-être ainsi qu'à la prospérité de l'établissement.

Sur ces sobres et mâles paroles, Monsieur de Blamon tendit large ouverte, la main au jeune contre-maître.

Gaston Chambrun y plaça la sienne, d'un geste loyal et respectueux, puis ajouta :

— Monsieur le Directeur, je m'efforcerai d'être l'homme que vous souhaitez.

— J'y compte ! déclara gravement Monsieur de Blamon.

Il laissa un silence solenniser l'engagement pris avant d'ajouter :

— Maintenant, vous pouvez porter cette bonne nouvelle aux vôtres, je vous accorde à cet effet quinze jours de congé avec salaire, voyage non compris.

— Oh ! merci, Monsieur le Directeur !...

Brusquement, celui-ci s'était dérobé ; déjà il disparaissait dans l'escalier, tandis que d'un salut respectueux, les ouvriers affirmaient une seconde fois, l'excellence des relations qui existaient entre le patron et ses employés.

Sans nul doute, « la question sociale » ne serait point arrivée au paroxysme d'acuité où nous la voyons, si tous les chefs d'industrie eussent ressemblé à Monsieur de Blamon. Issu d'une noble et riche famille française, originaire de la Bourgogne, le Lieutenant Louis de Blamon servait avec honneur au 1 Régiment de Dragons, en garnison à Lure, à quelques lieues seulement de la frontière allemande. Héritier du sang, comme de la foi des anciens chevaliers, son âme vaillante avait juré la même fidélité à son Dieu qu'à sa patrie ! Confondant leur culte dans un même amour, il était prêt à se sacrifier pour l'un comme pour l'autre.

C'était à l'époque néfaste, où, sous l'influence Judéo-maçonnique, une campagne aussi sectaire que anti-patriotique, tentait de corrompre la superbe armée française ; la délation était à l'ordre du jour ; les « fiches » alors avaient plus d'influence au ta-

bleau d'avancement que le talent ou l'ancienneté. Bientôt, devant le jeune officier, fut posé ce dilemme : « Renoncer aux pratiques de sa foi ou à l'espoir des promotions ».

L'alternative était cruelle : l'idéal de sa vie se trouvait brisé ; les traditions de la famille rompues. Son âme en fut meurtrie ; mais l'ombre d'une hésitation n'effleura pas même son esprit ; il ne fit pas à Dieu l'injure de mettre en balance son service avec celui des hommes. La foi remporta la victoire, mais la santé de la noble victime en fut altérée. Au sol, qu'il avait voulu défendre au prix de son sang, il résolut de consacrer du moins ses sueurs. Héritier de vastes domaines ancestraux, il voulut appliquer à leur exploitation, les méthodes scientifiques de la culture actuelle ; ses études antérieures l'y avaient préparé et ses goûts aristocratiques s'accommoderaient assez volontiers des antiques relations de Seigneur à censitaires.

Déjà une année s'était écoulée depuis que le Lieutenant de Blamon avait dû renoncer à l'épaulette. Loin de se cicatriser, la blessure faite à son patriotisme avait affecté sa constitution. Le docteur lui prescrivit une saison à Vichy. Dès le retour de l'été, une colonie aussi nombreuse que cosmopolite, se pressait à la source célèbre envahissant tous les hôtels.

Nul lieu peut-être, mieux que les stations balnéaires, ne se prête, aux études de mœurs, aux observations psychologiques, au parallèle des races. L'ancien officier mit à profit ses longues journées de loisir, pour recueillir sur place nombre de notions que d'autres vont demander à des voyages lointains et dispendieux.

Àl'hôtel, où il était descendu, de bonne heure il avait été frappé des charmes et de la distinction d'une jeune « Miss » qui ne

sortait jamais qu'au bras de son père ; or c'était par une riante après-midi de juillet : il y avait foule au « Parc Lamoricière ». Une atmosphère limpide et douce invitait à la promenade et les gazons qu'une pluie matinale avait rafraîchis, encadraient des corbeilles odorantes de géraniums, d'héliotropes et de camélias ; sur l'asphalte attiédie les automobiles glissaient légères et rapides dans un va-et-vient incessant, comme sur la piste d'un vélodrome.

Soudain, un coup de trompe aussi strident qu'inattendu, fit faire un sursaut à la jeune fille qui dans sa précipitation vint heurter un monsieur, passant à proximité. Confuse de l'accident, non moins que de sa vaine frayeur :

— Je vous demande mille pardons mon Lieutenant.

Elle avait mis tant d'âme dans le ton de sa voix et le jeu de sa physionomie colorée par l'émotion, que Monsieur de Blamon, car c'était lui, en fut tout bouleversé en lui-même : cette jeune anglaise s'exprimait avec le plus pur accent français et puis, il était connu d'elle et connu comme ancien officier !... toute une révolution venait de s'opérer dans son esprit et surtout dans son cœur. La glace était rompue ; à dater de ce jour des relations fréquentes et cordiales unirent ces deux âmes faites pour s'aimer et se comprendre. Quelle ne fut point la joie de l'ancien Lieutenant, lorsqu'il apprit que d'origine canadienne-française, la jeune fille avait pu, dans la Bourgogne même, à trois siècles de distance, retrouver les traces de ses ancêtres... Un nouveau lien venait fortifier la sympathie, qui spontanément avait uni leurs cœurs dès le premier abord.

La famille de la jeune Canadienne était riche et figurait parmi la haute société. Le père possédait à Boston deux grandes manufactures de conserves alimentaires. Si la fortune lui avait souri, nombre de deuils, successivement, étaient venus assombrir sa vie. Bien qu'ayant quitté le Canada avec une famille nombreuse il ne lui restait que cette unique enfant, dernier objet de ses affections. Il ne formait plus qu'un rêve : trouver pour sa fille un parti qui fût à la hauteur de son éducation et de sa fortune. La Providence sembla se complaire à réaliser le souhait paternel. Moins d'un an s'était écoulé, que le lien conjugal avait uni ces deux vies, qui devaient donner de beaux exemples de vaillance chrétienne et de fidélité au devoir social. De ce fait, la vie de Monsieur de Blamon prit une orientation nouvelle.

Le premier sacrifice qu'il avait consenti à sa patrie, allait être suivi d'un second. Il dut la quitter pour celle de son épouse. Déjà les richesses de l'Ouest canadien débordaient sur les marchés d'Europe et l'immensité de ses ressources, non moins que celle des espoirs entrevus, retenait l'attention de tous ; ce fut donc avec un juvénile et bien légitime enthousiasme que Monsieur de Blamon se lança dans ce nouveau champ d'action. L'amour du sol lui inspira une idée non moins riche de conséquences que de revenus. En vue de favoriser le rendement agricole des immenses prairies de l'Ouest, il établit à Winnipeg même, une vaste manufacture d'engrais chimiques, dont la prospérité ne tarda pas à dépasser toutes ses prévisions. Visiblement une protection divine favorisait son entreprise. Au jour où Gaston Chambrun venait d'être nommé contre-maître, plusieurs centaines d'ouvriers, dirigés par deux ingénieurs, ne pouvaient suffire aux commandes, qui, de tous les points de l'Ouest et des États-Unis, s'entassaient chaque jour aux bureaux de l'administration. Bientôt, pour ré-

pondre aux demandes venant de l'Est, une succursale s'éleva dans la banlieue de Montréal et c'est de cette dernière, que Gaston Chambrun avait été appelé à Winnipeg.

Témoins réjouis de sa promotion, les contre-maîtres de l'usine, à l'envie, s'étaient empressés de le féliciter ; aussi, ce soir-là, le restaurant de la « Pomme d'Or » voyait vers les six heures, cinq joyeux convives attablés autour du nouveau promu ; les agapes furent joyeuses autant que cordiales. L'hôtelier trinqua avec ses clients et se crut l'obligation d'une amabilité, en l'honneur de ce jeune contre-maître ; il offrit le café et en dépit des lois de prohibition, sut dénicher, pour couronner la fête, un flacon poussiéreux de vieille eau-de-vie de marque. Les adieux et les souhaits d'heureux voyage échangés, les conviés se dispersèrent. Gaston, tout bouleversé des émotions de la journée, regagna la modeste chambre qu'il avait louée dans une rue adjacente à dix minutes de son travail. Au retour, il lui sembla que son humble intérieur n'avait plus le même aspect ; il ouvrit la fenêtre et s'y accouda rêveur. Les lueurs du crépuscule exaltaient la splendeur des beaux soirs d'été, dans les régions de l'Ouest ; encadrée sur trois faces par de hauts bâtiments, la cour rectangulaire où donnait sa fenêtre, n'avait pour tout horizon, que le sommet verdoyant des hauts peupliers qui bordent la rivière Rouge, du côté de Saint-Boniface. Depuis un an, sa vie avait tenu dans cet espace restreint. Gaston se remémorait la tristesse des premières journées, la sensation du dépaysement, celle de l'isolement qui l'avaient assailli dans ce milieu inconnu, entouré de visages nouveaux à tout le moins indifférents. Le soir, il s'était couché bien triste, la fièvre aux tempes, le cœur serré, loin des tendresses familiales. Le lendemain cependant, un premier réconfort lui fut réservé. Selon une louable habitude, chaque mois, Monsieur de

Blamon, dans une sorte de conférence-causerie, prenait contact direct avec ses ouvriers. Sa parole, ferme d'ordinaire, dans ces circonstances se nuançait de bonté. Les ouvriers sentaient dès les premiers mots, que ce chef se penchait sur eux pour les connaître, se révéler à eux et appeler leur confiance. Cette fois entre autres il leur rappela, que si leur tâche réclamait d'eux beaucoup d'énergie, de conscience et de dévouement, ils trouveraient par contre, en lui, le défenseur dévoué de leurs droits, le gardien vigilant de leurs intérêts physiques et moraux. S'adressant spécialement aux plus jeunes :

— Mes amis, leur dit-il, en toutes choses, vous pouvez compter sur votre patron pour suppléer auprès de vous, vos parents absents.

Ces paroles avaient été un baume pour l'âme endolorie du nouveau venu…

Le ressouvenir de toutes ces impressions, déjà lointaines, emplissant son âme, lui avait fait oublier l'heure du repos ; cette nuit-là, il dormit mal ; car tout à la pensée du retour, le jeune homme savourait, par avance, la joie de ses parents, qui doublerait la sienne ; puis, à côté de leurs images vénérées, une vision se levait devant lui, dans son auréole de jeunesse : c'était Marie-Jeanne, la fiancée de son cœur.

Entre les pentes boisées, dont les sombres masses s'échelonnent du flanc des Deux-Montagnes jusqu'au lac qui porte leur nom, s'étend le « Val de la Pommeraie ». Coin enchanteur, au bord d'un tributaire du royal Saint-Laurent, ce nouvel Éden n'est qu'à quelques lieues, en amont de la grande cité montréalaise. L'ardent soleil d'août se mire dans le frais cours d'eau, qui chante

au fond du « Val » en courant porter ses ondes limpides à la rivière du Nord. Tel un lacet d'argent, le chemin qui conduit de Saint-Benoît à Saint-Placide, brille dans la pleine lumière du midi. Si vous prenez le sentier qui, traversant le bois de l'Indien, gravit jusqu'au plateau de la Sapinière, de ce promontoire votre œil embrassera la vallée entière avec les immenses vergers, dont les branches torses et moussues, ploient sous la charge des fruits malgré les perches qui les étayent.

Dominant la clôture délabrée d'une maison antique, tapie dans un bosquet de pommiers, les roses trémières s'élèvent triomphales, tandis que la guimauve s'épanouit à côté des scabieuses plus sombres, auxquelles s'accrochent les glycines grimpantes. Bouquet de blancheurs odorantes au printemps, ce bocage abrite l'humble toit sous lequel vivaient deux femmes, la mère et la fille. Toutes deux s'usaient les yeux et les doigts à des travaux de couture, que, deux fois le mois, elles venaient livrer à un grand magasin de confections à Montréal.

Le pauvre immeuble et le travail de leurs mains, constituaient leur unique fortune ; cela suffisait à leurs modestes besoins et permettait à la jeune fille, au renouveau de la belle saison, de se procurer à la ville, soit une robe, soit un chapeau neuf.

L'estime générale entourait les deux femmes et le vénéré abbé Blandin, curé de Saint-Placide, les citait en exemple aux fidèles de sa paroisse. De longue date, il connaissait Pauline, enfant du pays, et dès la première année de son ministère il se rappelait avoir béni le mariage de la jeune fille, avec Jacques Bellaire de Côteau-Rouge, excellent ouvrier travaillant à une grande brasserie de Lachine. Deux ans plus tard, une effroyable catastrophe faisait veuve Pauline comme elle devenait mère. L'explosion

d'une bouilloire tuait Jacques, provoquait l'incendie à la brasserie dont les ruines ne rendirent que des os demi-calcinés. La compagnie d'assurances ayant trouvé quelques vices, dans la rédaction de la police, en prit prétexte pour ne pas payer et le patron ruiné ne put verser à la veuve, qu'une insignifiante indemnité. Pauline Bellaire, alors s'était réfugiée avec son nourrisson dans cette petite maison héritée des siens et avait repris le métier de couturière qu'elle exerçait avant son mariage. La dignité qu'elle montra dans son deuil, sa diligence, sa prévoyante économie, le charme mélancolique de sa douce figure pâlie par la douleur, lui avaient valu la recherche de plus d'un galant ; toujours elle se refusa à de nouvelles épousailles. Elle gardait entier son cœur au mari si tragiquement ravi à sa tendresse et à l'enfant qui née de lui, ressuscitait auprès d'elle, un peu du cher disparu.

Cette enfant était Marie-Jeanne, celle-là même que Gaston évoquait sous ses paupières fermées, pour en garder la vision plus intime. Dans sa rêverie, il lui revint en mémoire, les multiples circonstances révélant leur amour réciproque : c'étaient les causeries amicales, sur le chemin du retour de l'école, les rencontres du dimanche après les offices, puis leurs promenades aux pâturages limitrophes, pour s'enquérir du petit veau ou des vaches laitières. Il revoyait leurs excursions à travers les prés, où il se plaisait à escalader les clôtures, à signaler à sa compagne l'apparition d'un écureuil, à pourchasser des corneilles, à lui dévoiler les nids dissimulés dans la ramure ou l'écorce des troncs creux ; il songeait aux coins fortunés où de bonne heure fleurissent la renoncule, le populage, les reines-marguerites ou les violettes ; aux clairières ensoleillées où mûrissent les premières fraises. C'étaient enfin les heures délicieuses au cours desquelles, ils goûtaient ensemble la subtile chanson des eaux fuyant sous les

herbes, les chuchotements de la brise caressant les feuilles nouvelles, le gazouillement des jeunes couvées dans les aunes et les trembles. Dans quelques jours, il la reverrait la douce amie ; serait-elle fière de saluer dans son compagnon d'adolescence l'un des contre-maîtres de la grande usine Blamon ? Elle saurait, que si l'habit n'était plus celui de l'ouvrier, le même cœur, du moins, continuait à battre pour elle ; sans doute, l'aveu de son affection n'avait pas franchi ses lèvres ; mais Marie-Jeanne avait bien su lire dans ses yeux…

Le moment du départ tardait à l'ardeur impatiente du jeune homme : déjà sa pensée et ses affections qui l'avaient devancé au pays, donnaient à son humble chambre, ainsi qu'à l'usine, un aspect morose. Pourquoi était-il retenu si loin des objets de son amour ?… L'idée du retour prochain altérait la joie de la présente visite : il n'allait retrouver Marie-Jeanne que pour la quitter !… Une teinte de mélancolie effleura son âme, sans toutefois entamer son courage. Cependant, avait-il le droit de se plaindre, lui, après les témoignages de bienveillance reçus de son patron ?

Assurément, le jour, où, au sortir de l'Institut agricole d'Oka, il était venu parfaire à Montréal ses connaissances techniques sur la question des engrais industriels, il ne songeait guère que la capitale du Manitoba deviendrait un jour sa résidence… Mais l'homme propose et Dieu dispose…

Sixième enfant d'une laborieuse et honnête famille canadienne, originaire de Saint-Philippe d'Argenteuil, le père de Gaston Chambrun avait choisi son épouse dans la paroisse même. Tous deux, non sans hésitation, étaient venus se fixer à Saint-Benoît où une occasion exceptionnelle leur offrait, à bon compte, une terre excellente et déjà en plein rapport. Fils de cultivateur, il

n'entendait pas faire de ses garçons des déclassés ; il avait rêvé pour eux une condition supérieure à la sienne, mais non point une carrière différente. Ayant gardé le cadet près de lui, il avait résolu de faire étudier l'aîné en qui il remarqua des aptitudes et des goûts exceptionnels. Avec un orgueil paternel bien légitime, déjà il se le représentait à la tête d'une vaste exploitation agricole, conduite d'après les méthodes et les progrès de la culture moderne.

C'est à réaliser ce plan que Gaston était occupé à la succursale de Montréal, lorsque du bureau de Winnipeg une lettre arriva. Le besoin d'un contre-maître bilingue s'imposait là-bas devant l'affluence croissante des ouvriers de l'une et de l'autre langue. Le choix fut unanime : la confiance de ses chefs, la transcendance de ses aptitudes, tout désignait le jeune Canadien français pour cette situation, qui s'annonçait brillante et lucrative ; mais c'était l'éloignement, puis l'isolement dans la grande ville et peut-être la déviation de l'avenir entrevu. Moins pessimistes, les parents consultés ne virent, dans cette absence temporaire, qu'une occasion de développer l'initiative de leur fils et d'accroître ses connaissances agricoles, au centre même du commerce de l'Ouest. Le temps n'avait point fait mentir leurs prévisions. Le simple « habitant » du départ allait réapparaître au pays en citadin, avec le modeste prestige du rang, qu'il avait si dignement et si rapidement conquis. Les siens, la mère de Marie-Jeanne l'en apprécieraient davantage et l'absence, désormais, ne saurait prévaloir contre l'impression heureuse, que son passage laisserait derrière lui. Celle qu'il aimait, le jugerait plus digne d'être aimé, aurait une foi plus grande dans son caractère ; elle verrait enfin, qu'elle avait bien placé son cœur. Muni d'une simple valise, son pardessus au bras, le cœur léger, d'un pas allègre le jeune homme

traversait l'Avenue Provencher pour se rendre à la station du Pacifique Canadien, quand soudain, la vitrine d'un bijoutier frappant sa vue, retint son attention et fit jaillir dans sa pensée une inspiration subite.

Oui !... porter à Marie-Jeanne l'anneau des fiançailles... Mais ses modestes finances suffiraient-elles à cette acquisition : le voyage est long de Winnipeg à Montréal et la nourriture coûte cher au wagon-restaurant. Mentalement, il supputa le prix de son passage, fit l'inventaire de sa bourse et demeura perplexe. Enfin, il se décida : il pouvait toujours s'informer des prix, et il poussa la porte du magasin.

Devant lui, l'orfèvre étala toute une série de bagues, dont il énumérait le coût respectif : Gaston eut un geste de découragement ; toutes celles qui lui plaisaient étaient d'un prix exorbitant. Longtemps, il manipula une perle qui le tentait fort. À la fin, il découvrit un mince cercle d'or étoilé d'une émeraude, dont la valeur était plus abordable ; le prix cependant dépassait encore ses modestes ressources. Peut-être, le marchand ne lui refuserait pas un certain crédit, sur le versement d'un fort acompte... Mais bientôt, il eut scrupule de donner en gage d'affection, un bijou qui, grevé d'une dette, ne lui semblerait pas complètement son bien. Il fit un nouveau calcul ; en prenant la dernière classe de voyageurs, en réduisant son menu de table au strict nécessaire, il pourrait rencontrer ses dépenses. Il en serait quitte pour voyager moins à son aise ; mais cela même lui serait une joie, de payer son présent d'un sacrifice. Il acheta la bague. Serrée dans son petit écrin de satin bleu, le contre-maître la déposa précieusement dans la poche intérieure de son vêtement. Elle y faisait un léger

relief et Gaston se réjouissait d'en éprouver la douce pression sur son cœur.

Dans toute autre circonstance, le jeune homme eût été charmé des agréments d'un voyage, aussi pittoresque qu'instructif ; mais l'ardeur de son impatience à rencontrer les objets de son affection, d'un plaisir lui fit une fatigue ; ni l'immense et majestueuse solennité des grands lacs, ni la splendeur de vastes solitudes à demi incultes, ni les rives poétiques de mille autres lacs et rivières entrevus, ne retinrent son attention : les courts arrêts du train aux grandes stations de Fort-William, Port-Arthur, Sudbury, Ottawa, etc., lui semblaient interminables. À son gré, les ailes de la vapeur ne l'emportaient point assez vite au terme de ses désirs.

La parole donnée

Gaston arrivait au petit jour ; la crête arrondie des Deux-Montagnes déjà se profilait au loin dans la douce lueur du crépuscule matinal. Son cœur battit en proie à une tendre émotion. Tant pour se ménager le plaisir d'une entrevue avec Marie-Jeanne, que pour ne point attirer sur lui l'attention de la paroisse, il descendit à la station précédente. Deux bonnes lieues le séparaient encore de Saint-Benoît, où son père et sa mère, ignorant son retour, allaient l'accueillir avec des larmes de joie ; ce lui fut un bonheur, après les longues journées passées dans la lourde atmosphère d'un wagon, de marcher par les chemins de son enfance.

Un air vif lui caressait le visage, le grisant des senteurs résineuses qu'une brise lui apportait de ses chères montagnes. Le

fleuve majestueux, étalé et resplendissant comme un immense miroir d'argent, bordait le rivage d'une frange éclatante et royale. Le soleil montait à l'horizon. Au sommet de la côte le chemin s'engagea sous bois. Le frais ombrage des pins et des érables se mêlait à celui des bouleaux élancés, dont les troncs se haussaient en colonnes marbrées d'argent et plaquées du sombre velours des mousses ; les aiguilles légères des mélèzes, jetaient des reflets parmi les teintes dures et vernies des ormes et des épinettes aromatiques.

Àchaque détour du chemin, des aspects familiers rajeunissaient sa mémoire, lui gonflaient le cœur de tendres émotions. Leur intensité allait croissant, à mesure qu'il se rapprochait du verger qui encadrait la demeure de Marie-Jeanne. Il en côtoierait bientôt la clôture !... De fait, au travers des branches, déjà se dessine le pignon du toit chéri, isolé du village par quelques arpents. L'enclos des pommiers lui apparaît, dans le poudroiement doré des feuilles, qui au souffle du matin, ont un bruissement léger semblable au chuchotement d'une prière. Là, sans doute, sommeille encore, virginale et sereine, sous l'aile de son ange, celle dont la douce pensée le pénètre dans ce paysage témoin de leurs muets aveux.

Devant la petite allée qui conduit à l'humble demeure, Gaston s'arrêta accoudé à la barrière. À cette heure matinale, il ne peut songer à la franchir et à se présenter chez la mère de Marie-Jeanne. Une secrète espérance pourtant, le tient immobile, l'âme et les yeux tendus vers la porte close : ne va-t-elle pas s'ouvrir pour encadrer dans sa baie, l'image si douce de la jeune fille ?

Retenu par son rêve, le jeune homme s'attarde, ne pouvant s'arracher à la séduction de sa puérile attente. Le magnétisme du

désir aura-t-il la puissance de réaliser son espoir ?… Les minutes coulèrent… La maison demeure aveugle et muette !… Enfin, sur la façade, un volet battit. Alors, affolé craignant d'être surpris dans sa contemplation, Gaston courut s'enfoncer sous la feuillée.

Presque aussitôt, il se reprocha l'émoi qui l'avait mis en fuite, au moment où son attente allait être comblée. Mais la pensée de ses parents surgit ; c'était mal de leur faire tort du temps dépensé en songes. Ses pas l'éloignèrent à regret de celle près de qui restait son cœur. Cependant, d'une marche rapide, due à un effort de volonté, il descendit les dernières pentes, déboucha du bois ; le Val de la Pommeraie s'ouvrit devant lui plein de soleil, de verdure et de parfums. Au bout de l'horizon il vit le clocher, les peupliers, à la cime tremblante bordant le ruisseau qui coudoie la voie ferrée ; puis, entre les toits, un peu plus bas que les autres, mais qui l'attirait irrésistiblement : le logis de son enfance, la vieille demeure où son entrée imprévue allait mettre en fête le cadet et surtout son père et sa mère.

Gaston atteignit le seuil ; il poussa doucement la porte, pénétra dans la salle.

Deux cris simultanés avaient jailli spontanément :

— Mon Dieu !… s'était écriée la maman, levant tes bras au ciel, c'est toi ! mon Gaston ?…

— En voilà une bonne, s'était émerveillé le père. Ce matin, en parlant de toi, nous étions loin de songer que tu serais ici pour midi. Tu aurais dû nous avertir.

— J'ai voulu vous ménager la joie de la surprise, répondit l'enfant.

Les bras maternels s'étaient trop avidement refermés dans l'étreinte, pour que les yeux de Julie Chambrun aient vu autre chose que l'enfant de sa chair. Non moins ému, le père, cependant, dès l'abord avait été frappé de la mise de son fils, qui lui sembla d'une condition supérieure à celle de son rang.

— Mon père, dit Gaston, les mains dans les mains paternelles, il y a du changement dans ma position, c'est pourquoi vous en voyez dans mon vêtement. Depuis huit jours, je suis nommé contre-maître de 1 classe à l'usine et mon patron, a bien voulu m'accorder deux semaines de vacances, pour me permettre de vous apporter cette bonne nouvelle.

— Quinze jours seulement, soupira Julie : c'est bien dommage !

— Comment cela ? dit à sa femme Alphée Chambrun, crois-tu que c'est en faisant de la paresse qu'on monte en grade et qu'on se montre digne de la confiance de ses chefs ?

Mais Julie n'écoutait pas ; elle couvait des yeux son fils, sans pouvoir rassasier sa faim de le voir : bien vite sa sollicitude maternelle s'inquiéta :

— Mais tu dois être affamé, mon pauvre gars ?

— Ma foi ! maman, j'en conviens. L'air du pays m'a creusé l'estomac, répondit Gaston, en souriant au souvenir de la frugalité de son menu de route.

Déjà, sur la table familiale, pain, beurre, jambon, lait et café, couvraient un napperon de toile bien blanche. Le jeune homme s'attabla virilement. Assise en face de lui, avec bonheur la mère

constatait son appétit dévorant, veillant avec une tendre vigilance à ce que rien ne lui manquât.

— Va donc à la dépense père, dit-elle ; il faut bien que nous trinquions ensemble ; il ne nous revient pas tous les jours !

Alphée reparut bientôt, élevant au jour une grande bouteille grise de poussière ; bien vite un vin rose et pétillant emplit les verres.

— Il est de l'année de ta Première Communion, dit le père, celle où il y eut tant de framboises et de pommes.

— Allons, à ta santé, mon garçon et à tes premiers succès.

Gaston trinqua allègrement ; il but d'un trait, puis tailla dans le jambon une nouvelle tranche ; ses parents souriaient à son bel appétit.

L'après-midi, s'écoula dans l'intimité de la famille. L'on vit se réaliser le mot du fabuliste ! « Qui a beaucoup voyagé a beaucoup à dire aussi. » Dans le feu roulant des pourquoi et des comment, coupés de francs éclats de rire, l'heure du repos arriva vite, à la grande satisfaction du voyageur, qui, de longtemps n'avait goûté les délices d'une nuit calme et réconfortante. Après le repas de midi du lendemain Alphée Chambrun prit son chapeau.

— Maintenant que tu es reposé aimerais-tu venir avec moi, saluer les amis et faire un tour dans le voisinage ?

— Volontiers ! dit Gaston en se levant. Mais avant de sortir : Eh Maman, dit-il en la serrant dans ses bras, vous allez excuser mon absence, et il lui donna un filial baiser comme pour se faire pardonner.

La première visite fut pour le pasteur de la paroisse qui, bien que nouveau venu, avait déjà gagné toutes les sympathies ; la seconde fut destinée à l'abbé Blondin, curé de Saint-Placide, et ami d'enfance du père de Gaston ; la joie du jeune homme fut au comble, quand on lui proposa de faire à rebours, le chemin qu'à l'insu de ses parents, il avait parcouru la veille ; peut-être serait-il plus heureux qu'il n'avait été alors ; de fait, le seuil du presbytère franchi, Alphée et Gaston aperçurent dans le jardin le prêtre en conversation avec une de ses paroissiennes. Celle-ci se retourna au bruit de leurs pas et le jeune homme eut la délicieuse surprise de se trouver face à face avec sa chère Marie-Jeanne…

— Toi ! s'écria-t-elle avec l'explosion d'une joie aussi ingénue que spontanée, je ne m'étais donc pas trompée !… Tu es passé hier matin devant la maison n'est-ce pas ?

Un peu interloqué et gêné par la présence de son père, Gaston repartit :

— Tu n'étais pas bien réveillée, c'est sans doute un autre que tu as pris pour moi !

— Oh ! non reprit-elle, je t'ai bien reconnu, malgré ton bel habit qui te fait si beau.

Elle se tourna vers Alphée :

— Pardon, Monsieur Chambrun, si je ne vous ai pas salué… C'est la faute à votre fils !… Vous m'excuserez : vous devez être si content de le revoir et si fier de sa belle prestance !…

— Va, ma fille, répliqua Alphée, je ne suis pas jaloux de ce que tu aies fêté avant moi, ton ancien camarade d'enfance ; on ne le voit plus tous les jours ce grand garçon. Sais-tu qu'il promet de

faire honneur à sa race et à sa famille ?... Il ne t'a pas encore dit qu'il vient d'être nommé contre-maître aux grandes usines « Blamon de Winnipeg ».

— Tous mes respects et mes félicitations Monsieur Gaston fit la jeune fille de sa voix la plus douce, dans une gracieuse révérence.

— Ta mère aura une de ses premières visites, ajouta Monsieur Chambrun.

— Cela lui fera un bien grand plaisir, répliqua Marie-Jeanne, tandis qu'une subite mélancolie se répandait sur son visage.

— Pauvre maman ! elle s'attriste... ses yeux pâlissent pour avoir trop travaillé et je ne puis la décider à quitter son « moulin à coudre ». Justement, j'étais venue trouver Monsieur le Curé pour qu'il la raisonne. L'affaiblissement de sa vue cause mon tourment.

— Oui, déclara le prêtre, j'irai voir votre mère, mon enfant. Elle est jeune encore et à son âge, il doit être possible de la guérir. Quoiqu'il advienne cependant, souvenez-vous ma fille, que son labeur vous a élevée et que, le cas échéant, c'est au vôtre à suppléer le sien.

— Oh ! Monsieur le Curé, ce n'est pas la peine qui m'effraye, loin de là !... mais il serait si triste pour ma chère maman, si ses pauvres yeux venaient à se fermer pour jamais à la lumière du jour !

— J'espère que cette cruelle épreuve lui sera épargnée, reprit le prêtre ; toutefois, si cette croix lui était réservée, votre tendresse aidée de sa foi, serait alors son unique soutien. Priez bien

pour elle ; j'unirai mes supplications aux vôtres, pour demander à Dieu qu'il épargne votre mère.

Gaston, avec complaisance contemplait Marie-Jeanne, et la jeune fille, en dépit de ses inquiétudes filiales, tout en écoutant respectueusement son pasteur, glissait souvent ses regards vers le jeune homme, qui en avait le cœur doucement réchauffé.

L'abbé Blandin, maintenant, complimentait ses visiteurs.

— Je suis touché de votre démarche, dit-il, et avec vous, Monsieur Chambrun, je suis fier du succès de votre fils. Dieu vous récompense, mon cher Alphée ; ceci est déjà un acompte sur le prix des sacrifices que vous a coûtés son éducation.

Puis s'adressant à Gaston :

— Continue, mon cher ami, à marcher dans la bonne voie où tu es entré ; profite de ta situation pour t'instruire des questions économiques et pour te bien renseigner sur les conditions agricoles, qui conviennent à notre province ; tu nous reviendras ensuite, afin de faire bénéficier la région, du fruit de ton expérience ; ce qui manque à notre agriculture, c'est une classe dirigeante instruite et patriote : tant vaut l'homme, tant vaut la terre ; le jour, où celle-ci fournira des salaires au moins équivalents à ceux des villes, nos jeunes gens s'y attacheront davantage. Oui, gardons le sol ; à son tour, il nous gardera fidèles et loyaux à notre race, à notre langue et à notre foi. Depuis ton départ, tu sais sans doute, qu'ici tout près de nous, à Carillon, on a érigé à la vaillance française le monument « Dollard ». Aujourd'hui, l'ennemi a changé de nom ; mais son but est demeuré le même : ruiner la colonie catholique et française. Déjà pour faire face à l'adversaire sur ce double terrain, sous les initiales A. C. J. C., de

jeunes légions fourbissent leurs armes et organisent leurs bataillons ; mais il leur faut des cadres : une armée vaut surtout par ses officiers ; tu seras un de ses chefs nous l'espérons.

L'abbé Blandin s'arrêta court :

— Ne voilà-t-il pas, dit-il en riant, que je m'oublie à te faire un sermon !... Que veux-tu, un effet de l'habitude ; et puis, il est si facile comme dit le poète, d'exprimer ce que l'on conçoit bien...

Marie-Jeanne avait pris congé du prêtre et de ses hôtes. Elle regagnait le logis où l'attendait sa mère, l'âme rêveuse, le cœur gonflé, tel un bouton de rose qui s'ouvre au baiser du soleil. Sa marche accélérée, dans le Val découvert, se ralentit sous le mystère protecteur des grands pins et des érables touffus. L'hélianthe, parmi la spirée et les verges d'or précoces, ajoutait son charme à la poésie du frais et verdoyant décor. La calme et innocente tendresse, que son âme virginale gardait à son camarade d'enfance, et qui durant l'année d'absence sommeillait en elle comme dans un nid, telle une couvée qui tarde à éclore, s'éveillait brusquement. Son jeune cœur battait des ailes, souriant à la vie, prêt à prendre son essor !

Gaston !... ce nom fleurissait sur ses lèvres, s'y attachait avec l'obstination de l'abeille à la corolle du lis. Le soleil déclinant à l'horizon, à la chaleur intense de cette journée, succédait peu à peu, une brise légère et caressante. Passant près de la fontaine Sainte-Luce, sertie au flanc d'un rocher, que les eaux ont perforé en formant de joyeuses cascatelles, la jeune fille voulut s'y rafraîchir et prendre un peu de repos. Ses doigts, distraitement effeuillaient quelques fleurs cueillies au bord du chemin, tandis que dans sa pensée, se ranimait la vision du sourire et du regard,

par laquelle Gaston Chambrun lui avait affirmé sa tendresse inaltérée par l'absence et inaltérable dans l'avenir. Non sans peine, Marie-Jeanne comprima l'émotion que dans sa poitrine ce souvenir avait provoqué. Tout à l'objet de son affection, elle s'assit bouleversée. La tête appuyée à un bouleau pour dossier, elle laissa le trop plein de son bonheur jaillir en larmes heureuses et brûlantes…

Un pas lointain s'éveilla sur les pierres du chemin, grandit, puis s'amortit soudain dans les feuilles et les mousses du sentier ; alors il s'arrêta. Au travers de ses larmes, la jeune couturière vit devant elle, vivre son rêve. Gaston se penchait vers elle anxieux !

Obligé de rentrer à bonne heure, pour aller au pré Lachaut, traire les vaches laitières, Monsieur Chambrun avait laissé son fils disposer de son après-midi pour ses visites, en ne lui fixant d'autres limites que sept heures, pour le souper de famille. La délibération ne fut pas de longue durée : à peine eut-il salué son père, que le jeune homme suivait le chemin qui conduit à la demeure de Marie-Jeanne. Et voilà qu'il venait de la surprendre toute en pleurs…

Quelle était la cause de ses larmes ?… La jeune fille lut la question dans les yeux de Gaston, secoua le front et pour démentir toute alarme, laissa ses lèvres s'épanouir dans un rayonnant sourire.

— Oh ! murmura-t-elle, c'est de joie !… je suis trop contente !…

Àson tour, l'ami avait senti ses prunelles se noyer d'émotion et d'allégresse… Tous deux s'étaient compris. Silencieux et comme religieusement, il mit un genoux à terre et prit la main de Marie-

Jeanne. Alors, de son écrin retirant le précieux gage, il glissa à l'annulaire de la jeune fille le cercle d'or qui les fiançait.

Cette preuve, de la pensée fidèle de Gaston, combla Marie-Jeanne d'une joie infinie.

— Ô Gaston ! soupira-t-elle…

— Ma bonne Jeanne !

Leurs mains étaient restées unies. Sur le front rougissant de sa fiancée, le jeune homme déposa un chaste baiser comme consécration de leur promesse réciproque.

« Tu m'attendras », murmura-t-il.

Elle répondit simplement : « Oui ! »

Àpas lents, tous deux s'étaient remis en route, appuyés au bras l'un de l'autre ; ils allaient silencieusement savourant l'heure exquise des fiançailles. C'étaient leurs premiers pas à deux dans le chemin de leur avenir, désormais commun ; soutenus par la confiance de leur mutuelle fidélité, ils se sentaient forts, sûrs d'eux-mêmes et unis par un amour, que la mort serait impuissante à rompre.

Àla porte de sa demeure, Marie-Jeanne, quittant le bras de son ami, voulut reprendre sa liberté. Gaston s'y opposa : du geste et du regard il sut rassurer sa compagne. Ensemble, ils pénétrèrent dans la pièce, où près de la fenêtre, malgré ses yeux malades, la veuve s'obstinait à ses travaux de couture. Avec déférence, ils s'inclinèrent devant elle.

— Mère, dit le jeune contre-maître, voulez-vous me la donner et nous bénir tous deux ?

Madame Bellaire passa sa main devant ses yeux brouillés. Tout d'abord la surprise la laissa comme muette. Enfin, elle reconnut le jeune homme et dit :

— C'est toi, Gaston ?

— Oui !... Et je viens vous demander de me nommer votre fils en me confiant votre Marie-Jeanne.

— Mais tes études ne sont pas terminées : tu es encore en apprentissage.

— C'est vrai, pour deux ans au moins ; mais le temps ne nous fait pas peur, nous saurons attendre.

La veuve branla le front :

— Deux ans !... Pauvres enfants, vous êtes bien jeunes, pour engager l'avenir à si lointaine échéance.

— Oh ! protesta Gaston d'un élan, nous sommes sûrs de nous. N'est-ce pas Marie ?

Pour toute réponse, la jeune fille, lui pressant le bras, appuya son front sur son épaule.

Mais craintivement, la mère hochait la tête. — Sûrs de vous ?... vivant loin l'un de l'autre ?... Je veux bien croire, mes enfants, à votre sincérité ; mais qui peut être sûr des événements et de la vie ? Tu ne doutes pas, Gaston, de la joie que j'aurais à te confier mon enfant. J'estime tes dignes parents ; je connais aussi ton bon cœur et je sais que tu es demeuré bon chrétien dans un milieu où tant d'autres perdent la foi. Le congé que tu viens d'obtenir montre que tu donnes satisfaction à tes patrons. Mais tu n'es pas libre : la prudence m'interdit d'accepter de toi, un engagement à

si long terme. À ton retour définitif au pays, si tous deux, vous êtes toujours d'accord, tu pourras venir avec tes parents, me demander ma fille ; je te la donnerai sans hésiter. D'ici là, je n'ai pas le droit de maintenir valable l'engagement que tu veux prendre aujourd'hui.

— Moi, je le considère comme tel, affirma Gaston. Toutefois, je me soumets à votre volonté, Mère… Je ne pourrais plus vous nommer autrement, nos fiançailles demeureront secrètes au fond de nos cœurs, mais sans rien perdre de leur réalité ni de leur solidité. Tu as ma parole, Marie-Jeanne ; n'ai-je pas la tienne ?

Les yeux de la jeune fille répondirent pour elle.

— Que le Ciel vous protège, pria la veuve, et puisse l'avenir réaliser votre rêve !… Mais, je le répète, je ne vous tiendrai pour fiancés, qu'à l'heure où vous serez libres de faire bénir votre union devant l'autel. D'ici là Gaston, ne trouble pas le cœur de mon enfant.

Ces paroles séparèrent les jeunes gens ; leur être éprouva un même frisson, analogue à celui du froid tranchant d'un acier…

Marie-Jeanne se laissa choir dans les bras maternels. « Oh ! Maman, maman, soupira-t-elle. Mon cœur librement s'est donné à Gaston comme le tiens, jadis fut à mon père ; je n'appartiendrai jamais à nul autre qu'à lui ! »

Pauline Bellaire, émue inquiète, eut pour sa fille, une caresse apaisante, mais leva sur le jeune homme deux yeux sévères :

— Aurais-je à te reprocher la souffrance de mon enfant ?

— Ah ! protesta Gaston, moi qui la veux si heureuse !

— Et cependant tu viens d'être imprudent et coupable, prononça la Mère. Le cœur d'une vierge est une fleur délicate. Tu n'avais pas le droit de la cueillir. Certes je te crois sincère. N'importe ! Avant de t'ouvrir à elle tu devais ton aveu à tes parents et à moi-même. Ne reviens désormais qu'avec l'agrément des tiens et pas avant ton retour définitif parmi nous ; jusque là, respecte la maison de l'orpheline et de la veuve.

— J'obéirai, dit Gaston douloureusement et l'avenir saura prouver la sincérité de mon affection.

Toute en larmes, Marie-Jeanne regarda le jeune homme s'éloigner. À peine avait-il franchi le seuil, qu'elle se jeta au cou de sa mère et balbutia dans un sanglot :

— Ô Maman, maman pourquoi nous séparer ? Penses-tu que je puisse trouver mieux ?...

La veuve soupira :

— Pleure, mon enfant, ces larmes t'en épargneront peut-être d'autres plus amères.

Une ride se creusait sur le front maternel, jeune encore, mais pâli par le deuil de sa vie. Elle taisait les craintes qui se pressaient dans son esprit ! Si jamais la cécité éteignait ses yeux fragiles, les Chambrun ne détourneraient-ils point leur fils d'une union, qui lui créerait la charge d'une femme pauvre et de sa mère aveugle, qui assoirait une infirme à son jeune foyer ?

Trop ému pour rentrer chez ses parents, sans trahir l'émotion qui l'agitait, au sortir de la maison Bellaire, Gaston s'était enfoncé sous bois et avait gravi les pentes qui le conduisirent au plateau de « La Sapinière ». Là, accoudé aux traverses d'une vieille

clôture, il laissa ses regards plonger dans le Val de la Pommeraie et la majesté sereine du paysage, pénétrant insensiblement son âme, assoupit le tumulte de son sang.

Le long versant des « Deux-Montagnes » dévalait vers le fleuve par de larges encorbellements étagés et en une chevauchée de petits dômes verdoyants, dont les teintes nuancées se dégradaient peu à peu, jusqu'à leur fusion harmonieuse avec l'azur du ciel.

Insensiblement, ses yeux éblouis en s'abaissant, se reprirent aux visions plus proches. La splendeur de ce paysage, bien que familier à son enfance, emplissait Gaston d'une enthousiasme jusqu'alors inconnu. Un grand amour s'en dégageait ; le jeune homme se sentait possédé par ce coin de terre, dont le charme empoignait son cœur. Un apaisement et une force naissaient de l'emprise du pays sur son âme. En lui se révélait une foi capable d'affronter le temps et de triompher des obstacles. Il ne modifierait point le plan de vie qu'il s'était tracé ; demeurer fidèle aux siens, à sa race, à sa langue, à la terre qui l'avait vu naître et dont il sentait l'amour croître en son âme. Cet amour serait vivace comme les arbres du terroir, à qui chaque printemps verse une sève victorieuse de l'âpre rigueur des rudes hivers canadiens. Il acceptait l'épreuve, sûr du triomphe final.

Les pieux tintements de l'Angélus vinrent le tirer de sa rêverie et lui rappeler l'heure du retour au foyer paternel ; d'un pas nerveux, comme si déjà il marchait à la conquête, il descendit le sentier qui le ramenait au seuil familial, qu'il franchit d'un air rasséréné.

— Enfin, te voici exclama sa mère : tu me fais bien jeûner ta présence !...

Et l'on s'attabla devant un menu aussi copieux que séduisant.

Le premier appétit satisfait, Alphée demanda :

— Eh bien, as-tu fait un bon emploi de ton après-midi ?

— En montant au plateau de la Sapinière pour revoir le « Val de la Pommeraie » je suis entré pour donner le bonjour à la veuve Bellaire.

— Tu as eu là, une heureuse idée et tu as fait une bonne action ! Et la pauvre femme souffre-t-elle toujours de ses mauvais yeux ?

— Elle ne m'en a rien dit ; elle était à son « moulin à coudre » lorsque je suis entré.

Alphée marmotta :

— Oui ! oui ! elle est courageuse ; elle peinera jusqu'au bout ; malheureusement il est à craindre que ce ne soit pas pour longtemps. Au dire de Monsieur le Curé, le médecin estime qu'avant deux ans, elle sera complètement aveugle.

— Aveugle !... s'alarma Gaston, et son mal est sans remède ?

— Il faudrait qu'elle cessât tout travail et de cela elle ne veut entendre parler. Ce serait un grand malheur pour elle et aussi pour sa fille, qui devrait gagner le pain de sa mère et le sien.

— Mais insinua Gaston, elle ne sera pas forcément abandonnée ; ne peut-elle pas trouver un digne garçon, qui l'épouse et qui l'aide ?

Alphée haussa les épaules.

— Quel épouseur voudrait d'une fille sans le sou, qui en surcharge aura encore une mère infirme ?

Gaston réprima un frisson d'anxiété. Ce verdict prononcé par son père, sapait ses projets futurs. Mais faisant bonne contenance il ajouta :

— Marie-Jeanne, si elle est sans fortune, n'est pas sans mérite : elle est digne d'être aimée pour elle-même : combien se contentent à moins ; celui qui la prendrait, aurait en elle une femme laborieuse, jolie et sage.

— Je suis de ton avis, répondit le père ; pour sage et jolie elle n'a peut-être pas sa pareille dans le région ; de plus, elle n'a pas peur de la besogne ; mais que rapporte le travail d'une femme qui a en même temps à tenir son ménage ?... Ses qualités ne suffiront pas à garnir la huche. Un gars pauvre ne s'en tirerait pas, avec la charge des deux femmes ; un riche a le droit de demander une dot à sa fiancée.

— Bah ! on passe là-dessus quand on s'aime bien.

— Ne crois pas cela, mon garçon : ces idées de jeunesse ne tiennent pas devant l'expérience de la vie. C'est très beau d'être amoureux, mais pas à la condition de sacrifier son avenir. Dans le mariage, il ne faut pas calculer sur les besoins de deux ; on ne s'épouse que pour fonder une famille. Aussi toi, quand viendra ton tour, il te faudra une fille qui ait du bien, soit que tu viennes t'établir au pays, soit que tu continues dans le chemin où tu es si bien parti.

Gaston garda le silence ; il ne voulait point entamer une lutte qu'il sentait prématurée ; mais un malaise assombrit son regard.

Le repas touchait à sa fin : le père s'assit dans la berceuse, bourra sa pipe ; le fils alluma une cigarette, ils fumèrent posément, tout en dirigeant la conversation sur un autre terrain. Alphée avait éprouvé une grande satisfaction, au récit de l'affectueux intérêt que Monsieur Blamon semblait témoigner à son enfant ; attentif longtemps à la conversation, il était devenu peu à peu rêveur : sa pipe s'était éteinte sans qu'il songeât à la rallumer.

Dans son esprit, il caressait une idée qui, s'y affirmant avec persistance, suscitait dans son cœur, une douce émotion.

— Julie, prononça-t-il soudain, il ne convient pas que Gaston nous quitte sans être allé déposer une prière sur la tombe des grands-parents ; puis l'oncle Ludger aussi sera content de le revoir. Je vais écrire un mot à nos amis Richstone ; après-demain, nous irons souper et coucher à Lachute et de là, nous monterons à Saint-Philippe d'Argenteuil, saluer les vivants comme les défunts de la famille.

La visite au pays natal

Dans le courant d'une matinée pleine de soleil, la famille Chambrun s'installa dans une voiture complaisamment prêtée par un voisin. Le père et le fils s'établirent sur le siège d'avant, celui d'arrière étant réservé à Julie et au gros panier de provisions dont elle s'était munie, en vue d'une surprise à causer à leurs amis.

Moins rapide que par le train, le voyage serait aussi moins dispendieux et surtout plus poétique : d'ailleurs, les travaux avancés de la saison, permettaient à la famille, ce court et bien légitime repos.

La voiture ne devait les transporter que de Saint-Benoît à Lachute. Là, l'automobile de Monsieur Richstone aurait vite fait de gravir la côte tortueuse mais pittoresque, qui, sépare Lachute de Saint-Philippe.

Sur un joyeux claquement de fouet, la jument partit d'un trot allègre. Jusqu'aux environs de Saint-Hermas, la route côtoie le cours d'un large ruisseau ; sans rampe sensible, elle ne devient montueuse qu'au début de la vallée de « Stonefields ». Comme la bête alors, ralentissait le pas, Gaston sauta à terre.

— Allez toujours, je vais couper au court en prenant le chemin forestier ; attendez-moi à son débouché vers la croix de Lagny, si je n'y suis pas rendu avant vous !...

D'un pas leste, il s'enfonça au creux du sentier. Dans la solitude, l'émotion intime de son âme s'identifia avec la religieuse beauté de cette nature encore sauvage, qu'il traversait ; la vergerolle, l'obélie mariant leurs douces nuances à celles de l'épilobe et de la verveine, ajoutaient l'agrément de leurs senteurs à la symphonie de tendresse et de mélancolie, qui chantait au fond de son cœur. Malgré le trouble où l'avaient jeté la veille, les paroles de son père, sa jeunesse ne doutait pas de l'avenir. Il y aurait lutte sans doute : la victoire n'en serait que plus belle. Sa rêverie l'avait attardé : il pressa le pas. Quand il atteignit le lieu du rendez-vous, il vit la voiture arrêtée et le geste impatient dont son père l'appelait.

— Eh bien ! Gaston, tu as donc flâné ! lui cria Alphée. Nous avons encore un bon bout de chemin avant d'être à destination et le soir approche !...

Le jeune homme escalada lentement la route.

— Bah ! argua-t-il, dès que nous serons à la croisée de Genos, nous n'aurons plus que deux petites lieues de descente.

— Oui, mais auparavant, nous en avons bien une demie de montée, fit le père en secouant les guides sur l'encolure de la jument.

Celle-ci coucha les oreilles, sans pour cela allonger l'allure. La côte était rude. D'une cadence égale et patiente, elle allait le corps embué de vapeur et blanchi de l'écume due aux frottements des traits.

Le faîte atteint, elle partit au trot ; le chemin dévalait sinueux dans la direction de Lachute. Aux cahots heurtés des chemins de campagne, succéda bientôt le doux glissement des roues, sur l'asphalte poli de la bourgade. Rue de Chaussée, les voyageurs étaient attendus.

Bien que de races différentes, les deux familles étaient unies d'une amitié profonde et ancienne. Un incident l'avait fait naître et les années n'en avaient pas affaibli l'intensité. D'origine anglaise, le père de Frank Richstone, venu au pays sans fortune, fut d'abord en service d'une compagnie chargée de fournir au Pacifique Canadien, les bois nécessaires à la construction du Trans-Continental. Cette exploitation avait attiré au Canada nombre d'immigrants britanniques. Intelligent et actif, le jeune ouvrier obtint de bonne heure l'estime et la confiance de ses patrons.

Promu chef d'équipe, puis contre-maître, il passa plusieurs hivers dans les chantiers du nord de la Gatineau. Une cinquantaine d'ouvriers, différant de races, de langue, de religion étaient sous ses ordres.

Mais la vie des chantiers n'est que trop souvent déprimante de moral. Loin de la famille, en contact avec la nature sauvage, aux prises avec un dur labeur journalier, mordu par un froid intense et permanent, en lutte avec toutes les nécessités de la vie, le caractère tend vite à s'aigrir et les meilleures volontés elles-mêmes ne gardent la ligne du devoir et de l'honneur, qu'au prix d'efforts soutenus.

Tous les subalternes de Monsieur Richstone ne furent pas des victorieux, dans cette lutte quotidienne.

Le tempérament ferme et un peu tranchant du contre-maître, joint à la rare qualité de fervent catholique, servit de bases aux griefs des mécontents, recrutés en grande partie dans les sectes hétérodoxes. L'opposition sourde d'abord, gagna bientôt la majorité. De là, il n'y avait qu'un pas à l'hostilité ouverte ; il eût été vite franchi, sans l'obstacle constitué par un groupe de Canadiens français, tous vaillants ouvriers, aussi loyaux envers leur chef qu'envers leur Dieu.

Outre la sympathie qu'une foi commune établit entre le patron et cette catégorie d'employés, Monsieur Richstone se prit bientôt d'admiration pour une race, dont la mentalité, nouvelle pour lui, avait forcé son estime et conquis son affection. De ces sentiments premiers, il ne se départit jamais. Cependant, il advint qu'un retard du caissier à régler la paye au jour marqué, mit en ébullition les esprits les plus montés. La calomnie fit fortune ; une seule ex-

plication parut plausible : le contre-maître, de connivence avec le commis-payeur, avait dû s'approprier l'argent et frustrer ainsi ces malheureux du prix de leurs sueurs. La justice exigeait une vengeance éclatante. Éloignée des juges et des tribunaux, pourquoi n'y suppléeraient-ils pas eux-mêmes ?

Le complot, ourdi par quelques meneurs, devait avoir son dénouement fatal, le lendemain même. Trois hommes armés, placés en embuscade, avaient reçu mission de tirer sur le prétendu voleur, au moment où, isolé, il devait se rendre d'un chantier à l'autre, puis, de faire disparaître leur victime.

L'air mystérieux et les agissements insolites de l'un des complices, éveilla l'attention de quelques Canadiens ; par des questions insidieuses et le secours de quelques verres de boisson, l'un d'eux obtint la révélation du secret qu'il garda pour lui seul. Mais, par ses soins, un crime fut évité et à dater de ce jour, Monsieur Richstone voua au grand-père de Gaston Chambrun, son sauveteur, une reconnaissance plus durable que la vie, puisqu'elle s'est perpétuée dans sa descendance.

L'arrivée du trésorier, en compagnie d'ouvriers nouveaux, calma l'effervescence et l'ouverture d'un second campement plus au nord, permit d'éloigner les hommes suspects et dangereux.

Habile dans la conduite des affaires, le contre-maître décida de s'établir à son compte ; c'est alors qu'il pensa à utiliser les pouvoirs hydrauliques d'une des chutes de la rivière du Nord, en vue de continuer l'industrie du bois, à laquelle il s'était livré.

Héritier des sentiments et de la belle fortune de son père, Frank Richstone développa l'entreprise paternelle, après avoir épousé Annette la fille du Docteur canadien de la localité. Ami

d'enfance du père de Gaston, Frank Richstone avait plaisir à le recevoir dans la belle résidence qu'il s'était fait bâtir au bord des rapides, à proximité de la scierie.

En un instant, Monsieur Richstone avait fait remiser la voiture et installer à l'écurie la jument devant une bonne provende. En quittant son siège, Gaston était venu prêter l'appui de son bras vigoureux à sa mère, ravie de la robustesse de son gars. Annette Richstone embrassa impétueusement Julie, puis lui présenta sa fille Aurélia, qui timidement la suivait. Madame Chambrun eut pour la jeune demoiselle une aimable caresse et un sourire attendri.

Entrée au logis, Julie réclama son panier de provisions demeuré dans la voiture. Elle en retira un pâté de truites, du vin de cerises, des galettes aux prunes, des fruits, qu'elle déposa sur la table, comme échantillons de ses produits domestiques.

Après quelques compliments de circonstance, chacun se réserva de faire bon accueil au pâté et aux gâteaux non moins qu'aux superbes pommes fameuses récoltées au Val de la Pommeraie.

Le menu servi et tout étant disposé, joyeusement on s'attabla. Gaston prit place aux côtés d'Aurélia. C'était une jouvencelle de seize ans, blonde et rose, à peine dégagée de l'adolescence, vierge en bouton où la femme sommeillait encore. Plus d'une fois, durant le repas, elle admira de ses grands yeux d'azur, le beau et élégant jeune homme assis près d'elle, au point d'en oublier son assiette. La conversation fut cordiale et enjouée ; à la fin du repas, Frank Richstone se leva pour porter la santé de ses hôtes avec un vieux vin, qui, à en juger par l'étiquette de la bouteille, provenait des premiers crus de la vieille France.

— À la prospérité de votre famille, Monsieur Chambrun, dit-il en excellent français, et aux futurs succès du jeune contre-maître que nous avons le plaisir de fêter aujourd'hui ; au développement de notre vaste pays et à la gloire de l'Empire !

Ce dernier mot avait sonné faux à l'oreille de Gaston.

Alphée répondit à son tour :

— Je lève mon verre, Monsieur Richstone et je bois à la vieille amitié qui nous a toujours unis, en souhaitant qu'une union semblable s'établisse entre nos deux familles, ainsi qu'entre les races dont nous sommes issus, tant par leur bonheur respectif, que pour le plus grand bien de notre cher Canada !

— Que Dieu vous entende et vous exauce, ajouta religieusement Annette Richstone, en joignant les mains.

Au souhait d'alliance entre les deux familles, qu'il avait formulé, Alphée Chambrun avait surpris les yeux ardents d'Aurélia, ratifier son espérance, dans une muette admiration, qui s'attachait à Gaston. Aussitôt, un rayon d'espoir tacite vint réchauffer le cœur de l'heureux père : celle-ci un jour, peut-être, il aurait la joie de la nommer sa fille.

Puis, une inspiration lui vint, soudaine.

— Au moins, Monsieur Richstone, vous allez nous donner votre fille pour la journée de demain : ça lui fera du bien à cette enfant.

Une rougeur s'épanouit sur les traits de la jeune fille, dont le regard bondit à son père.

Implorant, Monsieur Richstone sourit :

— Ça te va-t-il fillette ?

Pour toute réponse, quittant sa place, vite elle courut de ses deux bras entourer le cou de son père.

— Ah !... Ah !... plaisanta celui-ci ; la jeunesse ne boude jamais au plaisir. Remercie nos amis, Aurélia ; en même temps souhaite le bonsoir à tous. Il faut être debout à bonne heure demain, pour se mettre en route.

Aurélia, gentiment, embrassa chacun à la ronde. Seul, Gaston la trouva intimidée ; elle eut pour lui un sourire et une révérence, tandis que deux roses fleurissaient ses joues.

Le lendemain matin, dès les six heures, le chauffeur de Monsieur Richstone, devant la maison, faisait ronfler le moteur d'une puissante et somptueuse automobile. Mis en gaieté par un chaud et succulent déjeuner, les voyageurs, confortablement, s'installèrent : Alphée aux côtés du conducteur, les jeunes gens avec Julie sur le siège d'arrière. Les souhaits et les « au revoir » échangés, en un clin d'œil la machine disparut au coin de la rue. La journée s'annonçait radieuse. Blanc de poussière, le chemin longea d'abord les vieilles clôtures délabrées des prairies verdoyantes. Les troupeaux d'un bétail multicolore y paissaient, avec une application que le passage des voyageurs ne parvint pas à troubler. Plus loin, d'immenses champs, aux épis d'or, attendaient l'arrivée de la moissonneuse.

Bientôt, le chemin, taillé à mi-côte, d'une chaîne de collines, remonta la vallée de la Clairette. Au bas des pentes luxuriantes, la petite rivière gonflée, cabriolait dans son lit, semé de roches moussues et obstrué de vieux troncs renversés. L'allure de l'automobile devenant plus lente, celle des conversations s'anima. Au

travers des fusées d'un franc rire, c'étaient de joyeuses exclamations, tantôt de surprise, tantôt d'admiration, suivies des explications de Gaston, lequel s'était constitué le cicérone de sa jeune compagne. Par échappées, à travers la sombre ramure des pins, on apercevait, soit l'écume des cascades sautillantes, soit les toits luisants de quelques blanches fermes, enveloppées dans les frondaisons.

Aurélia, d'abord sagement assise à la droite de Julie, qu'encadraient les deux jeunes gens, voulut cueillir une branche fleurie, aux arbustes, qui à gauche, débordaient sur le chemin. Son stratagème, ayant réussi à souhait, lui permit de satisfaire son impatience d'être aux côtés de Gaston.

Ils causèrent amicalement, énumérant les noms et les particularités intéressantes des lieux traversés. Elle émit des remarques naïves et jolies, auxquelles le fils de Monsieur Chambrun ripostait par des phrases gaies et courtoises.

Gaston, ayant tenté une fois de converser en anglais, Madame Chambrun, qui n'entendait point cette langue, ne prit pas de temps à rappeler son fils à l'ordre.

— Voyez-vous, dit-elle, ce jeune homme qui a des confidences à faire et qui veut me les cacher !

L'allusion fut courte mais efficace.

Au débouché d'un sous-bois, formé d'ormes et d'érables touffus, apparut, arrondi comme un joyau, le lac de Rodmer ; vraie coupe d'eau céleste, sertie dans l'écrin de roches abruptes d'une part, il présente sur l'autre versant, des bois ombreux, coupés de fraîches et grasses prairies.

La jeune fille admirait avec des exclamations joyeuses, et plus d'une fois, pour satisfaire sa légitime curiosité, l'automobile s'arrêta en cours de route. Gaston s'en amusait ; il prenait plaisir à l'émerveillement de ses yeux, qui du paysage revenaient finalement à celui qui en était l'initiateur. Il sympathisait avec les élans de cette âme droite, impressionnable aux beautés de la nature et qui, si ingénument, révélait la candeur de son être.

La raideur des pentes, ayant disparu, l'auto courait rapide vers Saint-Philippe, quand soudain, à l'horizon, sur la teinte sombre de la côte boisée, se détacha le scintillement du clocher natal. Un cri spontané, ponctué du grand geste que fit Alphée en se découvrant, indiqua à chacun que l'on touchait au terme du voyage. Tous l'imitèrent, et dans le silence d'une religieuse surprise, semblèrent se recueillir un instant.

Ce sol, que l'on allait fouler, était celui des ancêtres, leurs pas avaient erré par ces chemins ; quelque chose de leur âme demeurait à ce cadre modeste où s'était écoulée leur vie, simplement héroïque dans la pratique de l'âpre labeur quotidien.

Àl'entrée du village, au milieu d'une grande pièce d'orge à moitié fauchée, un attelage de deux chevaux tirait une moissonneuse. De loin, Alphée reconnut son frère, l'oncle Ludger. Au coup de trompe du chauffeur, il leva les yeux et au milieu des signaux d'amitié, il eut vite distingué Alphée, puis la famille. Bientôt les mains s'étreignirent dans les démonstrations de la plus cordiale fraternité. L'oncle eut quelque peine à reconnaître son neveu, dans sa taille avantageuse, sous les dehors du citadin.

— Dans une demi-heure, dit-il, je suis à vous : allez à la maison ; ma « bourgeoise » vous fera bon visage ; j'achève ma tâche,

puis je cours vous rejoindre.

L'accueil fut ce qu'il est dans nos campagnes laurentiennes, entre parents et amis : empreint de simplicité, mais surtout de franche et joyeuse cordialité.

Sous la remise, on resserra un peu voitures et tombereaux pour faire place à la riche et scientifique machine, un peu dépaysée parmi ces véhicules primitifs.

L'oncle Ludger ne tarda pas à arriver ; alors les rafraîchissements coulèrent, les langues se délièrent et une douce intimité mit à l'unisson toutes ces âmes bonnes et droites, se rencontrant sur le sol natal dans un commun domaine de foi, d'aspiration et d'amour.

Le soleil déclinait à l'horizon. Tandis qu'à la ferme, activement on s'occupait à préparer le repas du soir, la pieuse colonie, conduite par l'oncle Ludger, se dirigeait vers le cimetière paisible, vers ce champ du repos où tous les absents de la grande famille dorment leur dernier sommeil.

L'antique église cependant, maison natale de toutes ces âmes chrétiennes, eut la première visite. Après s'être agenouillée au vieux banc de famille, comme pour mieux s'imprégner de l'esprit des aïeux, après avoir récité quelques Avé devant l'autel de la Sainte Vierge, la petite procession, dans un silence recueilli, sortit de l'église, et Alphée poussa la vieille porte du cimetière. À l'aspect des pauvres croix, à moitié enfouies dans l'herbe, du revers de sa main, furtivement, il essuya deux larmes et, chapeau bas, suivi de la famille, il s'inclina devant la tombe des siens.

D'une voix scandée par l'émotion, il récita le De Profundis auquel tous répondirent. Aurélia mêlant sa voix à celle de la famille ; une semblable station eut lieu sur la tombe des parents de Julie. Se relevant, Monsieur Chambrun posa sa main caressante sur la tête blonde de la jeune fille, puis, le doigt désignant un simple monument de pierre :

— Les grands-parents de ta mère, mon enfant reposent également ici ; tu le vois nous tenons à notre terre par les mêmes racines.

Et le regard du père, enveloppait d'un attendrissement la vision du rêve qui ferait rapprochées dans la vie comme elles l'étaient dans ce moment, les têtes, du fils de son sang et la fille, qu'il eût souhaité s'élire.

Le souper terminé, l'oncle Ludger aurait voulu hospitaliser ses visiteurs pour la nuit ; en dépit de ses instances réitérées, Alphée ne crut pouvoir obtempérer à ses désirs. Monsieur Richstone les attendait et aurait cru à quelque accident de route, peut-être à un malheur, dont sa fille aurait été la victime : il ne pouvait lui causer cette inquiétude. Bien que plus rapide et moins poétique qu'à l'aller, le retour cependant fut heureux : on arriva nuitamment. Aussi, le lendemain, le soleil était haut sur l'horizon, quand on éveilla les jeunes gens pour le dîner. Aurélia ne tarissait point, en éloges sur les agréments de la journée ; de sa vie, elle ne se souvenait pas d'avoir ressenti tant de bonheur, en un seul jour. Sans doute qu'à son insu, la compagnie de Gaston avait été l'un des grands facteurs de sa joie. Aussi le repas, que l'on avait avancé, étant sur sa fin, émit-elle une proposition qui déroutait tous les plans de Monsieur Chambrun.

— Papa, dit-elle, puisque nos visiteurs ont été si aimables pour nous et pour moi en particulier, ne serais-tu pas d'avis, qu'avec eux, nous allions passer l'après-midi, à notre île de Pointe Fortune, dans la nouvelle maison de campagne ?

Pour imprévue qu'elle fût, la proposition n'en rencontra pas moins l'approbation générale, sauf celle d'Alphée. Déjà, à l'entendre, ils avaient abusé de la complaisance de leurs amis, et d'autre part, le travail comme le soin de la maison, réclamait leur présence à Saint-Benoit ; le cadet, demeuré seul, serait débordé et dans l'inquiétude, si le retour était différé.

Après une discussion animée, où chacun fit jouer les ressorts de sa diplomatie, pour le triomphe de sa cause, la victoire fut pour Aurélia.

Fatiguée du voyage de la veille, Julie décida de tenir compagnie à Annette Richstone et de garder la maison, en attendant le retour de l'expédition, que ne comprendrait que les jeunes gens et leur père respectif.

Au comble de ses vœux, Aurélia se multipliait pour activer les préparatifs, les paniers à provisions de nouveau furent garnis et prestement remisés sous les banquettes de l'automobile ; elle n'eut garde d'oublier la clef de la maison et de se procurer des amorces pour la pêche.

Gaston, établi aux côtés du chauffeur, tâcherait de s'initier au rôle de conducteur. Le chemin étant direct jusqu'à Saint-André, une heure à peine, leur suffirait pour se rendre au bord de l'Ottawa.

Le yacht de Monsieur Stratford, étant toujours à leur disposition pour faire la traversée, ils pourraient facilement être installés à leur domicile insulaire avant les trois heures de l'après-midi.

L'atmosphère était lourde, la chaleur excessive ; mais la vitesse de l'allure empêcha nos voyageurs d'en sentir le poids. Comme dans un défilé magique, prairies, côteaux et vallées se succédaient, rapides pittoresques autant que variés.

Bientôt, le souffle d'une brise plus fraîche, puis à l'horizon les miroitements du fleuve argenté annoncent l'arrivée prochaine. Du doigt, la jeune fille indique à ses hôtes le point terminus du voyage.

Assis à l'ouest du lac des Deux-Montagnes, ce gracieux Éden fait partie d'un petit archipel, que la force du courant a découpé en flots et que, semblables à de vertes émeraudes, il enchâsse dans son cours majestueux.

Moins d'une demi-heure plus tard, les voyageurs, confortablement installés sur la terrasse de la toiture qui domine les bosquets voisins, prenaient quelques rafraîchissements. Dans un ciel éthéré, leurs yeux ravis se délectaient du superbe panorama, constitué par l'immense nappe liquide, contenue dans un cadre incomparable.

Aurélia fit ensuite les honneurs de la maison. Bien qu'inachevée, la résidence excitait l'admiration de Monsieur Chambrun, qui trouvait tout admirable et merveilleusement disposé. Entre temps, Gaston de son côté, gréait la vaste chaloupe, dont la voile gonflée ressemblerait tout à l'heure, à la blanche aile de quelque mouette géante, en quête de sa proie.

— Le temps est à l'orage, fit observer Monsieur Chambrun ; peut-être, serait-il prudent de ne point trop nous écarter.

— On voit que vous êtes encore novice dans le métier de pêcheur, mon cher, répliqua Monsieur Richstone souriant, tandis que crânement, il s'installait au gouvernail. Nous sommes dans les meilleures conditions pour faire une pêche miraculeuse.

Gracieuse et légère, l'embarcation prit le vent, puis rapide se dirigea vers un endroit favorable, connu du pilote seul. C'était une petite anse, que la côte boisée mettait à l'abri et dont les nénuphars semblaient avoir fait leur domaine. Deux roches énormes, distantes de quelque cent verges, émergeaient seules, de la surface tranquille des eaux. Le voyage fut court, mais joyeux et plein de poésie. L'ancre étant jetée, en un instant tous les appareils furent disposés et offrirent aux habitants des eaux, leurs traîtres appâts.

Aurélia fut la première à l'honneur. Après un brusque plongeon de son flotteur, d'un coup sec, la jeune fille releva sa ligne. À l'extrémité, dans un scintillement frénétique, elle entrevit un respectable brochet, qui, échappant à l'hameçon vint par mégarde tomber aux pieds de la jeune fille en jubilation.

Un fou de rire s'ensuivit.

— Voilà qui est de bon augure dit Gaston plaisamment. Nous sommes au concours, à savoir si tu garderas le premier prix.

Mis en liesse par l'incident du brochet, les pêcheurs ne prêtèrent pas l'attention aux sinistres cumulus, qui dissimulés par la forêt voisine, s'entassaient à l'horizon.

Soudain, un serpent de feu, suivi aussitôt d'un formidable coup de tonnerre ébranla les échos des Deux-Montagnes et vint jeter l'épouvante dans la frêle embarcation.

— Voici l'orage !... Nous sommes perdus !... s'écria l'enfant consternée.

Tout à coup, prompt et violent comme un cyclone, un coup de vent s'engouffrait dans la voile déployée, couchant la chaloupe sur le flanc. Gaston s'était cramponné à la banquette, tandis qu'un même mouvement, aussi rapide qu'instinctif, les deux hommes s'étaient jetés à l'autre bord de l'esquif, pour rétablir l'équilibre, mais trop tard. Éperdue, hors d'elle-même, la jeune fille roula dans la fosse liquide, que l'ouragan venait de creuser sous elle.

Un cri d'horrible angoisse jaillit à la fois de toutes les poitrines oppressées. La tempête faisait rage. Au travers des cinglements d'une pluie torrentielle et du sillonnement d'éclairs aveuglants, deux fois, l'infortunée victime, aux prises avec les vagues en furie, est réapparue, le visage effaré, essayant à se maintenir aux herbes qui cèdent sous la tension. La minute est angoissante, la lutte suprême ; encore un instant et tout espoir sera perdu. Tournant alors son âme vers Dieu, dans un élan spontané, l'infortunée jure de lui consacrer sa vie, s'il daigne la sauver. Sa prière ne fut pas vaine.

Tandis que précipitamment les hommes retirent l'ancre et carguent la voile, Gaston s'est élancé dans les flots. En dépit des obstacles qui encombrent sa route, il est assez heureux pour arriver au moment précis, où épuisée et vaincue par l'effort, la jeune fille allait disparaître et s'engloutir à jamais, il la saisit par un

bras et nageant de l'autre, l'entraîne près de la roche qui, à quelques brasses de là, constitue pour eux le port du salut. Ils achevaient de s'y cramponner, quand la chaloupe de secours arriva : il était temps. À peine Monsieur Richstone, au comble de l'anxiété, eut-il reçu sa fille dans ses bras, qu'elle s'évanouit. Terrifié, le malheureux père ne put que lui prodiguer les larmes de sa douleur, mêlées aux effusions de la plus touchante tendresse.

Le plus fort de la tempête était passé ; à force de rames, qui heureusement étaient demeurées dans la barque, Gaston regagna la résidence.

Moins d'un quart d'heure après, la jeune fille qui avait repris connaissance au débarquement, reposait sur un lit, ensevelie dans de chaudes couvertures de laine. Au cordial bienfaisant, que lui administra son père, succéda bientôt un sommeil profond et réparateur.

L'orage était dissipé, et de nouveau dans un ciel serein, le soleil radieux tentait de faire oublier la tragédie qui venait de s'accomplir.

On ne pouvait ce soir-là, songer au retour. À grand-peine, en fouillant armoires et valises, chacun parvint à s'affubler de vêtements de rechange. L'émotion avait coupé les appétits : aussi le repas fut-il sommaire et les provisions apportées par Aurélia demeurèrent presque indemnes.

Monsieur Richstone, en louant le sang-froid et l'habileté de Gaston n'avait pas manqué d'offrir ses félicitations et remerciements au généreux sauveteur de son enfant ; cependant l'expression de sa gratitude avait semblé plutôt restrictive ; il lui faisait peine d'avoir laissé à un autre ce trait d'héroïque dévouement,

qui, en le grandissant aux yeux de sa fille, lui eût acquis un nouveau titre à son amour et à sa reconnaissance.

Soudain, la porte de la salle à manger s'ouvrit doucement ; souriante, mais blême encore, Aurélia parut et vint, silencieuse, près de son père, qu'elle embrassa affectueusement ; puis ses yeux cherchèrent son bienfaiteur. Trop émue pour traduire verbalement sa gratitude, devant lui, elle mit un genou en terre, lui saisit la main sur laquelle elle déposa un long et tendre baiser.

Tous les yeux aussitôt se remplirent de larmes et dans le même silence religieux, la jeune fille regagna sa chambre en proie à une indicible émotion.

Une nuit calme et réconfortante rendit à chacun la joie avec l'énergie. Malgré les charmes d'une belle matinée d'été, le retour fut hâtif, en vue de calmer l'inquiétude qu'avait fait naître l'absence de la veille.

Minutieusement informées du tragique accident, non moins que de l'intervention providentielle de Gaston, les deux familles unirent leurs voix et leurs cœurs, pour remercier Dieu de sa protection et bénir le vaillant sauveteur, de son héroïsme aussi généreux que spontané.

Fidélité

Les deux semaines de vacances s'étaient évanouies comme un rêve ; aussi, ce ne fut pas sans de poignantes émotions, que Gaston reprit la route de l'Ouest. Dès les premiers jours de rentrée à l'usine, Monsieur de Blamon l'avait rencontré dans l'exercice de

ses nouvelles fonctions et, affablement, s'était enquis de son voyage et de la joie que les siens avaient eue à le revoir.

Les travaux agricoles de la bonne saison, secondés par une température humide des plus favorables, avaient provoqué un regain d'activité dans l'établissement. La maison se voyait dans l'impuissance de répondre à toutes les commandes de ses trop nombreux clients. C'est pourquoi le Directeur avait songé à créer un nouveau centre de production à Edmonton, capitale de l'Alberta.

Àen croire la rumeur, des gisements importants de phosphate de chaux existaient dans cette région. Avant de prendre une détermination, Monsieur de Blamon résolut de s'enquérir du fait ; par ses soins, une commission composée de l'ingénieur en chef, de deux contre-maîtres et de quelques ouvriers intelligents, fut chargée d'aller opérer le sondage des terrains, dans plusieurs « Townships » des environs. Gaston fut l'un des deux contremaîtres désignés ; les opérations, pénibles et dispendieuses durèrent trois mois, et obtinrent des résultats plutôt douteux ; mais les pérégrinations dans ces vastes contrées, déjà riches de profits et plus encore d'espérances, agrandirent les horizons du jeune homme, l'enrichirent de connaissances techniques touchant l'exploitation des fermes et fortifièrent en lui cet amour du sol, qu'il avait puisé au pays natal et auquel il avait juré fidélité.

La bonne harmonie, qui jusqu'alors, avait toujours régné entre Monsieur Blamon et ses ouvriers, avait tenu éloignée toute idée de grève ; en vue de maintenir cet esprit de famille, il importait, autant que possible, que les chefs eussent vécu dans le milieu et pussent se recruter parmi l'élite de la population ouvrière ; telle était, du moins, la conception et la pratique de Monsieur le Di-

recteur. C'est pourquoi ce dernier constatant par les rapports, que Gaston lui avait fournis touchant sa mission, qu'il avait sous la main un excellent ingénieur futur lui parla en ces termes :

— Mon ami, avec une vive satisfaction, j'ai parcouru vos rapports relatifs à l'excursion de sondage et par eux, j'en suis arrivé à la conclusion que voici : si, mettant à profit les loisirs que vous laisse votre charge, sérieusement, vous vous appliquez à l'étude, je me fait fort, moyennant les leçons que je m'offre à vous donner, de vous faire obtenir votre diplôme d'ingénieur civil dans l'espace de deux ans. Votre place ici est retenue d'avance ; ensuite, c'est l'affaire d'une nouvelle année de travail soutenu, pour conquérir le titre honorable et lucratif d'ingénieur-chimiste.

Monsieur de Blamon sentait croître ses sympathies pour ce jeune homme, sur lequel il fondait de grandes espérances, outre la communauté de race, de langue et de religion, il trouvait en lui un esprit délié, un caractère loyal et énergique ; c'est pourquoi il eût aimé l'attacher à sa maison et en faire l'un de ses principaux auxiliaires.

Gaston Chambrun fut comme ébloui par l'apparition d'une perspective aussi brillante qu'inattendue ; mais bientôt se ressaisissant :

« — Monsieur le Directeur, objecta-t-il, je ne compte point faire ma carrière de l'emploi que j'occupe. »

Son patron l'interrompit.

— Vous êtes jeune encore ; vous avez du temps devant vous, vos plans d'avenir, sans doute, ne sont point encore fixés définitivement ; vos idées actuelles peuvent être modifiées par les événe-

ments ; ne pas saisir l'offre qui vous est faite, c'est peut-être vous préparer d'amers regrets pour un avenir prochain. D'ailleurs, vous avez tout profit à développer, par le travail, votre instruction et votre intelligence, dussiez-vous vous contenter de la position actuelle : l'instruction n'est-elle pas un capital plus sûr que la monnaie sonnante ?

Il était difficile d'échapper à cette argumentation, dont on ne pouvait nier la justesse. Le jeune homme parut se rendre à ces raisons et courageusement se mit à l'étude, mais plutôt pour condescendre aux désirs de Monsieur de Blamon, que dans l'espérance du futur titre d'ingénieur civil. Ce n'est pas que la position ne lui eût souri ; mais elle était contraire à ses projets et la tentation, si séduisante fût-elle, ne pouvait prévaloir contre la sincérité du serment fait à Marie-Jeanne.

Parfaire ses connaissances en agriculture, se constituer un modeste capital et retourner à sa terre natale pour y unir son existence à la fiancée qui l'y attendait, tel était le programme de sa vie et le terme de ses aspirations.

Pour tenir son rang, au contraire, et figurer avec honneur dans la situation qu'on lui offrait, n'ayant pas de fortune personnelle, il eût fallu à sa fiancée, une dot respectable ; d'où, la nécessité de sacrifier à son ambition, l'aimée, mais pauvre Marie-Jeanne ; son âme loyale et sincère serait-elle jamais capable d'une telle félonie ?

Un assaut plus grave allait bouleverser son âme, malgré elle chancelante. De Saint-Benoit, une lettre arriva, qui semblait anéantir à jamais ses rêves d'avenir.

Son père écrivait :

Mon cher enfant,

Tes dernières lettres laissent transparaître ton impatience de rentrer au pays. Ce retour, naguère le plus cher objet de nos désirs, serait aujourd'hui une faute, que je ne puis te laisser accomplir. Ici, près de moi, à peine, pourrais-tu gagner ta vie.

Jusqu'à ce jour, je t'ai laissé ignorer les pertes que j'ai subies, dans l'espérance que des jours meilleurs viendraient à luire et ramèneraient la prospérité sous notre toit, avant ton retour parmi nous. Mon attente a été déçue. À peine puis-je pourvoir à la subsistance de ton frère et à la nôtre, ta mère et moi ; encore ne le dois-je qu'à l'amitié fidèle et reconnaissante d'un cœur généreux.

Là-bas, tu as devant toi un avenir ouvert. Ton patron à qui je me suis adressé a bien voulu me répondre et m'affirmer que tu aurais des chances sérieuses, dans deux ans, d'obtenir le diplôme d'ingénieur civil et peut-être mieux encore, avec le temps. En tous cas, même actuellement, tu possèdes une aisance que tu ne retrouverais jamais chez nous. Et si tu réussis à l'examen, comme le fait espérer ton directeur, ne sera-ce pas un honneur pour notre famille et pour moi une douce récompense des sacrifices que j'ai consentis pour ton instruction ?

Mon fils, sache-le bien, en toi réside la seule consolation de ma vie… Je te dois, aujourd'hui, l'aveu de notre situation : la maison qui nous abrite, la terre qui nous fait vivre, ne sont plus mon bien. J'ai dû les aliéner pour faire honneur à ma signature.

J'en garde la jouissance, grâce à une libéralité rare, mais je n'ai plus rien à vous laisser en héritage. C'est mon ami, Monsieur Richstone, qui est venu à mon secours. Ses affaires sont florissantes ; aussi, tant par fidélité à la vieille amitié qui nous unit,

que par reconnaissance pour ton sauvetage d'Aurélia, il a eu la délicatesse de me racheter mon bien, en m'en conservant l'usufruit, peut-être ma vie durant ; nos ressources sont minimes et c'est à lui que nous devons notre modeste et précaire sécurité.

Et vois-tu, de ce côté-là, peut encore se lever pour nous toute une espérance. Deviens ingénieur… À juste droit, Monsieur Richstone a de l'ambition pour sa fille : et ta mère m'affirme que la petite Aurélia n'a pas oublié son bienfaiteur et qu'avec bonheur elle accepterait la main sur laquelle, le soir du sauvetage, elle déposa un long et tendre baiser. Je ne m'arrêterai pas à te dépeindre ses charmes tant physiques que moraux ; mieux que moi, sans doute, tu as été à même de les apprécier.

Tu m'as compris. Je ne doute pas de ton cœur de fils ; c'est pourquoi, sûrs de trouver en toi notre consolation, ta mère et moi, nous t'envoyons notre bénédiction avec nos tendresses.

Ton père qui t'aime,

Alphée Chambrun.

La lettre glissa des mains de Gaston. Un chaos de pensées confuses et contradictoires tourbillonna dans son cerveau. Tout d'abord, la nouvelle subite de la détresse de ses parents lui étreignit le cœur. Il savait trop ce qu'un tel aveu avait dû coûter à l'orgueil de son père, pour ne pas comprendre, que l'épreuve, qui l'atteignait, était plus douloureuse encore, que ne le faisaient entendre les termes employés.

Mais pourquoi ses parents n'avaient-ils point foi en lui et ne comptaient-ils pas sur sa présence auprès d'eux pour adoucir

leur détresse et remédier à leur ruine ? N'était-il point jeune, actif, dévoué, prêt à lutter contre la mauvaise fortune ?...

Pourtant, si son retour eût été la solution des difficultés, son père, sans doute, le lui aurait dit et l'eût bien vite rappelé au foyer ; mais non, c'était le contraire qui avait lieu... enfreindrait-il l'arrêt, qu'avait prononcé la sagesse paternelle, après mûres réflexions ?...

D'ailleurs, quel labeur lucratif s'offrait-il à lui au Val de la Pommeraie ?... Il le cherchait en vain... Dès lors, pourquoi abandonner, contre l'avis de son père, une carrière en bonne voie et risquer une nouvelle situation, s'offrant dans des conditions précaires et fort aléatoires ?

Mais alors, c'était tout le plan de sa vie qui était à refaire : c'était une orientation nouvelle à donner à ses goûts, à ses aspirations, à ses affections ; qui donc du soir au lendemain, peut ainsi retourner son cœur ? L'amour qu'il avait voué au pays natal, au sol nourricier, aux traditions de la race et surtout à la douce et fidèle Marie-Jeanne, pouvait-il les immoler à tout jamais ?... Il s'était promis tant de joie, pour le jour où l'eût accueilli celle qui, forte de sa parole l'attendait là-bas, dans l'allée des pommiers, en l'appelant tout bas, du nom de fiancé. Il était sûr, que malgré la consigne sévère, imposée à leur affection par l'ordre de Pauline Bellaire, Marie-Jeanne n'avait pas un seul instant douté de lui.

En dépit de l'opinion défavorable émise par son père, au sujet d'un mariage avec une fille pauvre, il avait espéré jusqu'alors, triompher de sa résistance ; mais il croyait les siens dans une situation aisée. Désormais, avait-il le droit d'assumer la charge d'une femme sans dot et de sa mère presque infirme, quand lui-

même, peut-être devrait assister ses propres parents ? Quel métier assez rémunérateur s'offrait à lui, pour assurer tant d'existences ?

Ne pouvant actuellement épouser Marie-Jeanne, pourquoi aller vivre près d'elle : ne serait-ce pas pour tous deux, une trop cruelle et dangereuse épreuve ?

Eh bien, soit !... il immolerait pour un temps son affection. Marie-Jeanne instruite des causes, aurait assez d'abnégation et de grandeur d'âme pour se résigner à l'attente ; par contre, il n'admettrait jamais, que son père lui imposât un plus grand sacrifice...

Les Richstone pourraient être aussi riches qu'ils le voudraient ; ce n'est point la dot de leur Aurélia qui ramènerait la prospérité sous le toit des Chambrun... Non, cela ne se pouvait : trop d'obstacles s'élevaient en barrière, infranchissable ; non, cela ne se ferait jamais. D'ailleurs, c'était Marie-Jeanne qu'aimait Gaston et non la descendante des oppresseurs de sa race...

Et cependant, n'était-il pas plus loyal de rendre sa parole à Marie-Jeanne que de l'astreindre à une attente problématique et indéfinie ?... Elle et sa mère n'en accueilleraient-elles pas la demande comme une dérision ?

Dans ce cas, pourquoi s'insurger contre le désir du père ? Pourquoi se refuser à un projet d'alliance qui réjouirait son cœur, tranquilliserait sa vieillesse et assurerait la sécurité de Julie ?

Lui-même, serait-il donc si à plaindre, d'avoir pour compagne, cette jeune Aurélia qui, jolie, était douce, riche, dont il était aimé et de laquelle il conservait après tout, un souvenir sympathique.

Mais… alors… Marie-Jeanne ?…

Et une intolérable souffrance, étreignait son âme. Laisserait-il croire à celle dont son cœur raffolait, qu'un misérable amour de lucre l'emporterait sur une amitié tant de fois jurée ?

Il ne pouvait tenir à l'idée qu'elle le mépriserait comme parjure d'un serment qu'il aurait voulu garder. Un retard à leur union !… la droiture d'esprit et la grandeur d'âme de la jeune fille pourraient toujours l'admettre ; mais d'une trahison ?… non jamais, elle ne pourrait l'absoudre !…

Lui-même se sentait incapable de cesser de l'aimer et de mentir à une nouvelle fiancée à qui il ne porterait jamais qu'un cœur partagé.

Tout en se promenant dans la cour de l'usine, où il présidait à la réparation d'une conduite de gaz rompue, Gaston Chambrun demeura obsédé par le flux et le reflux de ses débats intérieurs, au point de ne pas remarquer l'arrivée de Monsieur de Blamon. Le contact d'une main sur son épaule, le fit tressaillir : il tourna la tête, se découvrit et promptement devant son patron, un peu confus de sa distraction. Dès l'abord, ce dernier avait lu sur la figure de son subordonné le désarroi moral où il s'agitait.

— Que vous arrive-t-il de fâcheux, Chambrun ? Vous ne me paraissez pas dans votre assiette ordinaire, dit-il d'une voix affectueuse. Je respecte vos secrets, croyez-le bien, et je ne m'offre à votre confiance, qu'en autant que je puis vous rendre service et vous donner quelque conseil.

Conquis par cette parole chaude et ferme, le jeune homme éprouva un soulagement dans sa détresse. Il tendit à son chef la

lettre paternelle. Monsieur de Blamon la lut, puis la relut, comme pour se mieux pénétrer de ce qu'il pouvait y avoir entre les lignes mêmes. Observateur attentif, du regard, Gaston cherchait à démêler la pensée intime du Directeur.

Celui-ci enfin parla :

— Mon ami, je déplore pour vos parents leur mauvaise fortune ; en revanche, je conclus qu'elle vous offre une compensation personnelle. Les motifs qui vous appelaient près des vôtres, n'existant plus, votre père vous donne un sage conseil, que je ratifie de tout point. Déjà, ainsi qu'il vous l'écrit, il m'avait consulté à votre sujet. Je me bornerai à vous redire la réponse que je lui ai faite, à savoir que je regrettais de ne pas vous voir poursuivre une carrière bien commencée et pleine de promesses. Je vous réitère les propositions déjà faites : devenez ingénieur, vous pourrez ensuite épouser celle que votre père vous destine ; vous lui apporterez ainsi la joie avec l'aisance de ses vieux jours.

— Si, assister ses père et mère, déférer à leurs avis, sacrifier ses plaisirs au désir de leur plaire est le devoir et la gloire du jeune homme bien né, n'est-il pas dans les obligations des parents, de préparer l'avenir de leurs enfants, de les guider par de sages conseils, mais sans aller jusqu'à supprimer leur initiative et faire abstraction de leurs goûts et de leurs aptitudes ; puisqu'ils veulent le bonheur de ceux-ci, ne devraient-ils pas se rappeler, qu'étant chose fort relative, ce bonheur consiste moins, à satisfaire ses désirs, qu'à poser des bornes à ses ambitions ?

Assiégé de toutes parts, Gaston essayait à se débattre.

— Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance pour vos bontés, Monsieur le Directeur ; puisque vous l'avez pour

agréable, je demeurerai dans l'exercice de mes fonctions, c'est chose convenue… Quant à conquérir le titre d'ingénieur…

— Eh bien ?…

— Je n'y suis point encore résolu, et sans doute, je ne m'y déciderai jamais !… Oh !… ne m'en demandez pas la raison ; je ne saurais vous le dire, et il me serait pénible de paraître ingrat en répondant mal au généreux appui que vous m'offrez.

Monsieur de Blamon plongea un regard en coup de sonde dans les yeux éplorés du contre-maître. Il pressentit un drame obscur dans ce cœur endolori et dit avec douceur :

— Loin de moi la pensée de violer vos secrets, mon ami ; je suis prêt à vous aider à supporter le poids de vos chagrins, si jamais vous sentez le besoin de m'en faire la confidence ; car, il est difficile de soigner une plaie, dont on ignore l'étendue et les origines. Je vous laisse, Chambrun ; en attendant, gardez toujours haut le cœur : la douleur est la fournaise où s'épurent les caractères.

Gaston contempla son patron s'éloigner dans la cour ; un regret déjà surgissait en lui : celui de n'avoir pas ouvert son âme à cet homme, dont la bonté virile l'eût réconforté peut-être ; brusquement, il refoula ses larmes, s'essuya furtivement les yeux et reprit intérêt aux travaux de ses hommes.

Rentré au bureau, il s'assit à sa table, prit une feuille de papier à lettre et écrivit à son père ; plus d'une fois l'émotion l'obligea à déposer la plume. Il lui exprima sa douleur de le savoir malheureux ; respectueusement il se rendait à ses raisons et se confor-

mait à ses désirs ; il continuerait dans la voie où il était entré, sans toutefois prendre l'engagement de devenir ingénieur.

Une dernière tâche lui restait à accomplir : la plus pénible. Marie-Jeanne et sa mère devaient être instruites par lui, des motifs qui l'empêchaient de se présenter au rendez-vous, qu'il avait fixé à l'automne de cette même année. Bien que la veuve Bellaire n'eût point accepté l'engagement qu'il prenait, Gaston avant de se retirer, avait maintenu sa promesse formelle et Marie-Jeanne, il en était sûr, comptait sur lui.

Les événements semblant se complaire à donner raison à la prudente veuve, il importait que Gaston lui persuadât, en dépit de la lettre de son père, qu'il lui envoyait, que Marie-Jeanne demeurait sa fiancée et qu'elle serait la seule affection de sa vie.

Et les phrases se pressaient, tumultueuses, sous sa plume, ardentes, fiévreuses, implorantes, persuasives, tandis qu'une peur le hantait : celle de n'être pas compris… Moins d'une semaine après, arrivait la réponse qu'anxieusement attendait et redoutait son âme.

Madame Bellaire lui faisait écrire de la main même de sa fille :

— Vous êtes libre, soyez ingénieur. Accomplissez le vœu de votre père. Nous prierons pour vos succès et votre bonheur.

C'était tout !… Marie-Jeanne avait pu lui envoyer cette lettre de rupture, sans le moindre mot de restriction ni de réserve pour l'avenir ?…

Jamais de sa vie, il n'avait connu plus simple ni plus cruel instrument de supplice, que ces quelques lignes, jetées là, sur cette feuille devant ses yeux, et portant en souscription, ce nom na-

guère magique : Marie-Jeanne ! Sans doute, elle n'avait pas agi ainsi, que sous l'inspiration de la dictée de sa mère. Mais sa foi en lui, était-elle donc si fragile ?... Quoi !... elle lui ordonnait d'être fils soumis, jusqu'au reniement de leur rêve ?... Elle le donnait à une étrangère !... Elle estimait son cœur bien méprisable, ou alors, jamais elle ne l'avait aimé !... Une tempête assaillait son cœur et son cerveau. Il eut préféré des reproches amers, au sanglant laconisme de cette réponse méprisante.

Il ne pouvait rester sous le coup d'un tel jugement ; fiévreux il couvrit des pages de sa protestation ; non il ne voulait point être dégagé ; elle seule était libre de songer à d'autres liens ; lui, n'aurait jamais d'autre fiancée, quelle dût être la longueur de l'attente.

Pour toute réponse, il reçut une petite boîte cachetée. Elle contenait la bague des fiançailles, accompagnée de ce seul mot, d'une écriture tremblée : « Adieu !... »

Ce dernier coup, qui l'atterra, faillit être fatal à sa raison — les extrêmes se touchent — et le même instant fut bien près de voir dans son cœur succéder la haine la plus invétérée, à l'amour le plus fort et le plus sincère... Les plus noirs soupçons l'assaillirent. — Hélas !... s'il avait pu connaître le drame silencieux qui se livrait là-bas, au « Val de la Pommeraie » ; il aurait rougi des soupçons injurieux qui flétrissaient l'aimée.

Mais la déception l'aigrit ; une révolution s'opéra dans son âme désemparée. Oui, il serait ingénieur ; l'ingrate verrait que le sacrifice qu'il avait consenti pour elle, n'était pas le fait d'une illusion présomptueuse ; il serait ingénieur puisqu'elle avait dédai-

gné le modeste contre-maître, qu'il demeurait par amour pour elle.

Avec une ardeur fébrile, il s'acharna aux études qui devaient préparer sa revanche.

* * *

Que s'était-il passé à Saint-Placide ?... La lettre de Gaston y était arrivée, alors que la cécité redoutée de Pauline Bellaire avait à jamais clos ses yeux à la lumière et immobilisé ses infatigables mains de couturière.

Sans murmurer contre la volonté divine, Marie-Jeanne, sur qui retombait le poids de leur double existence, en vaillante fille avait accepté l'épreuve. Son amour filial était soutenu d'une secrète espérance : le retour de Gaston dont jamais elle n'avait mis en doute la fidélité.

Or une après-midi, qu'elle rentrait de la ville, où elle avait reçu le salaire de sa quinzaine de labeur, sur le seuil, l'aveugle en entendant son pas, l'appela hâtivement :

— Marie-Jeanne, viens me lire une lettre que le facteur m'a remise.

Une lettre ! c'était presque un événement au logis de la veuve. Au premier coup d'œil, Marie-Jeanne avait reconnu l'écriture de Gaston. D'un doigt fébrile elle déchira l'enveloppe : une double feuille s'en échappa : la lettre du fiancée et celle de son père. Gaston, dans l'ignorance du malheur de Pauline, avait pensé que les lignes paternelles ne seraient lues que de la mère seule. Le malheur voulut qu'elles tombassent sous les yeux de Marie-Jeanne, et qu'elle connût la torture de se savoir une rivale, au moins dans

les désirs d'Alphée Chambrun. À haute et intelligible voix, la pauvre enfant avait eu le courage d'aller au bout des deux lectures ; puis défaillante, secouée de sanglots, elle s'affaissa sur le sein maternel. Madame Bellaire laissa la douleur de sa fille s'épancher avec ses larmes, la caressant comme au temps de son enfance, cherchant sans les trouver, les mots qui panseraient la plaie de ce cœur déchiré.

Appuyant la fierté de sa généreuse nature, d'une pensée de foi, elle dit :

— Mon enfant, soumettons-nous à la volonté de Dieu. Gaston n'est coupable que d'avoir surpris ton cœur, avant qu'il lui fût permis de te donner son nom. Comme toi, il souffre : sa lettre en fait foi. En obéissant à son père, il ne fait que simplement son devoir. Préférerais-tu m'abandonner pour réaliser vos espérances ?

— Oh !... Maman !... protesta Marie-Jeanne.

— Il te parle d'attente !... certes, il est de bonne foi, mais jamais, dans son état, il ne pourra assumer la charge de nos deux existences ; puis tu connais les désirs de son père. Qu'il te sache perdue pour lui ; il travaillera, sera ingénieur et en épousant la jeune personne que son père lui destine, ramènera le bien-être dans sa famille ; si tu aimes Gaston, prouve-le lui en faisant de ta peine, la source de ton bonheur ; tu auras alors la noble consolation de le savoir heureux par toi.

Marie-Jeanne se leva grandie.

— Mère, dit-elle, vous serez contente de moi. Puisse le Ciel, pour prix de mon sacrifice, vous garder toujours à ma tendresse.

Alors, sous la dictée de sa mère elle avait écrit à Gaston la phrase qui le libérait. Enfin, résignée à l'holocauste suprême, elle avait retiré la bague qu'en secret elle gardait dans un médaillon suspendu à son cou ; puis, l'ayant couverte de baisers, à l'adresse du bien-aimé, elle l'avait ensevelie sous le papier qu'elle scella de cire ; ce furent les obsèques de sa joie, les funérailles de son bonheur.

Au club McDonald

Les études auxquelles Gaston dut se livrer en vue de ses futurs examens, modifièrent profondément son règlement de vie durant les heures disponibles.

Devenu contre-maître, ses nouveaux collègues, instamment l'avaient pressé de les suivre au club Mc Donald ; tant par condescendance pour ses amis d'hier, que pour l'occupation de ses loisirs, il s'était laissé gagner. Aujourd'hui, ses heures de liberté lui étaient devenues précieuses et trop rares à son gré.

Il ne crut pas cependant, devoir rompre complètement ses assiduités au « club ». Celui-ci constituait pour lui, comme un apprentissage de la vie sociale et pouvait, avec le temps et l'influence, lui devenir un champ d'apostolat.

Fréquenté surtout par la jeunesse aisée et instruite, de dix-huit à trente ans, le club Mc Donald, pratiquant un libéralisme peu commun, ouvrait ses portes à tous indistinctement, sans acception de races, de langues ou de religions.

Établi dans un but philanthropique et social, aux charmes d'une société choisie et cultivée, il joignit les avantages d'une bibliothèque bilingue, fournie et variée ; des salles de jeu y étaient aménagées avec un restaurant accessible à toutes les bourses.

Centre de récréation et d'amusement pour les uns, de dépenses pour d'autres, il fournissait par des conférences périodiques une occasion de développement intellectuel aux jeunes gens désireux de préparer leur future carrière. Gaston Chambrun fut de ces derniers.

Jouissant du privilège, assez rare dans le milieu, de manier les deux langues officielles du Canada avec une égale aisance, ce relief lui procura plus d'une fois l'occasion d'intervenir dans des discussions, entre les deux éléments dominants et trop souvent adverses du pays : Français et Anglais.

Se souvenant des conseils de l'abbé Blandin et des espoirs que ce dernier fondait sur lui pour le triomphe de la bonne cause, il s'enhardit peu à peu ; ayant maintes fois constaté par lui-même, la pauvreté d'argumentation ou la mauvaise foi des adversaires de sa langue et de sa religion maternelles, il se résolut à prendre l'offensive et bientôt donna son nom pour une conférence qu'il intitula courageusement : « Du maintien de la langue française au Canada. »

Le sujet fit sensation et ce jour-là, la salle se trouva trop petite. Le talent de l'orateur, sa compétence en la matière, les chaudes sympathies qu'il sut rallier à la cause dont il s'était fait le champion, valurent au conférencier de nombreuses et pathétiques félicitations : celles de Monsieur de Blamon qui l'avait honoré de sa présence, lui furent particulièrement sensibles.

Étant donné l'actualité brûlante de cette question vitale, nous ne résisterons pas au plaisir de donner ici, un résumé substantiel de cette belle conférence ; peut-être éveillera-t-il des sentiments analogues, dans les âmes droites et sincères que n'aveuglent ni un esprit de parti ni un fanatisme étroit et haineux.

Messieurs, débuta le jeune orateur. Avant de traiter devant vous, premièrement des droits du français au Canada, et deuxièmement de nos raisons de le maintenir, je veux vous dire immédiatement que, sans dédaigner les garanties légales de notre « Langue », enregistrées dans la constitution du pays, je suis convaincu que ce ne sont pas ces garanties qui sauveront notre « parler français ». Il nous faudrait une dose de naïveté peu commune pour croire à la sécurité que peuvent donner les textes de loi, quand ils n'ont aucun appui moral. Le plus ferme appui du français au Canada, c'est la volonté déterminée d'un peuple fier, qui veut le parler. Nous sommes en Amérique les témoins du sang français. Isolés longtemps au milieu de la masse anglo-saxonne, ruinés, coupés pendant de longues années de toute communication efficace avec le pays de nos origines, ayant à combattre un ensemble de forces hostiles, nous avons réussi, en moins de cent soixante ans, à porter notre nombre, de soixante-cinq mille à trois millions ; nous avons bâti toute une organisation nouvelle, nous avons constitué le groupe français le plus puissant, le plus compact qu'il y ait en dehors de l'Europe.

Ces titres ne sont-ils pas suffisants pour nous conférer des droits, sinon à la sympathie du moins à l'équité ?

L'Acte de Québec de 1774, justement appelé la grande charte des libertés canadiennes, fut accordé à tout le territoire qui cor-

respond aujourd'hui aux provinces de Québec, d'Ontario et nous pourrions ajouter avec un auteur ; du « Manitoba ».

Quand, en 1791, le parlement impérial constitua l'Ontario, il s'exprimait ainsi par la bouche de Lord Grenville, alors ministre des Colonies en Angleterre : « Il faudra soigneusement tenir compte des préjugés et coutumes des habitants français, qui forment une si considérable partie de la population et veiller avec le même soin à leur conserver la jouissance des droits civils et religieux que leur garantissent les articles de la capitulation de la province, ou qu'ils doivent depuis, à l'esprit libéral et éclairé du gouvernement britannique. »

Conséquemment, dès le 3 juin 1793, la législature du Haut Canada, décréta que ses lois seraient traduites en langue française, pour l'avantage de ses habitants français actuels et futurs.

Pour ce qui concerne cette province, Messieurs, laissez-moi vous lire, l'article xxiii du 3 chapitre des Actes du Manitoba qui, depuis, a été confirmé par un statut impérial en 1871 :

L'usage de la langue française ou de la langue anglaise sera facultatif dans les débats des Chambres de la Législature ; mais, dans la rédaction des archives, procès-verbaux et journaux respectifs de ces chambres, l'usage des deux langues sera obligatoire et ainsi de toute plaidoirie ou pièce de procédure, émanant des tribunaux du Canada, qui sont établis sous l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 1867.

Des textes si clairs se passent de commentaires ; en présence de la situation actuelle, créée à notre langue dans cette province, ils prouvent simplement que des ministres se sont déshonorés en foulant aux pieds cet acte constitutionnel et se sont voués à ja-

mais au mépris des peuples qui ont gardé la notion de l'honneur et de la foi jurée.

En second lieu, Messieurs, étudions les motifs que nous avons de maintenir la langue française au Canada. « Comme ce sont les fermes convictions qui déterminent les viriles et généreuses résolutions, afin de fortifier celles-ci, entre beaucoup de raisons nous choisirons les trois suivantes.

(a) — L'avantage de notre foi.

Est-il vrai que le maintien du français au Canada n'a rien à faire avec la conservation de notre foi ?

Écoutons plutôt ce qu'en pensent ceux qui ne sont pas nos amis. Et d'abord voici ce qu'écrivait Mazères, le procureur général de la Colonie en 1769 :

« — D'un autre côté, il peut être dangereux d'octroyer aux Canadiens, dès les premiers jours de leur soumission, une si grande somme de pouvoir, car il est à présumer que pendant quelques années, ils n'appuieront pas les mesures prises en vue d'introduire graduellement la religion protestante, l'usage de la langue anglaise et l'esprit des lois britanniques. Ajoutons, qu'ignorant presque tous la langue anglaise, toute discussion dans une assemblée, s'y ferait en français, ce qui tendrait à maintenir leurs préjugés, à enraciner leur affection à l'égard de leurs maîtres d'autrefois, de même qu'à retarder pendant longtemps et à rendre impossible peut-être, cette fusion des deux races, ou l'absorption de la race française par la race anglaise au point de vue de langue, des affections de la religion et des lois. »

Et cet esprit des premiers Anglais de la colonie n'est pas mort ; jugeons-en par ces quelques extraits de journaux :

« Si les Canadiens français étaient protestants, il n'y aurait pas de question française. » (The Hamilton Times, Sept. 1912).

« La raison de l'opposition du Canada à la langue française est simplement affaire de religion. La majorité, au Canada, a décidé de vivre dans un pays protestant ». (St. Thomas Times, Nov. 1912).

Qui ignore l'influence du milieu, pour le bien, comme pour le mal. La majorité de langue anglaise de ce pays est protestante ; la grande presse anglaise, les relations commerciales anglaises, se font, le plus souvent, parmi les protestants ; cela constitue pour le catholique de langue anglaise, une ambiance à laquelle il résiste difficilement. Le curé d'une grande paroisse écrivait naguère : « Nous autres, prêtres, nous nous surprenons parfois à penser comme les protestants. Comment voulez-vous que nos fidèles échappent à ce danger ? »

Nous ne prêchons pas l'ignorance systématique de l'anglais, loin de là. Cette langue est nécessaire soit pour les relations sociales, soit pour des fins commerciales ; mais que le français reste l'expression naturelle de tout ce qui touche aux choses plus intimes du cœur et de la pensée et soit l'unique langue de la prime enfance.

Le première conséquence du milieu protestant est l'indifférence religieuse ; quel est le nombre des victimes ? Grave et douloureuse question dont la réponse serait aussi pénible que surprenante.

En dépit de l'incendie, le jeune homme réussit à prendre les précieux papiers.

Un autre résultat de cette même promiscuité protestante, c'est la plaie des mariages mixtes, plaie mortelle pour la foi catholique en ce pays. D'autre part, si l'on songe, que soixante à soixante-dix pour cent des enfants issus de mariages mixtes, sont perdus pour la foi catholique, une conclusion semble s'imposer : c'est que le problème de la conversation du français

pour les nôtres au Canada, n'est pas étranger à la conservation de leurs croyances.

Inutile, Messieurs, de répliquer que la foi s'accommode également bien, de n'importe quelle langue. Cela, tous le concèdent ; mais nous n'envisageons pas le problème à ce point de vue ; c'est la lumière de toutes les circonstances de milieu, d'usages, d'influences où il se pose, qu'il faut l'étudier.

Le deuxième motif que nous avons de maintenir la langue française au Canada est : notre intérêt bien entendu.

Étudions, Messieurs, la seconde raison pour laquelle nous devons de tenir au français. L'intérêt, quand il reste dans de justes limites, loin d'être condamnable, va souvent jusqu'à se confondre avec le devoir. Pas plus à Québec qu'en Ontario et au Manitoba, nous n'avons fait pression quelconque pour induire nos concitoyens de langue anglaise à apprendre le français. Ils demeurent libres de se contenter de l'anglais et nous n'avons pas à intervenir. Mais si c'est notre désir d'apprendre deux langues, sommes-nous donc coupables d'un si grand crime ? Et n'avons-nous pas le droit d'exiger qu'on nous laisse cette liberté ? En venant nous dicter ce qui nous convient, veut-on nous donner le rôle de gens

irresponsables ? Allons-nous permettre que l'on fasse de nous des êtres inférieurs, diminués ?... Or, c'est ce qui arrivera infailliblement si nous renonçons à notre culture française pour prendre l'autre ; nous perdrons nos qualités ataviques, sans acquérir celles que nous ambitionnons.

Voici, Messieurs, l'opinion d'un célèbre académiste français, qui fait autorité dans la matière :

« — Parlent la même langue, ceux qui ont le même sang, la même histoire, les mêmes mœurs. »

« — Diffèrent par le parler, ceux qui diffèrent par l'origine, par les traditions, par le caractère. »

« Ces dissemblances héréditaires influent sur les sensibilités de l'esprit et du cœur, et la diversité des mots par quoi elles s'expriment. Chaque langue ainsi, sollicite, révèle et consacre le génie d'une race. »

Que ceux donc qui n'acceptent pas d'être des amoindris, des incomplets, cultivent d'abord leur esprit selon la méthode française, puis qu'ils apprennent l'anglais ; mais qu'ils ne s'y trompent pas, un homme de langue anglaise leur sera préféré toujours, excepté là où l'usage des deux langues sera nécessaire ; ils tiendront alors le haut du pavé, car ils sont et seront longtemps peut-être, presque les seuls bilingues véritables.

Cet argument d'intérêt se fortifiera dans la mesure même où grandira notre fierté nationale, qui est le troisième motif qui nous presse de garder le français.

Concluons, Messieurs, en arrivant au côté pratique. Si nous voulons du français au Canada, c'est à nous d'en mettre ; nous le

demanderions en vain à la masse de nos concitoyens de langue anglaise. Sans exclusivisme ni étroitesse, nous demandons aux nôtres de se tenir debout, de garder partout une attitude conforme à leur titre de citoyens canadiens-français. Remisons nos grandes déclamations patriotiques si nous n'avons pas le courage de nous montrer patriotes agissants. C'est par l'action ferme et logique, jusque dans les détails, que nous ferons triompher notre cause.

J'ai une lettre à adresser, pourquoi ne pas le faire en français ? vétille diront un grand nombre. Quand la vétille ne sera répétée que dix ou douze millions de fois au cours d'une année, la résultante sera-t-elle vaine ? J'ai à écrire à un ministère du gouvernement fédéral, le français y est officiel ; pourquoi écrivez-vous en anglais ? Vous avez à mettre une enseigne au-dessus de votre porte dans une ville ou village aux trois-quarts de langue française ; allez-vous infliger à votre race une marque d'infériorité et donner aux étrangers l'impression funeste que le français occupe fort peu de place au Canada, ou que l'on n'y tient pas ? Et combien me serait-il facile d'allonger cette énumération de détails pratiques. Pour résumer ma pensée je dirai : Soyons déférents et courtois pour nos compatriotes de langue anglaise, mais devant eux, n'abdiquons aucun de nos droits ; nous y perdrions tout, même l'honneur !

Loyauté peu commune

La rupture produite par le renvoi de l'anneau des fiançailles avait atteint Gaston Chambrun en plein cœur ; la torture morale qui

s'ensuivit, le surmenage intellectuel dû à ses études et à ses conférences, le labeur de l'usine sans cesse croissant, eurent bien vite raison de ses forces. Devant l'épuisement, il fallut céder. Un repos complet de plusieurs semaines lui fut imposé par le médecin.

Étant données les situations douloureuses du « Val de la Pommeraie », Gaston ne pouvait songer à aller refaire ses forces au foyer natal. Ne valait-il pas mieux laisser ignorer aux siens, jusqu'à l'existence même de l'indisposition ? Ce fut l'avis de Monsieur de Blamon, qui, tout en maintenant le salaire de son jeune contre-maître, lui prodigua des attentions et des soins vraiment paternels.

Après un mois de repos, Dieu aidant, les forces revinrent peu à peu, et avec elles, la gaieté, l'entrain au travail et la volonté arrêtée du succès.

Intelligent et studieux, le jeune homme, dans un temps relativement court, avait maîtrisé la matière de son programme, au point que son chef d'usine, qui l'avait suivi et aidé, n'entretenait aucun doute sur l'heureuse issue des examens.

Ceux-ci devaient avoir lieu à la mi-septembre. Gaston se rendit à Ottawa aux bureaux du gouvernement fédéral pour y subir les épreuves écrites. Il quittait son champ d'action, confiant dans un succès que lui garantissait son patron. La perspective d'un avenir brillant éclipsait, dans son scintillement les nuages sombres qui planaient sur son cœur ; de cette âme, naguère meurtrie, s'échappaient des désirs de guérison, qui ressemblaient à une convalescence.

Le lendemain de son arrivée à la capitale, Gaston se promenait dans le parc près du Parlement, en attendant l'heure de se présenter à la salle des concours : Soudain, une voix connue, le hèle au passage, tandis qu'une main amicale se posait sur son épaule.

— Monsieur Richstone ! s'écria le jeune homme, à peine remis de sa surprise.

— En personne ! répondit gaiement l'Anglais. Ça te surprend, mon garçon de me trouver à Ottawa !... C'est moins loin de Lachute que de Winnipeg, cependant. — Puis désignant un hôtel à proximité : Entrons. Si tu veux, nous causerons plus à l'aise en trinquant.

— Eh ! bien, mon ami, voici le motif de ma présence. Tu sais que dans deux mois, nous aurons les élections fédérales ; on veut que je pose ma candidature. C'est pour régler cette question, qu'à la demande du ministre, je suis venu étudier mes chances de succès. L'entrevue a eu lieu hier ; celui-ci me promet tout son appui. Une par une, il a réfuté mes objections : questions de parti, de race, de langue, etc. ; il n'a rien voulu entendre. Il a foi dans ma popularité et me promet un triomphe éclatant. J'avoue ne point partager son optimisme : mais enfin, la victoire n'est pas impossible. Et le cas échéant, il serait question de vastes contrats avec le gouvernement, où mes bois trouveraient des débouchés aussi abondants qu'avantageux. Voilà qui aiderait pas mal à arrondir la dot de la petite.

Ces derniers mots troublèrent le jeune homme. Son père avait vu juste : les Richstone songeaient à lui pour leur fille.

— À ta santé, Gaston, reprit le futur député, en vidant son verre d'un trait. Mais tu ne bois pas, mon ami, est-ce que la pro-

hibition t'aurait fait perdre le goût de la bière ?...

Et de sa canne frappant sur la table de marbre :

— Garçon, deux chopes, s'il vous plaît.

Puis il se rapprocha affectueusement de Gaston.

— Et toi ?... Tu es ici pour tes examens... sans doute ? Dans moins d'un an, dire que tu peux sortir ingénieur !... Ce jour-là, il te faudra revenir à Lachute ; tu seras bien accueilli par tous... crois-moi. Mais... tu me laisses parler seul !... Il n'y a donc personne à qui tu t'intéresses au pays ?

Gaston se ressaisit :

— Pardon, Monsieur Richstone, j'aurais dû d'abord vous dire mille mercis pour avoir sauvé les miens du malheur !

Mais aussitôt l'interrompant :

— Bah ! bah ! laissons cela, dit-il. Alphée est pour moi un camarade d'enfance, un ami de ma famille. J'ai fait pour lui ce qu'à ma place, il aurait fait pour moi. Puis en agissant ainsi, j'ai pensé à toi : ne te dois-je pas la vie de mon Aurélia, qui est aujourd'hui mon orgueil et tout l'espoir de ma vie. Il m'a été doux de saisir l'occasion d'offrir un acompte sur une dette qui me pesait au cœur. D'ailleurs, le transfert des biens d'Alphée me garantit mes déboursés. Le moins chanceux, c'est toi qui perds ainsi tout héritage !... Mais on tâchera de compenser cela. Je connais quelqu'un d'ailleurs, qui ne demande qu'à m'y aider.

Gaston pâlit. Cette allusion transparente à un futur mariage entre mademoiselle Richstone et lui, irritait la plaie mal cicatrisée de son cœur. Il ne pouvait évoquer l'idée de fiancée, sans que

le souvenir de Marie-Jeanne ne s'imposât à son esprit comme un regret, comme un remords.

Un impérieux désir le poussait à s'enquérir de celle qui, malgré tout, occupait toujours sa pensée. Mais comment parvenir à son but sans aller à l'encontre de la prudence la plus élémentaire ; il ne perdit pas cependant l'espoir d'y parvenir.

La conversation roula d'abord sur la famille de Monsieur Richstone, sur l'agréable visite de l'année précédente, puis sur la tragique aventure de l'Île Pointe-Fortune. Le père alors se montra plus prodigue d'affectueuse gratitude qu'au jour du fatal accident. Il semblait se complaire à décrire les charmes de son enfant.

— Une vraie gourmandise que ma petite Aurélia : spirituelle, aimable, jolie et bientôt en âge de s'établir. Certes les partis ne lui manqueront pas, avenante comme elle est et avec la dot respectable qui l'attend !... Si elle est difficile sur le choix, elle en a bien le droit, après tout, et celui qui aura retenu sa préférence, pourra, je crois, s'estimer un heureux mortel !...

Et ce disant, de sa main, il frappait amicalement sur l'épaule du jeune homme. Celui-ci feignit de ne point comprendre la claire signification de ce geste. Continuant à énumérer les lieux et les personnes du « Val de la Pommeraie », il en arriva au bon abbé Blandin. La dernière fois que je l'ai vu, glissa-t-il, nous nous sommes trouvés chez lui, mon père et moi, avec une jeune fille de Saint-Placide dont la mère avait les yeux malades.

— La fille Bellaire ! s'exclama Monsieur Richstone. Une belle et digne enfant qui est brave dans son malheur...

— Son malheur ? interrogea Gaston anxieux.

— Oui ! depuis plus de six mois, sa mère est définitivement aveugle. La pauvre enfant n'a que son aiguille pour subvenir à la charge de leurs deux existences ; elles font sans doute maigre chère sous leur humble toit, mais elles sont fières et ne veulent rien demander à personne… Mais, où vas-tu mon garçon ?

Le jeune homme s'était levé, impuissant à refréner le trouble dû à cette terrible révélation ; il balbutia :

— Excusez-moi, il faut que je vous quitte, l'heure me presse, je ne veux pas être en retard.

— Tu as raison, mon ami, reprit l'Anglais, il ne s'agit pas de manquer tes compositions. Mais je te retiens pour ce soir à six heures, ici même : nous souperons ensemble et trinquerons à tes succès.

— Oui ! oui ! concéda Gaston dans sa hâte d'être seul.

Rapidement, il serra la main de son interlocuteur et s'éloigna à pas précipités. Il allait au hasard, droit devant lui ; dans un coin du parc, sous le dôme ombragé des vastes érables, un banc solitaire s'offrit à lui ; il s'y affaissa en proie aux débats tumultueux de ses pensées.

Aveugle !… la mère de Marie-Jeanne !… Alors que la jeune fille restait seule à lutter contre les nécessités de la vie, lui l'avait abandonnée !… Il n'avait pas su deviner la noblesse et l'abnégation de l'acte, par lequel elle le libérait !… Mais dans son dépit orgueilleux, il avait accepté ce sacrifice et s'était cru dégagé de la parole jurée. Quelle lâcheté en regard d'un héroïsme si touchant ! De plus, il acquérait la certitude que Marie-Jeanne avait dû lire,

étant donné la cécité de sa mère, la lettre dans laquelle Alphée prônait une autre fiancée à celui qu'elle avait le droit de nommer le sien !

La honte et le remords assiégeaient l'âme du jeune homme. Une réparation était-elle possible ? Oserait-il lui apporter ce cœur infidèle qui, après s'être donné, avait tenté de se reprendre ? La fierté de la jeune fille accepterait-elle son repentir ? Oh !... ce repentir, comme il était sincère et absolu !...

Gaston rougissait de s'être laissé séduire par le mirage trompeur que son père d'abord, puis Monsieur Richstone ensuite, avaient fait miroiter à ses yeux. Cette pensée le consternait : dire que par vanité, par amour de lucre, il avait failli mentir aux siens, aux bienfaiteurs de sa famille, à sa parole donnée, aux traditions et aux intérêts de sa race, en acceptant une fiancée, avec une autre image dans le cœur !...

Quel moyen prendre pour parer, désormais à une telle éventualité ? Car enfin, il en était sûr, Marie-Jeanne serait l'unique affection de sa vie. « Non jamais, il ne serait à une autre... »

Une résolution subite et décisive surgit dans sa pensée : échouer volontairement à ses examens, puis en faire l'aveu loyal à Monsieur Richstone. Ce dernier l'ayant convié pour le soir même, saurait que Gaston ne renonçait à la fois à la main de sa fille et au titre d'ingénieur, que pour rester à l'humble rang de la paysanne qu'il aimait.

Si Marie-Jeanne lui pardonnait, il connaîtrait le bonheur ; sinon, il expierait sa défaillance par sa résignation et son renoncement à tout autre lien.

Fort de cette détermination, il se leva de son banc, et résolument partit pour la réaliser. À l'heure de l'examen, il se présenta dans la salle où se faisaient les épreuves écrites et s'assit à sa place, avec la ferme volonté de produire une composition manquée.

Par une ironie du sort, les questions à traiter se trouvèrent de celles qu'il possédait le mieux. S'il l'eût voulu, sa réussite était certaine. Le brillant avenir qu'on lui avait fait entrevoir, était là, resplendissant à la portée de sa main, devant ses yeux éblouis. Une suprême lutte se livra dans son âme… Il n'avait qu'à vouloir…

Il ne voulut pas. Les heures de l'après-midi parurent longues. Gaston Chambrun quitta la salle, brisé par le combat qu'il avait soutenu mais apaisé par le sacrifice consenti. Il s'achemina alors, pour parachever son œuvre, vers l'hôtel où l'attendait Monsieur Richstone.

L'abord jovial du vieil ami de sa famille se dressa comme une barrière infranchissable devant le refus blessant et brutal que le jeune homme avait à lui signifier. Le malaise de Gaston transparut dans l'embarras de ses premières paroles.

Croyant en deviner la cause : « Ça n'a donc pas marché, cet examen, mon garçon, que tu es tout morose », dit Monsieur Richstone.

— Non, je ne serai pas reçu ; j'ai fait de mauvaises compositions, repartit le jeune homme.

Une contrariété ombra le front de l'Anglais ; mais bientôt il reprit, toujours cordial :

— Bah ! tu peux te rattraper sur les autres matières. Au pis, ce ne serait qu'une année de retard. Tu es jeune et l'avenir te sourit encore.

Le contre-maître secoua la tête :

— C'en est fait : si j'échoue, je ne me représenterai pas.

— En voilà une idée ! protesta Monsieur Richstone alarmé. Ah ! mon garçon, tu ne nous fera pas ce tour à ton père et à moi.

— À vous ? interrogea Gaston comme pour connaître quel intérêt son interlocuteur pouvait bien avoir à son succès. Mais ce dernier dissipa bien vite toute équivoque :

— Oui, à moi !... Causons nettement, le cœur sur les lèvres. Tu n'as donc pas compris que je n'attends que ton diplôme d'ingénieur pour faire ta fortune. Ignores-tu les liens d'amitié qui unissent les deux familles et que le rêve de ton père comme le mien, serait de parfaire cette union par ton mariage avec ma petite Aurélia ? Tu sais combien elle est bonne et jolie : elle t'estime par-dessus tous ceux de ton âge et ne demande qu'à consacrer à jamais l'affection qu'elle t'a vouée le jour où tu l'as arrachée à la mort. Cette vie qu'elle te doit, elle croirait la profaner en la dévouant à un autre. Moi je ne veux que son bonheur et le tien ; mais elle a un rang dont elle ne peut déroger ; acquiers la position sociale qui s'offre à toi : deviens ingénieur et tout obstacle est levé. Un an, deux ans et plus s'il le faut : je le sais, Aurélia t'attendra.

Gaston était devenu blême et frémissant ; de lourdes gouttes de sueur emperlaient son beau front.

— Oh ! bégaya-t-il, vous si bon pour moi et les miens ! faut-il que je vous paraisse ingrat et que je vous cause de la peine !

Monsieur Richstone le dévisagea interloqué :

— Que veux-tu dire, Gaston ? Allons, explique-toi, mon ami.

Sous le coup de l'émotion, le jeune homme saisit la main de son interlocuteur, le garda dans une étreinte comme pour affirmer sa gratitude en dépit de la déclaration qu'il allait faire.

— Mon cher Monsieur, dit-il, je serai avec vous, aussi loyal que vous venez de l'être avec moi. Oui, je savais le rêve de mon père : ses lettres l'avaient maintes fois laissé transparaître ; je connaissais vos désirs ainsi que l'obstacle qui les entravaient. Quant aux sentiments de votre fille dont j'ai gardé le souvenir, je n'ignorais pas cependant que je lui étais demeuré sympathique.

Par déférence pour mon père, par gratitude envers vous, j'oubliai ce que je n'avais pas le droit d'oublier, je travaillai à obtenir le diplôme qui lèverait l'obstacle à l'alliance avec votre famille. Telle était encore, ce matin même, ma ferme résolution. Mais au cours de notre conversation, des noms ont été prononcés, qui m'ont bourrelé de remords ; ils m'ont poursuivi d'une telle obsession que je n'ai pas cru devoir les étouffer…

Volontairement, j'ai mal répondu aux questions de l'examen, que je possédais cependant à merveille ; j'ai ruiné mon avenir pour ne pas céder aux tentations de bien-être que me promettait votre affection, mais que je n'aurais pu accepter sans passer pour un lâche, menteur et parjure… Je ne puis être le mari d'Aurélia… j'en aime une autre…

— Comment ? fit Monsieur Richstone stupéfait.

Gaston continua fiévreusement, ayant hâte de vider son cœur.

— Oui, une autre et que je ne pourrai sans doute jamais épouser !

— Elle est donc bien riche, celle-là, exclama naïvement Monsieur Richstone…

— Plus pauvre que moi !… Mais, je vous dois ma confession complète : c'est la fille de l'aveugle dont nous avons parlé ce matin : Marie-Jeanne Bellaire !… Je la chéris depuis mon enfance. Lors de mon dernier voyage au pays, je me suis fiancé à elle, l'avant-veille du jour où, à Lachute nous fûmes vos hôtes. J'ignorais alors la ruine imminente de mon père. Je comptais rentrer à Saint-Benoit après deux ans et par mon mariage prendre charge de Marie-Jeanne et de sa mère infirme. Le désastre de mon père m'a consterné et a bouleversé mes projets. Me considérant toujours lié envers la jeune fille, j'adressai la lettre de mon père à Madame Bellaire, sans savoir qu'elle fût aveugle. C'est donc la pauvre fille qui, en la lisant elle-même a dû apprendre les préférences des miens pour Aurélia et la ruine de nos promesses réciproques. Noblement, elle m'a rendu ma parole. J'ai insisté de nouveau la suppliant de m'attendre, lui jurant un attachement indissoluble. Elle a gardé le silence puis m'a renvoyé l'anneau des fiançailles que j'avais glissé à son doigt. Alors, dépité, peu à peu, je me suis laissé griser par les promesses d'un avenir facile et brillant : devenir ingénieur puis votre gendre, réjouir la vieillesse de mes chers parents, tout cela m'a fait oublier qu'une pauvre enfant dans sa sublime abnégation souffrait de mon abandon ; aujourd'hui j'ai vu et compris la grandeur d'âme de celle que je sacrifiais. Et j'irais, ramassant le bien-être de ma vie, parmi les joies égoïstes, tandis que couleraient les larmes de

l'abandonnée ?... Jugez-en vous-même, Monsieur, quel côté serait voué au mépris ? Puis n'eût-il pas été indigne de tromper votre fille, en lui apportant un cœur où gît mal ensevelie mon affection pour une autre ?...

— Voilà ma confession. Monsieur Richstone : plaignez-moi sans trop me mépriser !

Celui-ci avait écouté avec un profond émoi, cet aveu qui ruinait ses espérances. Passant alors la main sur son front soucieux :

— Personne n'a le droit, dit-il, de mépriser qui souffre pour la vérité. Ta confiance, Gaston t'a coûté à dire, et il m'a été pénible de l'entendre. L'avenir que je rêvais est détruit ; mais je te sais gré de ta franchise. Mieux informé, j'aurais épargné à Aurélia la déception dont elle va souffrir... Je ne t'accuse pas et le courage de tes aveux te rehausse plutôt dans mon estime. Mais je te plains, car ton rêve me paraît sans issue ; ta fiancée étant sans dot et toi sans héritage, je me demande quel sera ton avenir.

Vous vous intéressez encore à moi ?... murmura le jeune homme interdit ; que vous êtes bon !...

— Tu me dévisages avec des yeux écarquillés ? Penses-tu donc, mon ami, parce que de justes scrupules t'interdisent d'être mon gendre, que je t'aime moins pour cela ?...

L'étonnement de Gaston ne fit que grandir.

— Mais, Monsieur, permettez-moi de vous dire que nous, Canadiens français, étant si peu habitués à rencontrer de la sympathie et du désintéressement dans votre race, trop souvent considérée comme adverse de la nôtre, ma surprise est bien justifiée.

— Mon garçon, je ne veux point faire ici le procès de nos conflits ; mais il me plaît de te faire remarquer que la règle générale n'empêche point les exceptions. Elles sont plus nombreuses qu'on le croit communément, et je me flatte d'être du nombre. À quiconque fait abstraction des préjugés ataviques, il suffit d'avoir un cœur franc et loyal pour s'éprendre de l'âme canadienne-française ; car à moins de haïr le droit, la vérité et la justice, on ne peut refuser son admiration et sa sympathie aux descendants de la race française ; à cette héroïque phalange qui, au lendemain de sa défaite, s'entêta à vivre de sa vie, à pratiquer sa foi et à vouloir continuer sur cette rive de l'Atlantique, le « gesta Dei per Francos » de son admirable mère-patrie.

— Vraiment, Monsieur Richstone, répliqua Gaston, vous me rendez plus cruel le regret de ne pouvoir être votre fils.

— Conserve-moi tes bons sentiments, mon ami, ajouta le brave homme, et dis-moi ce que tu as résolu.

— Il m'est difficile de voir clair dans un horizon aussi chargé de brume, répondit le jeune homme. Si Dieu me vient en aide, je compte restreindre mes dépenses, accroître mes ressources par des travaux supplémentaires et accumulant ainsi de notables économies, je serai à même, dans quelques années, d'assurer une dot à Marie-Jeanne, si elle veut de moi.

— Elle en voudra, mon garçon, car tu l'auras mérité. La vie de privations à laquelle tu te condamnes pour elle, te vaudra doublement son estime et son affection. Mais une fois marié, pourras-tu la faire vivre elle et sa mère ?

— La santé est un capital important, l'amour mutuel en est un autre, non moins précieux ; nos labeurs réunis sous la bénédic-

tion de Dieu suffiront à nos modestes besoins ; mais avant tout il faut qu'elle me pardonne.

Monsieur Richstone frappa sur l'épaule de Gaston Chambrun :

— Ça, mon ami, j'en fais mon affaire.

Celui-ci le regarda avec stupéfaction :

— Vous ?

— Oui, mon garçon, moi-même. J'estime la droiture et la loyauté partout où je la rencontre. Tu m'as prouvé que tu étais digne de la lignée de tes aïeux que j'apprécie et que j'aime ; celle que tu choisis mérite ton affection et de plus, elle est de ta race ; double garantie pour le bonheur du foyer.

— Ah ! s'écria Gaston, puisque vous êtes si bon, gagnez-moi aussi le consentement de mon père !...

L'Anglais hocha la tête.

— Ceci !... ce sera plus long et plus dur. Je ne te cache pas qu'Alphée prendra moins aisément que moi, son parti de l'aventure. Il comptait sur ton mariage avec mon Aurélia pour la réédification de sa fortune : je doute fort qu'il approuve ton désintéressement d'amoureux, qui lui semblera aussi extraordinaire qu'incompréhensible. Néanmoins, ne t'inquiète pas de la sécurité des tiens ; le contrat que j'ai passé avec eux les met à l'abri du besoin, leur vie durant. J'essayerai à leur inculquer peu à peu ta manière de voir ; surtout ne t'en mêle pas : toute discussion entre vous, envenimerait plutôt les choses.

— Entendu, reprit Gaston. Je remets entre vos mains mon avenir, mon rêve !

— J'aime à croire que tu n'auras pas à t'en repentir, répliqua Monsieur Richstone. Et, maintenant trêve aux soucis, mon garçon. Voici une bonne bouteille, faisons-lui honneur.

Le jeune homme leva son verre et d'une voix pénétrée de gratitude :

— À votre honneur et à celui des vôtres, Monsieur Richstone.

— À la réalisation de ton rêve, mon ami, répondit ce dernier ; et choquant leurs coupes, d'un trait ils les vidèrent.

Mission délicate

Le résultat de l'examen ne tarda point à parvenir aux candidats ; Monsieur de Blamon, en dépit des affirmations de son contremaître, s'était refusé à croire à la possibilité d'un échec ; aussi, cet insuccès fut-il pour lui une véritable déception. Toutes les questions lui paraissaient simples et bien au-dessous des capacités de son subordonné, auquel il avait servi lui-même de répétiteur.

En vain s'informa-t-il des causes de la non-réussite ; le jeune homme sut garder le secret de son renoncement volontaire ; en raison du dévouement de son chef, une question de délicatesse lui en faisait une obligation. D'autre part, n'eût-il pas été imprudent d'appeler encore du nom de fiancée, celle qui lui avait retourné le gage de leurs fiançailles ? et à laquelle il venait d'immo-

ler ses ambitions ? Une autre surprise attendait Monsieur de Blamon, quand il conclut :

— N'importe Gaston ; ce sera l'affaire d'un an, avant de prendre une noble revanche ; et que le contre-maître lui eut répondu :

— Je ne me représenterai pas Monsieur. La leçon que je viens de subir, dissipe le mirage qui m'avait ébloui et me ramène à une vision plus juste de mon avenir. Le nombre des déclassés n'est que trop considérable et je préfère demeurer dans une sphère plus humble, mieux en rapport avec mon éducation, mes aptitudes et ma modeste origine.

Plongeant un regard scrutateur dans les yeux du jeune homme, Monsieur de Blamon lui répondit :

— Mon ami, voici la seconde fois que j'ai l'intuition qu'un drame mystérieux trouble votre conscience et bouleverse vos résolutions : je respecte votre secret, mais je ne doute plus de son existence.

Gaston tressaillit devant la perspicacité de son chef et fut touché de l'intérêt que ce dernier lui portait ; toutefois, il se contenta de répondre respectueusement :

— Vos titres à ma confiance, Monsieur, sont innombrables, mais le secret que vous avez deviné en moi, n'étant pas uniquement le mien, le jour où j'en serai délié, il me fera plaisir de vous en faire l'aveu, en recourant à vos conseils.

Impatiemment, Gaston attendait des nouvelles du pays. D'une part, comment son père accepterait-il la nouvelle de l'échec, et de

l'autre, quel résultat avait eu la démarche de Monsieur Richstone auprès de Marie-Jeanne ?...

Le pauvre jeune homme savait qu'il aurait à subir de la part de son père un assaut acharné ; mais n'avait-il pas donné la preuve de sa déférence aux conseils contenus dans la lettre subissant l'examen et en différant son retour au foyer ? Puis, la promesse d'intervention de Monsieur Richstone atténuerait sans doute, peu à peu, le désappointement paternel.

L'autre question le tenait dans une anxiété plus poignante. Marie-Jeanne ne devait-elle pas le juger d'un caractère faible et versatile : ayant eu à douter de lui, sur quelle certitude lui accorder un nouveau crédit, une absolue confiance ?... La veuve Bellaire ne mettrait-elle pas sa fille en garde contre la possibilité d'une nouvelle déception ? La bonne foi ébranlée recouvre-t-elle jamais sa solidité première ?... Gaston le constatait avec désespoir.

Dès son retour à Lachute, Monsieur Richstone avait songé à l'accomplissement de sa promesse. En automobile, la visite au « Val de la Pommeraie » était l'affaire d'une après-midi. Pour plus de sécurité, il s'assura le concours du curé de Saint-Placide.

Sous le sceau du secret, il fit au bon abbé Blandin le récit de son entrevue avec Gaston Chambrun.

Quand il eut achevé :

— Vous êtes un grand cœur, Monsieur, dit le vénérable prêtre : vous savez vous oublier pour le bien des autres. Si tous vos compatriotes étaient animés des mêmes sentiments, notre antagonisme de race aurait vécu. Pour répondre à vos désirs, Monsieur,

et vous exprimer mon appréciation sur la famille Bellaire, je n'aurai qu'un mot court mais élogieux : « elle est digne de la vôtre. »

— Vous voulez me flatter, Monsieur le Curé, reprit le père d'Aurélia ; je ne suis qu'un honnête homme : mais de vos paroles, je tire la conclusion que Marie-Jeanne mérite les sacrifices de Gaston Chambrun.

— Oui, elle les mérite, soyez-en sûr, repartit l'abbé.

— Alors, je puis compter sur votre appui, pour m'aider à vaincre l'opposition d'Alphée à ce mariage ?

— Je suis prêt à collaborer à votre œuvre, reprit le prêtre, car elle est bonne.

— Merci ! Monsieur le Curé, repartit l'Anglais. À nous deux, nous serons forts et nous réussirons.

Du presbytère, l'automobile s'était dirigée vers la demeure de Marie-Jeanne.

Somnolente dans sa chaise berceuse placée sur la galerie, la veuve Bellaire, le chapelet sur les genoux, fut soudain tirée de son assoupissement, par le bruit insolite d'une automobile, qui s'arrêta net devant la petite allée du jardin.

Parvenu près de l'aveugle, le visiteur prononça :

— Madame Bellaire, je vous salue. Si vous ne reconnaissez pas ma voix, vous savez mon nom : Richstone de Lachute.

La veuve inclina le front :

— Oui, oui, dit-elle gravement, c'est le nom d'un Anglais comme il en faudrait beaucoup !... Soyez le bienvenu à mon foyer. Mais, je vous en prie, donnez-vous donc la peine d'entrer.

Le regard avisé de Monsieur Richstone pénétra aussitôt les indices de gêne, que lui révélait cet intérieur humble mais reluisant d'ordre et de propreté. Prêtant le concours de son bras à l'infirme, tous deux entrèrent s'asseoir devant la modeste fenêtre ombragée de glycine et de vigne sauvage.

— Mais, qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite, Monsieur ?

— Vous savez peut-être, madame, que je suis l'ami intime d'un des habitants de Saint-Benoit : Alphée Chambrun.

— Et c'est de sa part que vous venez ? fit l'aveugle alarmée... Je tiens à vous déclarer immédiatement que nous n'attendons rien de lui ni d'aucun des siens.

— Sur ce dernier point, j'espère vous faire changer d'avis, reprit le marchand de bois, car je ne viens pas au nom d'Alphée mais bien à celui de son fils Gaston.

La veuve reprit, sévère :

— Vous auriez pu, alors, vous épargner la peine de cette démarche, car le fils Chambrun sait qu'il ne doit plus rien y avoir de commun, entre lui et nous. N'est-ce pas assez de la peine qu'il a amenée sous ce toit !

— Mais se récria le digne homme, c'est de la joie qu'il y amènera.

L'aveugle branlant la tête :

— C'est impossible ! Obéissant aux volontés de son père, il doit continuer dans la carrière où il est engagé ; on dit même qu'il va être bientôt ingénieur ; de tout cela je suis loin de le blâmer ; mais il a eu un tort considérable : c'est d'avoir troublé le cœur de ma fille par une promesse qu'il n'a pu tenir. Je serais injuste en affirmant qu'il a été parjure envers Marie-Jeanne, ayant moi-même refusé de tenir son engagement pour valable ; il a donc toujours été libre. Je le crois bon jeune homme et sans arrière-pensée, vous pouvez lui donner votre Aurélia.

— Que de paroles inutiles, la mère, dit Monsieur Richstone, vous vous excitez bien mal à propos. Votre erreur est complète. Gaston ne sera pas ingénieur ; il n'épousera point ma fille, mais votre Marie-Jeanne, à laquelle il a tout sacrifié.

D'un jet, la veuve fut debout…

— Que dites-vous ? s'exclama-t-elle émue. Puis aussitôt elle retomba sur sa chaise, accablée.

— Non ! Non ! c'est impossible, murmura-t-elle. Marie-Jeanne et moi n'avons déjà que trop souffert d'une telle duperie !…

— Hé ! n'est-ce pas de votre faute, rétorqua vivement l'Anglais. Le jeune homme avait un devoir filial à remplir et ce n'est pas vous, j'imagine, qui l'en blâmerez. De votre côté, par votre défiance, votre intransigeante fierté, vous l'avez repoussé, en lui retournant brutalement le gage d'alliance mis au doigt de votre fille. Qu'a-t-il à se reprocher, ce brave garçon ? peut-être son découragement en présence de votre refus !… Allez-vous lui faire un crime d'avoir cherché un remède à son mal, dans l'ambition d'une carrière qu'on lui montrait accessible et glorieuse ?… Ce n'est pas le blâme, mais la plus cordiale admiration, que vous lui

accorderez, quand vous connaîtrez tout. Quant à moi, bien qu'il ait déçu mes espérances, je l'admire et c'est pour cela que je viens vous parler en son nom. Sachez que, de plein gré, il vient d'échouer à l'examen, qui lui assurait le titre d'ingénieur, qu'il vit d'économies et de privations, se refusant tout adoucissement et les plaisirs les plus innocents, et pourquoi, et pour qui ?... Pour vous et pour votre fille. Afin de constituer une modique dot à Marie-Jeanne, quelques années de dur labeur, de parcimonie et d'attente ne l'ont pas effrayé. Ce temps révolu, il viendra vous chercher toutes deux, car il ne veut pas vous séparer, étant sûr alors de vous garantir une existence modeste mais digne. Et c'est cet homme que vous rejetez, cet homme dont j'aurais été heureux de faire mon gendre, mais qui s'offre à vous, car ce n'est point ma riche Aurélia qu'il aime, mais votre fille pauvre.

Pauline Bellaire joignit les mains :

— Que je voudrais vous croire, Monsieur.

— Mais il faut le croire, Maman ! dit une voix douce près de la porte.

Marie-Jeanne était arrivée comme Monsieur Richstone prononçait ces paroles véhémentes. Clouée sur le seuil par les premiers mots entendus, elle était restée là, le cœur haletant d'une émotion indescriptible ! Oh ! les douces paroles ! Le délicieux moment qui la guérissait des longs mois de martyre. Quand, au cours de la conversation, elle eut compris que c'était là le père de celle qu'elle avait cru sa rivale et qu'elle eût deviné son sublime abnégation, mue par un mouvement instinctif, elle se sentit pressée de se jeter dans ses bras. Devinant ses sentiments, Monsieur Richstone ému, mit un baiser paternel sur le front de la jeune

fille, scellant ainsi la rénovation des fiançailles ; car ayant pris la main de Marie-Jeanne, il avait fait glisser à son doigt, l'anneau que sur sa demande, Gaston lui avait confié.

Une gratitude indicible inondait de larmes les yeux de la jeune fille.

— Voilà qui me paie amplement de mes peines, ajouta Monsieur Richstone d'un ton satisfait. C'est comme si le bon Dieu avait donné une sœur à ma petite Aurélia !... car elle aussi a un brave cœur ! Ainsi quand au retour de mon entrevue avec Gaston, je confiai à mon enfant les vœux du jeune homme, elle me dit au travers de ses larmes : — Allez vite, Papa, allez vite consoler cette pauvre Marie-Jeanne et dites-lui bien de me pardonner le chagrin que je lui ai causé sans le savoir.

Marie-Jeanne joignant les mains s'écria :

— Oh ! de tout mon cœur !... Mais Monsieur Richstone, quelle famille est donc la vôtre ? Ah ! Puissent ceux de votre race vous ressembler tous !...

— Simplement une famille de braves gens, grâce à Dieu, ajouta l'Anglais, d'un sourire mélancolique.

Gagnée un instant à la joie, l'aveugle subitement redevint grave et reprit :

— Je vous sais grâce de vos bontés, Monsieur, mais les garanties que vous nous apportez sont insuffisantes.

Piqué, Monsieur Richstone demanda un peu acerbe :

— Que réclamez-vous de plus ?

— Le consentement des parents de Gaston.

— Je me fais fort de l'obtenir : leur fils a eu foi en ma promesse ; ne me ferez-vous pas le même bonheur ?

— Pardon ! insista doucement mais fermement la veuve ; je ne doute pas de votre bonne volonté, mais les époux Chambrun se résigneront-ils à perdre d'un côté, les avantages de votre alliance, pour accepter à leur place, les charges de la nôtre.

Marie-Jeanne porta des yeux inquiets, de sa mère à Monsieur Richstone.

Celui-ci, ajouta ;

— Chambrun me doit tout. Il est moralement comptable envers son fils, de l'héritage qu'il a été dans la nécessité de m'abandonner : il ne pourrait sans injustice mettre un obstacle au bonheur de son enfant. Voilà le point où je compte l'amener ; laissez-moi le temps d'agir ; déjà je me suis trouvé un auxiliaire précieux dans le digne abbé Blandin.

— Oh ! si Monsieur le Curé est avec vous, qui résisterait ? s'écria Marie Jeanne.

L'aveugle hochait la tête avec la tenace obstination des gens qui ont connu les déceptions.

— Maman ! supplia Marie-Jeanne, aie foi en notre ami !

— Bravo ! approuva Monsieur Richstone ; au moins vous croyez en moi, vous et Gaston.

— J'y veux croire aussi, dit l'aveugle : il faut m'excuser ; l'expérience de la vie rend défiant et soupçonneux. J'aime à espérer

que l'avenir ne justifiera pas mes appréhensions.

Quelques jours après, Gaston recevait ces simples mots, de son intercesseur dévoué :

— Sois heureux ! Marie-Jeanne porte désormais à son doigt la bague des fiançailles.

Une ère de bonheur semblait se lever à l'horizon pour le jeune contre-maître.

Cependant, Monsieur Chambrun demeurait sous le coup de la cruelle déception que lui avait causée l'échec de son fils : c'était la faillite de ses espérances les plus chères. Il ignorait encore la détermination de ce dernier à ne pas se représenter. Comment le père accepterait-il ce nouveau coup.

Une lettre de Marie-Jeanne vint revigorer le cœur de Gaston ; elle était conçue en ces termes :

Mon Gaston,

Hier, pour la deuxième fois depuis votre entrevue, Monsieur Richstone est venu à la maison. Mais cette fois, comme il nous l'avait promis, il a amené Aurélia. Je n'ai pas voulu t'écrire avant de l'avoir vue. J'étais bien un peu gênée en présence de celle qui devait voir en moi une rivale victorieuse. Elle parle très bien le français. Dès l'abord, elle est venue si franchement m'embrasser que je n'ai plus songé qu'à l'aimer, tant elle m'a paru bonne de cœur et agréable de physionomie. Je crois qu'elle a fait évanouir toutes mes préventions contre les Anglais. Je serais imprudente de te faire l'éloge d'une personne riche et distinguée, qu'il ne tenait qu'à toi d'épouser si je n'étais pas assurée de ton affection. Elle m'a parlé de toi sans embarras, sans amertume, d'un ton où

perçait une innocente admiration en me priant de lui conserver une place dans mon affection pour toi… J'avais envie de pleurer. Je lui ai presque promis qu'elle serait notre sœur ; va, je n'en serai point jalouse.

Jusqu'à Maman qui, en dépit de sa méfiance habituelle a été quasiment conquise par ce bon petit cœur.

Maman t'envoie sa bénédiction et moi, tout mon cœur.

Ta Marie-Jeanne.

P.S. — J'ai rencontré tes parents hier, en portant mon ouvrage à Montréal. Ta mère m'a embrassée, et ce baiser m'a mis l'âme en fête. Ton père s'est affectueusement informé de la santé de Maman. Tous deux m'ont paru bien portants, mais le Papa n'a plus sa bonne figure d'autrefois. Son front est sombre, sa bouche n'a plus de sourire. Ça lui donne un air sévère qui me fait peur… Monsieur Richstone n'a pas encore abordé la question : mais qu'importe ! Il a promis et je ne saurais douter de sa parole. Il a bien su convaincre Maman !

L'incendie

La prospérité croissante de l'usine Blamon avait réclamé des agrandissements. Une aile, s'adoptant à angle droit au corps principal, avait été bâtie depuis deux ans, et déjà, il était question d'ajouter la seconde, dont la nécessité se faisait chaque jour plus impérieuse.

La bonne harmonie qui jusqu'alors n'avait cessé de régner entre le patron et ses ouvriers, eut à souffrir de l'arrivée de quelques nouveau-venus. De toutes parts, le vent était aux grèves et soufflait en tempête. Les réunions syndicales ouvrières se multipliaient et d'un jour à l'autre haussaient le ton de leurs revendications et même de leurs menaces. Les idées les plus subversives de l'ordre social étaient émises en plein jour.

Déjà, dans la ville, nombre de manufactures avaient dû fermer leurs portes, devant les exigences exorbitantes des salaires réclamés.

La police énervée avait peine à maintenir l'ordre à travers cette foule de désœuvrés, en quête d'amusements ou de pillages. Un peloton de la police montée avait été réquisitionné à la demande des autorités civiles, en prévision de troubles, qui pouvaient surgir d'une minute à l'autre.

La jalousie ne tarda point à se faire jour, dès que l'on vit l'usine Blamon fonctionner comme auparavant. Bientôt, il fallut recourir à la force constabulaire pour protéger l'entrée et la sortie des ouvriers : cédant à l'entraînement, quelques-uns, parmi ces derniers, désertèrent leur poste, aussitôt occupé par de nouvelles recrues, qu'aiguillonnait le besoin.

Àla jalousie succéda la haine. Cette union, de tant de volontés et de cœurs dans la main d'un seul homme, constituait un rempart dangereux, pour la propagande socialiste.

Faire pénétrer insensiblement l'ennemi dans la place, n'était-il pas le plus sûr moyen de vaincre cette résistance ?

Tel fut, apparemment, le rôle qu'eurent à jouer un contre-maître et quelques hommes nouvellement admis.

Les allures équivoques du nouveau collègue de Gaston Chambrun, dès les premiers jours, lui inspirèrent de la défiance. Des théories avancées, l'esprit de critique et de raillerie, des interprétations malveillantes faisaient le fond de ses conservations.

Un malaise se manifesta : aux heures de repos, des groupes d'ouvriers s'entretenaient à mi-voix, le regard défiant. Le venin s'infiltrait. De sinistres rumeurs circulèrent.

Informé, Monsieur Blamon crut qu'il était sage de s'entourer de précautions. Par ses soins, un service de garde nocturne fut organisé dans l'usine. Tour à tour, deux hommes éprouvés, sous la direction d'un contre-maître de confiance, se partagèrent les heures de la nuit allant et venant, prêts à donner l'alerte au premier danger.

Or, un soir, Gaston Chambrun était de veille ; après avoir visité les différents étages et s'être assuré avec ses deux auxiliaires que toutes les portes extérieures étaient verrouillées, il avait lu ou étudié dans le bureau, jusqu'à onze heures. Baissant alors sa lampe en veilleuse, et ayant, par précaution, placé son revolver auprès de lui, il n'avait pas tardé à s'endormir, malgré un vent fort, qui soufflait de l'ouest. L'atmosphère était pesante ce soir-là et le ciel chargé de gros nuages brun cuivré.

Vers minuit, une rafale plus violente, le réveilla soudain par ses sifflements stridents. Un coup de tonnerre éclata sec et brutal, tandis qu'un sillon de feu illuminait le bureau comme en plein jour.

Gaston se leva en sursaut et courut ouvrir la fenêtre pour observer le ciel. La nuit était profonde et dans les ténèbres épaisses le contre-maître ne vit rien tout d'abord.

De nouveau, un éclair aveuglant sillonna les nues, suivi aussitôt d'une détonation formidable. Le jeune homme ferma les yeux instinctivement, mais dans la clarté trop rapide, il avait vu cependant. Il fit un pas en arrière stupéfait !

Un homme était là, en bas, dans la cour, sous les fenêtres de la salle adjacente au laboratoire. Gaston avait distingué, à n'en pas douter, une silhouette noire courbée qui, surprise par l'éclair, n'avait pas eu le temps de se dissimuler.

Le jeune homme était trop maître de lui pour avoir peur. Lentement et calme comme s'il n'avait rien remarqué, il referma la fenêtre avec précaution. Sans toucher à sa lampe, mais s'armant de son revolver, il descendit à pas de loup. Il ne crut point opportun de prévenir ses deux compagnons. Doucement, il ouvrit une porte de derrière, qui donnait sur la cour et rampant le long des murs, en étouffant le bruit de ses pas, il avança dans la nuit.

Une pluie, mêlée de grésil, fouettée par un vent violent commençait à crépiter contre les vitres de la grande façade. Bientôt l'orage battit son plein. L'inconnu, qu'une lueur lui avait montré s'acharnant à atteindre une fenêtre du dépôt des acides, ne l'avait pas aperçu. Gaston s'approcha de l'individu à quelques verges. Il hésitait sur le parti à prendre. Tuer ce visiteur nocturne, lui semblait un crime, et d'ailleurs, l'inconnu mort, qu'apprendrait-il de ses intentions ? Ne valait-il pas mieux s'efforcer de le réduire à l'impuissance et ne se servir de son arme qu'à toute extrémité ?

Le jeune homme franchit avec un redoublement de prudence, le court espace qui le séparait du coupable. Il s'apprêtait à fondre sur lui, quand un éclair sillonna le ciel. Les deux hommes frissonnants, se trouvèrent face à face. Mais l'inconnu portait un large chapeau rabattu qui lui cachait le visage. Il étouffa un cri d'effroi et bondit dans la nuit. Gaston voyant sa proie lui échapper tira à tout hasard au milieu des ténèbres, ayant par un dernier scrupule visé vers le sol. Un jurement sourd, couvert par la tempête gronda à quelques pas. Le contre-maître s'élança à sa poursuite : ce fut en vain. Il entendit un bruit d'escalade par-dessus la clôture de la cour, un saut sur les cailloux de la ruelle, le bruit d'une course, puis plus rien : le sinistre visiteur avait fui.

Que venait-il faire dans cette cour à pareille heure et par une nuit d'orage ? Le doute n'était plus possible : comptant trouver la vigilance en défaut, le malfaiteur, qui ne pouvait être qu'un habitué de l'usine, voulait provoquer une explosion que l'on aurait attribuée à la foudre, et dans quelques instants, transformer l'établissement en un immense brasier.

Malgré la pluie battante, le courageux gardien ne se retira point. Il se tint aux aguets dans l'attente d'un retour possible de l'inconnu. Mais personne ne revint.

Une heure, deux heures sonnèrent : l'orage apaisait. Au firmament, quelques coins du ciel bleu piqués d'étoiles clignotantes réapparurent. La lune, très basse à l'horizon se leva, éclairant de sa lumière blafarde, les murs noircis du vaste édifice.

Gaston grelottait. C'est fini pour cette nuit pensa-t-il. Déjà l'aube commençait à blanchir. Ayant narré l'aventure à ses deux compagnons, il eut à en essuyer de légitimes reproches, car leurs

efforts combinés eussent sans doute abouti à la capture du scélérat.

Mais un fait demeurait acquis : l'hostilité était manifeste et commandait des précautions urgentes et minutieuses. Monsieur de Blamon vivait dans des transes perpétuelles.

Cependant, grâce au généreux dévouement et à l'intelligente activité de ses principaux collaborateurs, aucun incident n'était venu renouveler les alarmes des premiers jours de la semaine ; celle-ci, s'achevant dans le calme, semblait présager avec la fin de la crise, le retour de la sécurité d'autrefois.

Ce répit n'était que le calme précurseur de la tempête. Dans la nuit du dimanche au lundi, tous les habitants du quartier furent réveillés en sursaut par des clameurs lugubres coupées par le roulement des voitures et les sonneries des pompiers. Demeurant à proximité de l'usine, Gaston, un des premiers était arrivé sur le théâtre de l'incendie. Les rues adjacentes sinistrement éclairées de lueurs rougeâtres, furent bientôt encombrées de curieux. Le spectacle était terrifiant. Les flammes sortant des fenêtres du deuxième étage montaient vers le toit, léchant les murs de la partie neuve de l'usine, se tordant sous le vent qui soufflait avec force, paraissant faiblir pour se redresser plus menaçantes et plus terribles, l'instant d'après.

Une odeur âcre et pénétrante se dégageait des tourbillons nuageux, parfois verdâtres ou violets résultant de la combustion des produits chimiques. Les clameurs de la foule frissonnante, se mêlaient aux appels et aux ordres des chefs-pompiers, aux crépitements des flammes, à l'effondrement du toit et des planchers, car l'incendie gagnait du terrain avec une vitesse prodigieuse.

Arrivé sur les lieux du sinistre, Monsieur de Blamon avait par l'intensité même de son malheur, retrouvé toutes ses énergies. Entouré d'un ingénieur et de plusieurs contre-maîtres, en quelques mots clairs et décisifs, il avait suggéré à chacun son champ d'action et sa part de dévouement.

Au plus généreux, incombait la tâche la plus ingrate. Le Directeur sortit deux clefs de sa poche, glissa quelques mots à l'oreille de Gaston et tandis que deux larmes perlaient à ses yeux, laissa échapper ces mots :

— Allez, mon ami, que Dieu vous protège !

Àtout prix il s'agissait de prévenir l'explosion du dépôt aux acides et de préserver le laboratoire avec les bureaux attenants.

Montés sur le faîte du corps principal, quatre ou cinq pompiers, munis de jets puissants, activés par la pression à vapeur, s'efforçaient de circonscrire la part du feu, en noyant les régions voisines inflammables.

Partout régnait une fiévreuse activité. C'était un va-et-vient continu d'ombres noires sur cette façade illuminée des lueurs de la conflagration, tour à tour éclatantes ou sinistres.

Sous l'action intense du brasier, les vitres des fenêtres avoisinantes volent en éclats ; tantôt, d'énormes flammèches soulevées par le vent tourbillonnent et vont retomber au loin, menaçantes.

Quinze longues minutes s'étaient écoulées depuis le départ de Gaston. D'un œil inquiet, le Directeur fixait les fenêtres de son bureau. Dans son fébrile empressement il avait oublié de remettre la vraie clef de l'« Office » et au prix de mille efforts, le jeune contre-maître avait dû pénétrer en forçant le vasistas vitré,

non sans s'être ensanglanté les mains et le visage ; puis dans sa chute à l'intérieur, il s'était fracturé le bras gauche.

En dépit des blessures du vaillant jeune homme, les tiroirs contenant soit des valeurs, soit les livres de comptabilité, furent promptement vidés ; leur contenu, enfoui dans une sacoche solidement fermée, fut lancé par la fenêtre dans la cour intérieure. C'est ce qu'attendait le Directeur.

Il était temps : par l'ouverture du vasistas, une fumée épaisse et nauséabonde avait rempli le bureau dont le plafond commençait à s'enflammer. C'en était fait de l'usine entière si le laboratoire et le dépôt, qui y étaient contigus, venaient à prendre feu.

Gardant sa présence d'esprit au milieu du péril, Gaston, de sa main valide, à grand peine manœuvre les extincteurs placés à proximité et en un instant, étouffe les flammes qui menacent les deux pièces adjacentes.

Mais la douleur, jointe aux efforts accomplis et à l'action toxique de l'atmosphère ambiante, eurent raison de son énergie : il perdit connaissance et tomba inerte sur le plancher.

Heureusement, trois coups de hache viennent de faire voler en éclats la porte du bureau ; en même temps qu'un air meilleur, deux pompiers pénètrent dans l'appartement, se précipitent vers l'infortuné, le saisissent et l'entraînent sur un palier à ciel ouvert, où il ne tarda pas à reprendre ses sens. Le danger de l'explosion avait été prévenu. Le moment critique était passé. Après un travail acharné et une lutte opiniâtre de deux heures, on était maître du fléau.

L'aile du bâtiment principal, noyée sous le jet continu des lances, laissait échapper par toutes ses ouvertures, d'épaisses colonnes de fumée.

Sans doute, les pertes étaient considérables : elles l'eussent été bien davantage sans l'admirable dévouement de quelques âmes généreuses.

Peu à peu, la foule s'était écoulée ; entouré d'amis sincères, Monsieur de Blamon exprimait sa gratitude à la vaillante brigade des pompiers ainsi qu'à tous ceux qui lui avaient prêté main forte ou témoigné de l'intérêt et de la sympathie.

Une voiture avait transporté Gaston à la résidence même du Directeur, qui n'avait voulu céder à personne, le soin de son héroïque contre-maître.

L'incendie de l'usine Blamon eut un retentissement considérable. La presse anglaise et française, fut unanime à louer le brigadier-chef des pompiers pour la tactique intelligente et sûre qui lui avait valu un si rapide contrôle du cataclysme.

Après avoir donné l'estimation approximative des pertes, évaluées à un cinquième de la valeur immobilière totale et couvertes par des assurances, elle signala l'affluence considérable que la sympathie publique avait amenée sur les lieux du sinistre.

Suivait le procès du gouvernement, dont l'incurie à s'occuper de la question des grèves, était la cause principale de ce tragique dénouement.

Puis, tout au long, les journaux firent par le détail le récit de la conduite du jeune héros, qui au péril de sa vie, ayant su prévenir les explosions avait sauvé l'établissement d'une ruine complète.

Sur plusieurs journaux, figurait en première page la photographie de Gaston avec cette suscription flatteuse : « Le héros du jour ».

Grâce aux attentions délicates dont le combla Monsieur de Blamon, le jeune homme se rétablit assez rapidement.

Modeste dans l'apothéose dont on l'entourait, il se réjouissait intimement à la pensée de la fierté dont se remplirait le cœur de Marie-Jeanne quand elle connaîtrait sa conduite et les louanges qu'elle lui avait méritées. Il se sentait digne d'elle ; il avait réparé la faiblesse commise en cédant à une ambition passagère et en oubliant un moment la parole donnée.

Ses parents aussi seraient heureux !... Son père se consolerait peut-être de ne point le voir ingénieur et sa bonne mère pleurerait d'orgueil et de tendresse en admirant son fils et en tremblant à la pensée du danger auquel il s'était exposé.

L'activité ne fut point interrompue à l'usine Blamon. Dès le lendemain du désastre, le directeur avait mis la main à l'œuvre de la réédification. La réduction momentanée du personnel permit de faire une sélection et d'éloigner certains sujets plus ou moins imbus des funestes doctrines à l'ordre du jour.

Lorsque Gaston fut remis de ses blessures, Monsieur de Blamon, dans un dîner de famille, réunit ceux de ses auxiliaires qui au cours du désastre, s'étaient particulièrement signalés par leur généreuse conduite.

Le repas fut somptueux et empreint de la plus cordiale intimité. En termes émus, le Directeur exprima son admiration et sa profonde gratitude pour le dévouement de ses subordonnés.

Il leva son verre et but au succès de chacun de ses hôtes. Arrivé à Gaston que, intentionnellement il avait réservé pour la fin, il voulut traduire les sentiments qui débordaient de son âme, mais l'émotion l'emporta sur sa volonté. Suppléant aux paroles par le geste, il décrocha la superbe montre d'or qu'il portait et la remettant au héros il dit :

— Recevez, mon ami, ce gage de mon admiration et de ma reconnaissance en attendant qu'il me soit permis de faire davantage pour vous.

Une chaleureuse ovation souligna les paroles du Directeur et imprima dans l'âme de Gaston un de ces souvenirs qui durent autant que la vie. Ce réconfort lui serait d'un grand secours dans l'assaut moral que lui réservait l'ambition paternelle.

Une visite orageuse

Gaston sortait de l'usine pour le repas de midi, mêlé à la foule empressée des ouvriers, qui envahissaient les restaurants du voisinage ou regagnaient leur logis.

Comme le jeune homme franchissait la grille du portail, une stupeur l'arrêta court : sur le trottoir d'en face, derrière un groupe d'hommes qui causaient, une silhouette inattendue avait accroché son regard. N'était-il pas le jouet d'une illusion ?... Mais non, c'était bien son père... Alphée Chambrun à Winnipeg ?... était-ce possible ? Quel événement extraordinaire avait pu le déterminer à entreprendre un voyage si long et si dispendieux ?...

Alors, ses revenus devaient être moins modiques qu'il ne l'affirmait !… Monsieur Richstone aurait-il déjà parlé ?

D'un pas allègre, Gaston s'était dirigé vers lui :

— Bonjour, Père, dit-il, en lui tendant la main. Quelle agréable surprise ! Je suis heureux de vous voir en bonne santé. Maman et mon frère se portent bien aussi, j'espère ?

— Tous deux sont bien, Dieu merci ! répondit brusquement Alphée. Mais ce n'est pas cela qui m'amène. Tu n'es pas étonné de me voir ici ?

— Oui, je vous le confesse, j'étais loin de m'attendre à votre visite.

— Sais-tu pourquoi je suis venu ? continua Alphée, à la fois railleur et acerbe.

— Je ne le soupçonne même pas ! riposta Gaston en s'efforçant de garder un air dégagé.

— Vraiment ! Eh bien, je te l'apprendrai quand nous serons seuls. Où demeures-tu ?

— À dix minutes d'ici.

— Bon ! conduis-moi.

Les deux hommes firent le trajet, graves, silencieux : Alphée ne répondant guère que par monosyllabes aux questions de son fils.

Intérieurement, il repassait les phrases méditées durant la longue monotonie de son voyage.

Gaston sentait poindre l'attaque ; mais ignorant et le terrain et le point d'offensive, il se tenait dans une prudente réserve. Ils pénétrèrent dans une rue plus étroite, traversèrent une petite cour puis montèrent quelques marches. Sur le palier, Gaston ouvrit une pièce, s'effaça pour livrer passage à son père et ferma la porte derrière eux.

Alphée s'assit dans la berceuse de paille qui avec deux chaises de bois, constituaient les seuls sièges du logis : il inspecta le mobilier quasiment monacal qui comprenait un lit de fer, une vieille armoire de noyer, le lavabo, une table de travail avec quelques livres d'étude ; puis, faisant face à la porte d'entrée, l'image du crucifix, une vieille carte du Canada avec un miroir brisé au coin, étaient les seuls ornements des murs dénudés. La maîtresse de pension vint avertir Gaston que son repas l'attendait ; bientôt informée de la qualité du visiteur, elle se confondit en regrets de n'avoir pas été avertie à temps, puis s'attarda en éloges intarissables à l'adresse de son pensionnaire attitré. Ce n'est pas précisément ce qu'Alphée était venu chercher !... En se levant, il remarqua sur la table de travail, bien que jaunies et fanées, sa photographie et celle de sa femme : il faillit en être attendri ! Le repas terminé et revenus tous deux dans la chambre de Gaston, le père commença d'une voix contenue, les yeux fixés dans ceux du jeune homme, resté debout devant lui :

— Tu ne t'es pas représenté aux derniers examens pour devenir ingénieur ?

— Non, mon père.

— Et tu as pris cette décision sous ton bonnet, sans même me consulter ? Pourquoi cela ?... Explique-toi !...

Le contre-maître essaya à mettre dans sa voix toute la déférence possible pour répondre :

— À la suite de mon échec de l'an dernier, j'ai reconnu ma présomption et l'inutilité de mes efforts pour un but bien au-dessus de ma portée.

— Tu crois ? reprit, Alphée d'un ton goguenard. Ce n'était point l'avis de ton patron, sais-tu !...

— Son appréciation et son affectueuse indulgence à mon égard, lui ont fait croire que j'avais les qualités qu'il me souhaitait, voilà tout, riposta Gaston. Parce que je lui donne satisfaction dans mon emploi, il en a conclu que ce serait de même pour une satisfaction plus élevée.

— Et pourquoi pas ? interrompit Alphée.

— Parce que la bonne volonté ne supplée pas le talent, mon père. Il me manquait l'instruction générale exigée des candidats ; j'ai travaillé pour l'acquérir, mais quand les bases sont en déficit, l'édifice ne peut s'élever bien haut. J'en ai eu la preuve en voulant traiter les questions qui me furent posées. Alors, à quoi bon être un perpétuel candidat malheureux ?... N'était-il pas plus sage de me cantonner dans ma sphère et de me limiter à ses fonctions en rapport avec mes aptitudes ?

— Contre-maître... La belle affaire ?... À quoi cela te mène-t-il ? ajouta le père en haussant les épaules... J'avais un projet plus glorieux pour toi, plus profitable pour nous. En bon fils, tu devais te dire que seul ton mariage avec Aurélia Richstone pouvait être la revanche de mes revers, la consolation de ma vie, le gage de notre bonheur à tous. Pour cela il te suffisait d'atteindre au rang

social que Monsieur Richstone a le droit d'exiger pour sa fille, c'est-à-dire que tu fusses ingénieur. Tu ne l'as pas voulu !... Pourquoi ?... La jeune personne et sa fortune ne valaient-elles pas bien un effort ?

Gaston répliqua d'un ton énervé :

— Je vous le répète, Père, vouloir et pouvoir sont deux choses différentes quoi qu'en dise le proverbe.

Alphée, à son tour, s'emporta :

— Eh bien ! moi, ton père, je maintiens que tu pouvais et que tu n'as pas voulu !... Oseras-tu me donner le démenti ?...

Pour dévier l'entretien du terrain difficile où l'acculait son père, le jeune homme répondit :

— Ne vous ai-je pas donné une preuve suffisante de ma docilité à suivre vos désirs en différant mon retour au pays et en continuant à marcher dans une voie contraire à mes projets et à mes goûts ?... Vous voulez que je m'élève au-dessus de ma condition : n'y a-t-il pas déjà trop de déclassés dans notre pays ? trancha Gaston.

— Non ! Non ! rétorqua Alphée, je ne me paye pas de phrases ! Il faut être insensé pour n'avoir pas voulu saisir la fortune inespérée qui s'offrait à toi. On ne refuse pas de gaieté de cœur un parti comme celui d'Aurélia et l'honneur d'être ingénieur. Une telle folie n'a qu'un explication : tu as quelque amourette à laquelle tu sacrifies une carrière honorable et le bonheur des tiens !... Et comme d'ordinaire, en pareil cas, pour une créature indigne et sans aveu, je le parierais !

Gaston s'indigna.

— Halte-là ! mon père ! Vous outrepassez vos droits en touchant mon honneur ! Vous pouvez, si vous me faites l'injure de douter de moi, vous livrer aux enquêtes les plus minutieuses, je mets au défi qui que ce soit, de me faire rougir de ma conduite !

La vibrante protestation de Gaston en imposa à Alphée Chambrun. Il n'obtiendrait rien de son fils en le heurtant de front. Le soupçon blessant qu'il venait d'exprimer au hasard, n'avait servi qu'à faire cabrer la fierté du jeune homme. Sa tactique était fausse et n'aboutirait peut-être qu'à lui fermer à tout jamais le cœur de son enfant. Subitement il changea de procédé en essayant la voie de la douceur.

— Mais, alors mon ami, dit-il affectueusement, pourquoi te défier ainsi de toi-même, quand ton chef, au contraire, affirme ta chance. Tu pourrais au moins, ne fût-ce que par égard pour son jugement, tenter à nouveau la lutte. Tu le peux, car tu es jeune encore. Je te le demande par affection pour ta mère et pour moi. Présente-toi à nouveau l'an prochain. Tu ne peux pourtant pas nous refuser cela.

— Votre demande m'afflige profondément, mon père, car je ne puis m'y soumettre, malgré tout mon désir de vous être agréable. D'abord parce que j'ai déclaré mon désistement définitif à Monsieur de Blamon et qu'une volte-face de ma part n'attirerait pour le moins son mépris. En second lieu, parce que mon succès lui-même n'aurait pas le résultat que vous espérez. J'ai rencontré, l'an dernier, votre ami Richstone : nous avons causé longuement et à cœur ouvert. Eh bien, contrairement à votre conviction, même ingénieur je ne serais pas le mari de sa fille. Si vous ne

m'en croyez, adressez-vous à lui, il vous confirmera que dans aucun cas, je ne saurais être son gendre.

— Que dis-tu ? s'écria Alphée interloqué.

— La vérité, répondit simplement Gaston.

— Et ce sont les conditions de Monsieur Richstone qui t'ont découragé, sans doute !... Qu'importe, n'eût-ce été que pour l'honneur, tu aurais dû acquérir ton diplôme.

— J'ai choisi une voie plus humble, mais plus sûre. Mon patron lui-même, à qui je m'en suis ouvert, a paru me comprendre et m'approuver.

Alphée ne sut plus contenir sa colère.

— Et ton père ?... Ne compte-t-il donc plus ?

— Ne dénaturez pas ma pensée, mon père ! j'ai voulu simplement...

Mais l'interrompant brusquement :

— C'est assez discourir ! s'écria Monsieur Chambrun. Je rentre dans mon autorité paternelle. Écoute-moi bien, Gaston. Je suis aussi têtu que toi, et je ne céderai pas : ou tu subiras tes examens ou tu ne franchiras plus le seuil de ma porte !... C'est mon dernier mot !

— Mon père !...

— Assez !... je ne discute plus, j'ordonne !

— Vous êtes injuste et tyrannique, mon père !... Vous me traitez comme un coupable quand je suis sans reproche. Mais malgré

tout, je demeurerai votre fils respectueux et dévoué.

— Je n'exige de toi que l'obéissance !

— Mais s'écria le jeune homme avec désespoir, ce que vous demandez est impossible !... Je suis lié d'honneur.

— Par quoi ? s'exclama vivement Monsieur Chambrun.

— Demandez-le à Monsieur Richstone, votre ami ; il sait mes raisons et seul il a le droit de vous les révéler.

— Je connais trop la loyauté de Monsieur Richstone, pour qu'il rétracte maintenant ce qu'il m'a lui-même certifié, ou alors il faut que tu aies dû l'offenser.

Gaston secoua la tête.

— Il n'en est rien, mon père, croyez-moi ; la plus grande harmonie règne entre nous.

— L'un de vous n'a plus son bon sens, s'écria alors Monsieur Chambrun. Quand les projets les plus brillants pour toi sont rompus, c'est alors que vous faites assaut de courtoisie ?...

— Il s'en expliquera avec vous, mon père : je ne puis en dire davantage car il m'a fait promettre le silence.

— J'en aurai le cœur net à mon retour. Mon voyage aura été inutile, grommela Monsieur Chambrun en se levant et Dieu sait ce qu'il m'aura coûté !... Allons, trêve de discussion pour aujourd'hui...

Monsieur Chambrun voulut le soir même reprendre le train de Montréal, car devant l'échec de ses négociations, il ne sentait au-

cun attrait pour prolonger une visite, qui achevait de ruiner ses derniers espoirs.

Avant son départ, cependant, il exprima le désir de remercier le patron de son fils, des bontés qu'il avait pour lui ; sans doute aussi, qu'il tenait à s'informer par lui-même de la pensée de Monsieur de Blamon à son sujet ; il saurait de lui, s'il avait insisté pour que son contre-maître persévérât dans ses études et quelles étaient ses chances de succès. Aussi, ce ne fut pas sans appréhension d'une telle rencontre, que Gaston entendit son père formuler ce souhait. Depuis deux jours, le Directeur n'avait point paru à l'usine ; peut-être était-il indisposé, peut-être en voyage.

Le jeune homme s'en informa par téléphone. Sa bonne étoile le favorisa. Monsieur de Blamon, absent pour la semaine, était allé à sa maison de campagne prendre quelques jours d'un repos aussi légitime que nécessaire.

— Pas de chance ! se plaignit Monsieur Chambrun. J'aurais été bien aise de causer avec lui. Mais je ne puis attendre : la vie est chère hors de chez soi, sans compter le voyage. Allons, je vais te dire « Au revoir ». Je ne me figurais pas que tu restais si loin de chez nous. Maintenant que tu gagnes, paraît-il, ne pourrais-tu venir faire un tour au pays ? Ta mère soupire après le bonheur de t'embrasser ; puis nous ne sommes pas encore brouillés.

La rancune latente de ces derniers mots mit des larmes aux yeux du jeune homme. Son père les aperçut ; la douleur de son fils lui bouleversa le cœur.

— Allons ! allons ! embrasse-moi ; nous avons oublié de commencer par là notre entretien ; ça nous aidera à mieux finir. C'est ton intérêt que je vois compromettre qui est la cause de mon hu-

meur. Oublions ça pour le moment et espérons que l'avenir arrangera tout.

— Ah ! s'écria Gaston, mon cher père, mon cœur pour vous n'a pas changé et ne changera jamais !

— Nous verrons ça, mon garçon, nous verrons ça !

— Au revoir ! Père ! et saluez bien Maman pour moi.

— Au revoir ! Et à bientôt, reprit Monsieur Chambrun, tout en montant en wagon.

Le train parti ; en toute hâte, le contre-maître détailla la visite paternelle dans une longue lettre à Monsieur Richstone. Il ajoutait que suivant sa recommandation, il n'avait rien révélé. Il s'en remettait à lui pour expliquer le revirement de ses idées et éviter entre Alphée et lui une rupture peut-être irréparable.

La lettre expédiée, il sortit faire un tour de promenade repassant dans son esprit toutes les phrases et les péripéties de cette visite si courte mais si émotionnante de son père.

La nuit fut longue et le sommeil eut grand peine à clore ses paupières : il demeurait troublé par la lutte soutenue et anxieux des événements.

La voix du maître

Levé de bon matin, Monsieur Richstone s'assurait par une dernière inspection, que les réparations faites par le chauffeur permettraient à l'automobile de fournir une course laborieuse par

des chemins fatigués et peu entretenus ; car elle devait le conduire à une coupe de bois à trente milles dans le nord. Chaussé de fortes bottes, l'imperméable au dossier de sa chaise, le riche commerçant achevait de déjeuner. Soudain la porte s'ouvrit pour livrer passage à Aurélia. Après avoir tendrement embrassé son père, elle lui remit le courrier de la veille que le facteur avait tardivement déposé dans la boîte.

Négligemment, il parcourut des yeux les souscriptions des enveloppes dont les en-têtes commerciaux lui indiquaient la provenance.

Sur l'une d'elles se détachaient ces mots « Usine Blamon » ; puis l'écriture ne lui était pas inconnue. Aussitôt l'enveloppe brisée, il lut : Une perplexité croissante fronça ses sourcils, rembrunit sa physionomie habituellement joviale.

— Il ne doute de rien, l'ami Gaston ! grommela-t-il entre ses dents. Facile à dire : « Je m'en remets à vous… » Au reste, c'est ma faute, il ne fait qu'obéir à ma consigne. Mais je comptais choisir mon heure… Et ne voilà-t-il pas que son brave homme de père vient se jeter à l'encontre de mes plans. Sans aucun doute, il va m'arriver un de ces beaux matins. Comment lui expliquer l'impossibilité de ce mariage que je lui avais pour ainsi dire offert ? Je n'ai pas l'habitude de biaiser devant la vérité moi !

Un peu à l'écart, Aurélia avait entendu le soliloque, qu'inconsciemment son père débitait à mi-voix. D'un air résolu, elle s'approcha :

— Tu diras la vérité, Papa ! Mon mariage avec Gaston est impossible parce que j'ai résolu d'entrer en religion ; je veux être Carmélite au couvent de Montréal.

— Hein !… Que dis-tu ? s'écria Monsieur Richstone effaré… Toi religieuse !…

La foudre tombant à ses pieds ne l'eut pas atterré davantage.

— Et tu oserais nous laisser seule ta mère et moi ?…

De lourdes larmes sillonnèrent ses yeux soudainement blêmes et étouffèrent sa voix.

La jeune fille, le cœur serré, vint mettre les bras au cou de son père, appuya la tête contre son épaule et murmura :

— Papa, ne pleure pas !… Pourquoi ce chagrin ?… Tu voulais bien donner ta fille à un homme et tu la disputerais à Dieu ?…

— Je ne t'aurais pas perdue autant ! balbutia le pauvre père.

— Bien davantage, Papa !… Songe donc si j'avais épousé Gaston, il m'eût bien fallu quitter le foyer quand même, mon cœur eût été partagé entre lui et nos enfants. Au cloître, après Dieu, vous serez mes seules affections ici-bas et de lui, vous ne serez point jaloux, j'espère !…

La tendre enfant essuyait les larmes paternelles de ses mains caressantes et s'ingéniait à sourire pour ne point trahir les sanglots à grand'peine contenus, qui bouleversaient son cœur, torturé.

— Ah ! s'écria Monsieur Richstone d'un ton amer, ce qu'il me coûte cher ce Gaston Chambrun !

— Oh ! Père, ne sois pas injuste !… Surtout ne garde pas rancune à Marie-Jeanne et à son fiancé… Je t'assure, je n'étais pas faite pour le mariage. Sans doute, quand j'ai rencontré Gaston,

en fillette qui ne sait rien, j'avais incarné en lui le rêve de mes seize ans. Mais depuis, une autre voix s'est fait entendre : celle du remords.

— Du remords ?... Que veux-tu dire, ma fille ?... Quel crime ta conscience pourrait-elle avoir à se reprocher, toi que nous avons toujours connue si douce et si bonne ?...

— Je vais tout vous dire, mon père, car l'heure est venue de vous révéler mon secret. Si je n'ai pas voulu vous le dévoiler plus tôt, c'était afin d'épargner à vos cœurs la déchirure qu'il va y faire. Déjà je n'ai que trop tardé et aujourd'hui par les événements, la Providence me met en demeure de lui prouver ma sincérité.

— Mon enfant, je ne comprends pas où tu veux en venir.

— Mon Père, je m'explique :

— Vous avez encore présent à la mémoire, le souvenir de la fameuse journée où, en compagnie de Gaston Chambrun et de son père, nous fîmes cette partie de pêche qui faillit me coûter la vie. Quant à moi, cette heure tragique, jamais ne s'effacera de mon esprit. J'en revois toutes les circonstances avec la même netteté de détails, que si elle était d'hier.

Je me sens encore roulant dans l'abîme, en recommandant mon âme à Dieu ; je me vois soutenant une lutte désespérée, tâchant de m'accrocher aux herbages fragiles, tandis que Gaston accourait à mon secours, Or, c'est dans cette minute d'angoisse suprême, que mettant en Dieu mon unique espoir, je fis le vœu de lui consacrer pour jamais ma vie, s'il daignait me la conserver. Mon père, vous savez le reste, et comment attentive à ma prière,

la Providence permit à temps l'arrivée de mon généreux sauveteur.

Monsieur Richstone avait écouté sa fille les yeux avides, l'âme bouleversée.

— Je suis moins généreux que toi, ma chérie ; mais es-tu sûre que ta vocation, provenant de la crainte, ait été libre et n'ait pas eu une origine plus humaine que divine ?

— Mon Père, vous êtes trop loyal pour ignorer ou méconnaître la valeur de la parole donnée ; si par elle, en honneur, on se croit lié vis-à-vis d'un homme, que sera-ce de la parole donnée à Dieu ? En assistant, il y a quelques semaines, aux grandioses et inoubliables manifestations de foi et de piété qui se sont déroulées à Montréal, je sentais mon âme toute honteuse d'avoir tant différé l'exécution de mes promesses. Au passage de la procession, j'entendis le divin Maître me redire au fond du cœur la parole adressée jadis au Père des croyants :

— Quitte ta famille et la maison de ton père et viens dans la terre que je te montrerai : puis cette autre du Saint Évangile : — Marie a choisi la meilleure part, « celle de la contemplation du bon Maître ».

Un souffle de grâce et de bénédiction en effet, venait de passer avec le divin Maître, entraînant les foules à sa suite comme autrefois les populations de la Judée. On était aux mémorables et historiques journées du Congrès Eucharistique de Montréal.

Après Londres, Cologne, etc., c'était au Nouveau-Monde à offrir à l'ancien, le spectacle sublime de ces manifestations de foi eucharistique.

Àla proposition qui lui en avait été faite, sa Grandeur M Bruchési, archevêque de Montréal, avait répondu :

— Je prédis un immense triomphe à notre bien-aimé Sauveur sur les bords du Saint-Laurent. La prédication devait se réaliser. Partout, depuis, on a été répétant : Le Congrès de Montréal a été le plus beau des Congrès Eucharistiques.

Nulle part, en effet, ensemble aussi imposant de cérémonies grandioses ne se déroula dans un cadre aussi immense, dans des circonstances aussi émouvantes, devant des foules aussi recueillies.

Nulle part, affluence aussi empressée de tant de races diverses, unies par les liens d'une même foi et d'un même amour, ne refléta avec autant d'évidence la catholicité de l'église.

Nulle part, l'unanimité des citoyens d'un grand pays et la participation spontanée de toutes les autorités municipales, provinciales et fédérales ne donnèrent à une manifestation en l'honneur de Dieu de l'Eucharistie, le caractère d'un hommage aussi entièrement officiel et national.

Dans quel cadre grandiose va se déployer la pompe des manifestations générales, telle la messe pontificale et la bénédiction papale !... Déjà, l'arrivée du Légat de Pie x, venant de Québec par le Saint-Laurent, entouré d'évêques de toutes les nations, passant lentement entre les berges du fleuve, couvertes de foules enthousiastes venues processionnellement au son des cloches, avait été un spectacle, que l'on croyait insurpassable.

Il n'en était rien cependant : au pied du Mont-Royal à proximité de la ville, s'étend une immense esplanade, où tous les ama-

teurs de jeux en plein air peuvent se livrer sans contrainte à leurs sports favoris. Au dernier plan, s'élève la masse imposante de la montagne, que l'été a parée de frondaisons épaisses, où se mêlent le pourpre et l'or des automnes.

Sur ce fond de verdure, un gigantesque reposoir dresse l'éclatante blancheur de ses quatre colonnes festonnées et de son baldaquin aux reflets d'or. Aux côtés du monument, d'immenses estrades laissent voir, prosternés, plus d'une centaines de prélats en manteau violet, des chanoines en camail bigarré, des centaines de prêtres en blanc surplis et nombre de religieux, aux costumes variés.

La foule des fidèles, que l'on a évaluée à plus de cent vingt mille personnes, est debout sur le gazon, admirable de recueillement écoutant la grand'messe solennelle, dont les cérémonies se déroulent dans un nuage d'encens et le scintillement des habits sacerdotaux.

Un radieux soleil, dans une matinée idéale baigne de sa lumière l'incomparable scène que le légat proclame le plus beau jour de sa vie.

Ceci n'est encore que le préambule de cérémonies plus grandioses. Enfin, le jour si attendu se lève : le temps est splendide ; dans l'avant-midi, cent trains supplémentaires ont déversé dans la métropole plus de cent mille pèlerins nouveaux. Dès onze heures, les groupes se forment aux points de ralliement prévus. À midi et demi le signal du départ est donné ; l'immense cortège se met en marche pour la procession finale.

Pendant trois heures, par rangs de six, société après société, paroisse après paroisse, diocèse après diocèse, en tout, cinquante

mille hommes, tous chapelet en main, tantôt au bruit des chants et des fanfares, tantôt dans un impressionnant silence, vont défiler ; à leur suite s'échelonnent les nombreuses fraternités du Tiers-Ordre, la longue série des religieux de tous ordres ; la théorie multicolore des enfants de chœur, des milliers de prêtres en surplis ou en chasuble, cent vingt évêques en chape et en mitre, la crosse à la main.

Quatre heures ont sonné ; le Très Saint Sacrement porté par le Légat paraît au seuil de l'église Notre-Dame. Derrière le dais, la procession continue. Ce sont les cardinaux de Baltimore et d'Armagh, les protonotaires et les prélats, l'Administrateur général du Canada, le gouverneur américain du Rhode-Island, le lieutenant-gouverneur de la province et leurs états-majors, les ministres, sénateurs et députés catholiques, le maire et les échevins, la magistrature, le barreau, l'université en toges, les corporations ouvrières et les confréries.

Sur une longueur d'une lieue et demie, par les rues jonchées de fleurs, sous des arcs de triomphe monumentaux, entre les maisons pavoisées, à travers une multitude innombrable qui remplit les trottoirs, couvre les perrons, s'écrase aux balcons et aux estrades élevés pour la circonstance, envahit les toits, s'accroche aux arbres ou aux poteaux, le triomphale cortège s'avance lentement au chant des hymnes et des cantiques.

Le recueillement est parfait, le respect incline tous les fronts, l'émotion met des larmes sur beaucoup de visages et souvent l'admiration impuissante à se maîtriser éclate en applaudissements.

Il est sept heures et l'ombre du soir descend, lorsque le Très Saint Sacrement arrive au reposoir ; la foule massée sur l'esplanade dépasse un demi-million. C'est à perte de vue une mer de têtes d'où émergent des oriflammes et des étendards.

Le Tantum Ergo s'élance, poussé par des milliers de poitrines ; enfin l'Hostie sacrée s'élève au-dessus du peuple prosterné bénissant la cité, le Canada, le monde entier. Dans un silence religieux, en n'entend au loin, que le carillon des cloches emportant vers le ciel l'épanouissement sublime de l'acte de foi accompli sur les bords du Saint-Laurent par Maisonneuve et le Père Vimont, le 18 mai 1642.

Telles furent en résumé, les fêtes eucharistiques dont l'atmosphère de foi et de piété raviva dans l'âme d'Aurélia le désir de se donner à Dieu.

Toujours inconsolable, Monsieur Richstone, une par une, épuisait la série de ses objections.

— Mais, ma fille, y as-tu réfléchi ; que sera la maison sans toi ? Quel courage soutiendra ma peine quand je n'aurai plus l'unique enfant pour qui j'étais heureux et fier d'amasser une honnête fortune ? Mon Dieu !... Mon Dieu !... Que vous ai-je donc fait pour que vous exigiez de moi un tel sacrifice ?...

— Ô mon Père, reprit la généreuse fille déjà éprise de la folie de la Croix : La vanité humaine transforme en fête un mariage terrestre et vous oseriez faire un deuil des fiançailles d'une vierge avec Jésus !...

Monsieur Richstone courba le front ; il était trop chrétien pour disputer son enfant à Dieu. Bien que sa volonté agonisât, il

eut le courage de prononcer le « fiat » de la résignation.

Aurélia, tendrement se pressa contre son père, comme pour lui communiquer la force dont la grâce céleste récompensait son holocauste.

Enfin, elle l'embrassa et lui dit :

— Va à tes affaires, Papa ; si Monsieur Chambrun se présente, c'est moi qui le recevrai.

— Toi ?

— Sans doute. Tu n'avais engagé ta parole au père de Gaston qu'en autant que j'y serais consentante. Moi seule conserve donc le droit de délier ta parole… Allons, Père, en route, tu vas être en retard.

— Ah ! que m'importe maintenant, fit l'Anglais d'un grand geste exténué.

— Mais, ceux qui t'attendent, croiront que tu violes tes engagements.

Puis en fermant la portière de l'automobile :

— À ce soir ! père chéri, lui jeta-t-elle en adieu.

Àpeine la voiture eut-elle tourné le coude de la rue, que la jeune fille courut s'enfermer dans sa chambre, se prosterna devant le crucifix, unissant les sanglots de sa prière à ceux du Maître accablé au jardin de l'Agonie.

Celui qui a béatifié les larmes de Madeleine pénitente, ne pouvait avoir que pour agréables, celles de cette tendre vierge, lui im-

molant la fleur de sa jeunesse, avec les ardeurs de son cœur innocent.

Des bruits de pas dans la cuisine et la voix de sa mère qui rentrait du marché rappelèrent à la jeune fille d'avoir à maîtriser ses émotions. Rapidement, elle baigna sa figure dans l'eau fraîche, répara le désordre de sa chevelure et descendit.

Àl'approche de la cuisine, elle surprit ces paroles :

— Je le regrette bien pour vous, mon bon Monsieur Chambrun, mon mari est parti pour ses coupes de bois et il ne rentrera que tard dans la soirée. Il regrettera bien d'avoir manqué votre visite.

— Moins que moi, riposta ce dernier d'un air contrarié : j'ai à lui causer sans retard.

Aurélia venait d'entrer et de présenter ses hommages au père de Gaston.

— Mon père s'attendait à votre visite, dit-elle ; mais des engagements antérieurs l'obligeaient à s'absenter. Si les motifs de votre voyage, sont ceux que je soupçonne, aussi bien que lui, je puis vous fournir les explications que vous souhaitez.

Interloquée, Annette Richstone regardait alternativement sa fille et son hôte.

— Je t'expliquerai cela plus tard, Maman, dit Aurélia. Tu me permets bien de conduire Monsieur Chambrun au bureau pour lui transmettre les explications qu'il désire.

Comme Aurélia aidait son père à tenir sa comptabilité et sa correspondance :

— Va, mon enfant… dit-elle. À tout à l'heure, Monsieur Chambrun : vous nous ferez le plaisir de manger avec nous.

— Impossible, Madame, mon voisin Grandmaison, qui m'a amené, m'attend à bonne heure avec sa voiture.

— Tant pis !… ce sera pour une autre fois ; mais faites-vous moins rare : chacun ici a plaisir à vous voir, déclara aimablement Madame Richstone.

Au bureau, Aurélia indiqua un siège à Alphée, puis s'assit en face de son hôte.

La première elle parla.

— Vous paraissez surpris, Monsieur, d'avoir affaire à moi dans la circonstance ? Pourtant ne suis-je pas la plus intéressée ?

— Effectivement, reprit Alphée : mais comment savez-vous ce qui m'amène ?

Aurélia sourit :

— Une lettre de votre fils a prévenu mon père de votre visite probable. Sans aucun doute, vous aviez hâte de connaître la cause qui rend irréalisable le projet rêvé entre mon père et vous. C'est un secret entre Papa, votre fils et moi ; ma mère elle-même n'en est pas encore informée : je le confie donc à votre honneur : j'entre prochainement au Carmel de Montréal.

— Vous ! s'exclama Monsieur Chambrun abasourdi.

— Moi-même ! C'est ma vocation religieuse qui est l'obstacle insurmontable à l'espoir d'une union entre votre famille et la nôtre. Cette vie qui m'a été conservée miraculeusement, vous sa-

vez dans quelles circonstances tragiques et au prix de quel dévouement, j'ai juré à Dieu de la dévouer à son service dans le cloître.

Gaston est un ami dont le souvenir m'est très cher ; nul mieux que lui n'aurait su me plaire et après son geste héroïque, personne n'avait autant de titres à posséder mon cœur et ma vie. Mon père ignorait ma résolution quand il s'est ouvert à vous. C'est pressée par les événements, que j'ai dû lui avouer que ma vocation me séparait de votre fils.

— Et pourquoi, sur-le-champ, Monsieur Richstone ne m'en a-t-il pas informé ?... Il était peu généreux de sa part, de me laisser l'illusion d'un bonheur irréalisable.

Émue de l'accusation dirigée contre son père, Aurélia dit :

— Votre fils avait échoué à son concours. Il s'était rencontré avec mon père qui loyalement lui avait confié mon secret. La condition des fiançailles n'étant pas remplie, mon père se trouvait dégagé par le fait même, de la parole qu'il vous avait donnée.

Bouleversé, hors de lui en voyant s'évanouir ses souhaits les plus chers, Monsieur Chambrun ne prêtait plus qu'une oreille distraite aux arguments de la jeune fille. Épuisé par cette lutte où se brisait son cœur, il s'inclina et dit :

— Le sacrifice que je fais en vous perdant comme bru, m'est plus douloureux que ne l'a été celui de mes biens ; car j'escomptais alors les revanches de l'avenir : l'âge et les circonstances ne me permettent plus aujourd'hui d'espérer.

Il se leva pour prendre congé.

La jeune fille s'approchant, lui dit :

— Oserais-je encore vous demander le baiser que vous me réserviez comme bru ?

Alphée sentit une protestation monter en lui ; mais se reprenant bientôt :

— Vous me donnez un trop noble exemple de renoncement aux biens et aux joies de ce monde pour qu'oubliant mes griefs, je ne défère pas à votre désir.

Il embrassa paternellement la future novice, salua sa mère, et repartit le cœur en deuil pour le « Val de la Pommeraie ».

— Que voulait donc Monsieur Chambrun, demanda Annette Richstone, après le départ du visiteur.

— Nous en causerons tous trois ce soir, avec Papa, répliqua simplement la jeune fille.

Àla veillée, en effet, la révélation eut lieu au travers des larmes et des sanglots. Aurélia leur fille, la joie de la maison, le soleil de leur automne voulait les quitter !... La mère ne trouvait d'autres objections que la douleur dont la séparation allait les abreuver. Monsieur Richstone lui, ne luttait plus ; la volonté de sa fille lui était apparue inexorable. Mais sa résignation était morne : il frissonnait comme si son front eût déjà été effleuré par le baiser glacial de la mort.

Des journées grises s'écoulèrent. Aurélia n'avait pas annoncé la date où elle exécuterait sa résolution. De crainte d'avancer l'échéance fatale nul n'osait faire allusion à ce sujet.

Mais la jeune fille sentit le supplice que leur infligeait l'angoisse de l'attente ; ne valait-il pas mieux en hâtant son sacrifice, mettre les siens devant l'inexorabilité du fait accompli ?

Parfois, la pensée de la détresse morale où elle laisserait ses parents, la jetait en de passagères défaillances dont seule la relevait la prière.

D'autres fois, il lui semblait entendre sa vocation taxée de dépit amoureux. Mais aussitôt sa conscience affirmait que la voie où Dieu l'appelait, était la seule qui pût lui offrir la félicité ici-bas et lui assurer le bonheur dans l'autre vie.

Le matin de Pâques, après s'être agenouillée à la table sainte, entre son père et sa mère, sa résolution définitive fut prise. Elle commencerait son postulat dans huit jours. Elle se gardait une dernière semaine pour dire l'adieu suprême au monde, aux lieux et aux êtres qu'elle avait aimés.

Elle demanda à son père d'aller passer quelques jours à leur île de Pointe-Fortune. Il s'empressa de la satisfaire, heureux de pouvoir réaliser un de ses derniers désirs. L'émotion fut vive durant ce pèlerinage aux lieux témoins à la fois de ses rêves d'avenir et cause déterminante de sa vocation.

Ensuite, elle voulut demeurer une journée entière à Saint-Placide près de son amie Marie-Jeanne. Le « Val de la Pommeraie » tout entier revêtu de sa floraison printanière, présentait autant de bouquets aux blancheurs virginales qu'il comptait de pommiers. Dans les allées du verger, Aurélia révéla à son amie ses fiançailles avec le Dieu qui se plaît parmi les lis.

Marie-Jeanne contempla sa compagne avec une angoissante inquiétude : la future novice n'était-elle pas sa victime ?... Mais non ! Ses yeux étaient irradiés d'une telle flamme de foi et de charité, que la fiancée de Gaston crut pouvoir l'embrasser sans remords. Elle seule pleurait à l'idée de perdre une amie qui déjà souriait aux joies surhumaines du sacrifice.

Pauline, l'aveugle, dans l'intuition secrète qu'elle avait de l'holocauste sublime de la jeune fille, avant son départ, voulut la presser sur sa poitrine en lui murmurant à l'oreille ces deux mots éloquents :

— Pardon et merci !... Adieu, mon enfant, soyez bénie !...

— Quant à toi, Marie-Jeanne, ajouta la jeune fille, je te réclame près de moi le jour de ma profession. Papa et Maman t'amèneront au Carmel. Ton bonheur, à cette époque sera bien prêt d'être réalisé ; avant d'aller à celui qui t'attend, tu me diras :

— Adieu, ma sœur en Jésus-Christ !

— Ne l'es-tu pas déjà ma sœur, s'écria Marie-Jeanne, dans une dernière étreinte.

Toute sa vie, Marie-Jeanne devait garder devant ses yeux le souvenir du jour où aux côtés des parents de l'immolée, elle vit vêtue de blanc, parée de la couronne nuptiale, Aurélia s'avancer tenant d'une main, le cierge à la flamme symbolique, de l'autre, la livrée du Christ son bien-aimé.

Quand, pâle, les yeux en terre, la jeune vierge, revint dans son costume austère de Carmélite, un frisson parcourut l'assistance. Puis, dès que le son de sa voix si pure eut fait résonner la formule

des engagements sacrés, les yeux de tous les assistants, subitement se noyèrent de larmes.

Aurélia était l'épouse du Christ : elle venait de choisir la meilleure part.

Anéantis dans leur douleur, mais l'âme embaumée des joies célestes du sacrifice, Monsieur et Madame Richstone, en compagnie de Marie-Jeanne, étaient revenus à leur demeure.

L'isolement

Bien que chrétiennement consenti et libéralement accepté, le sacrifice des époux Richstone pesait d'un poids bien lourd sur leurs cœurs endoloris.

Avec Aurélia, le logis avait perdu son âme. Une atmosphère morne enveloppa la maison devenue solitaire. Objet commun de la tendresse des siens, trait d'union de leurs existences, la jeune fille par les charmes de sa personne et plus encore par ses qualités d'esprit et de cœur, avait maintenu en harmonie deux personnes différant par la race, la mentalité et l'éducation.

Partisan d'un libéralisme large, dont s'honorent grand nombre d'Anglais, Monsieur Richstone n'avait point voulu contrarier les idées de sa fille et en acceptant sa vocation, il avait moins fait un sacrifice à Dieu qu'une concession aux désirs de son enfant. Plus égoïste, son affection était aussi plus superficielle.

De souche canadienne-française, Madame Richstone était plus foncièrement chrétienne et partant plus généreuse. Elle rap-

pelait la femme forte dont parle l'Écriture. Son âme tendre mais vaillante, tout en souffrant de la même blessure que son époux, demeurait debout auprès de sa croix, semblable à la Mère des douleurs. Son offrande sans repentance était plus surnaturelle, et par suite plus joyeuse.

La mélancolie des premiers jours s'usa dans un redoublement d'activité à sa tâche de maîtresse de maison. L'œil à tout, prêtant main forte à la servante, elle s'affairait en des inspections, des rangements et nettoyages multipliés.

Aussi, les planchers étaient-ils nets, les vitres claires, les cuivres brillants et le linge blanc installé en piles régulières dans les armoires.

C'est pourquoi, le soir, le souper terminé et la prière dite, elle s'endormait d'un bon sommeil, tandis que l'esprit tourmenté de son mari, évoquait douloureusement le souvenir de la tête blonde et rieuse, gaieté des veillées anciennes et dont le baiser déridait le front creusé d'un pli soucieux… L'image de l'absente hantait les insomnies de Monsieur Richstone.

Par un contraste singulier, l'affection virile mais toute chrétienne de sa compagne ne comprenait pas une désolation par trop sentimentale. Elle partageait la peine de son mari, mais ne s'enfonçait pas comme lui les épines dans la chair. À quoi bon se révolter contre l'irrévocable, augmenter sa peine et perdre le fruit du sacrifice ! Son amour maternel, supposant dans son mari des sentiments analogues aux siens, éloignait d'elle l'idée de se faire sa consolatrice.

Cependant Monsieur Richstone cherchait autour de lui l'aide secourable d'une compassion qui comprit sa souffrance. Ce be-

soin l'entraîna fréquemment vers la maison de Saint-Placide, où la veuve Bellaire et sa fille savaient lui parler de son Aurélia. Sans fausse honte, il laissait sa douleur se répandre en larmes tendres qui ravivait sa peine, augmentait son chagrin en affaiblissant son courage.

Au retour, chaque fois le logis lui semblait plus vide, malgré le mouvement et l'activité qu'y déployait Annette son épouse dévouée.

Àvoir cet entrain dont il n'appréciait ni la noblesse ni le mobile, il sembla que peu à peu sa femme s'éloignait de lui et lui devenait comme étrangère. On aurait dit qu'avec elle, Aurélia avait emporté toute l'affection de Monsieur Richstone pour la compagne de sa vie. Cependant, n'avait-elle pas été son Annette, la bien-aimée de son cœur au temps de leur union ?...

Tous les jours, le père montait à la chambre de l'absente. Il avait voulu que rien n'y fut changé, qu'elle restât telle qu'Aurélia l'avait laissée à l'heure de son départ. Annette dans ses habitudes d'ordre souffrait de ce désarroi. Elle eût voulu renouveler la literie et les rideaux, serrer les vêtements qui se perdaient inutiles, remettre les choses en place, se battre contre la poussière.

Pour garder sa prise possession, le père s'était chargé lui-même de balayer le plancher, d'aérer et d'entretenir la pièce. Avec un soin minutieux, il essuyait les moindres choses, les replaçait au même endroit, baisait pieusement les objets usuels qu'il avait vus aux mains de sa fille. Il avait de ces enfantillages naïfs, mais touchants chez un père qui lui faisaient recueillir comme des reliques un bout de ruban, une image, une fleur sèche, etc...

Assis dans le fauteuil, près de la fenêtre où de préférence l'enfant travaillait, il contemplait sa photographie sur la cheminée, et là, mentalement il causait avec l'exilée.

— Tu n'es pas raisonnable, mon pauvre ami, lui dit sa femme, un jour qu'il s'était attardé dans la chambre d'Aurélia au point qu'elle avait dû, à deux reprises, monter elle-même l'appeler pour le déjeuner. À quoi aboutiront tous ces regrets entretenus ?... Tu te ruines inutilement !... Sois donc plus brave !...

Monsieur Richstone tressaillit indigné, puis s'enferma dans un mutisme absolu. Une brisure venait de s'opérer dans son cœur : la lézarde dans leur affection s'élargissait de plus en plus.

Inquiète, Madame Richstone constatait le résultat morbide de l'obstination de son mari et cherchait un remède, qui pourrait le guérir de son hypocondrie.

Un voyage d'affaires obligea le commerçant de bois à s'éloigner pour une semaine environ. Elle s'en réjouit pour mettre à exécution un projet qu'elle crut être le remède efficace.

Le père était à peine embarqué que peintres et plâtriers envahirent la maison. Des couleurs claires, des tapisseries gaies, rajeunirent la demeure.

Une des premières, la chambre de la jeune fille avait été transformée. Ses vêtements avaient été serrés et un ordre nouveau mis dans la disposition des cadres, du lit et de l'ameublement. Annette avait voulu, qu'au retour de son mari, rien dans le logis ne rappelât l'absente. C'était dans son idée l'unique moyen d'affranchir le père de ses rêveries douloureuses.

Sans doute, elle avait agi avec plus de bonnes intentions que de prudence et n'était pas sans quelque appréhension sur le retour du voyageur.

Dès les premiers pas dans sa demeure, Monsieur Richstone recula indécis, comme s'il s'était trompé de porte ; mais non ! sa femme était là, prête à lui donner ses raisons ; il se contenta de hausser les épaules, quand soudain une folle anxiété l'envahit. Sans mot dire, il écarta Annette de son passage, se jeta dans l'escalier, en gravit les marches par enjambées précipitées, parvint à la chambre d'Aurélia, en poussa la porte… Un cri effrayant s'étrangla dans sa gorge… Rien n'était resté de l'absente !…

Il porta les deux mains à son cœur et chancela. Accourue sur ses pas Annette le vit osciller et juste à temps le reçut dans ses bras pour le préserver d'une chute dangereuse.

Mais violemment, à son contact, il se ressaisit, l'écarta de lui avec horreur… Ses poings se levèrent lourds de malédictions… Annette pâlit. Non jamais son mari ne s'était montré à elle ainsi, formidable de colère.

Elle joignit les mains.

Monsieur Richstone la contemplait tremblante devant lui. Il eut pitié de sa femme et honte de son geste.

Ses bras tombèrent désarmés tandis qu'un sanglot saccadait son grand corps blêmi.

— Toi !… Toi !… dit-il, le hoquet secouant sa poitrine et brisant sa voix ; tu as fait cela !… Tu l'as pu ?…

Devant cette douleur navrante, la pauvre mère s'effara :

— Pardon, mon ami !... j'ai cru bien faire !... Tu étais si triste chaque fois que tu sortais d'ici !...

Il l'interrompit :

— Tais-toi !... tais-toi !... Par toi, je perds une seconde fois ma fille !... Dans sa chambre respectée, j'étais avec elle encore !... Où la trouver chez moi maintenant ?... C'est fini !... fini !... On me l'a prise tout à fait !

— Mais tu te consumais ici, mon pauvre ami, se défendit Annette. N'était-ce pas mon devoir d'épouse, de travailler à te sauver. Toi qui fus la seule affection de ma vie, oserais-tu croire qu'un autre sentiment m'ait guidé dans cette circonstance ?

Monsieur Richstone secoua la tête :

— Peux-tu parler ainsi ?... Tout me chasse de ma maison au lieu de m'y retenir.

Annette protesta :

— N'ayant plus notre chère enfant, j'ai voulu du moins te conserver ; car je m'alarmais en te voyant dépérir chaque jour ; parce que j'ai pensé à toi, ai-je donc péché en t'aimant trop ?

— Et cependant, tu m'as frappé en plein cœur ! riposta l'infortuné père en se dérobant à sa femme qui vers lui s'approchait les bras tendus.

Elle s'agenouilla :

— Pardon ! si je me suis trompée !... Mais crois-moi !... crois-moi !... Tu sais bien que je ne t'ai jamais menti !...

Une pitié courba Monsieur Richstone vers le corps prosterné d'Annette. Il la releva, l'assit dans un fauteuil, puis murmura :

— Il faut bien que je te pardonne ; toi seule me reste… ; hélas ! c'est donc toujours ceux que nous aimons qui sont destinés à nous faire le plus souffrir !… Non !… je ne doute pas de ton affection, Annette, mais je t'avoue, nos cœurs n'étaient pas faits pour se comprendre !

Ces mots tombèrent comme un glas en verdict sans appel. Entre elle et son mari s'accentuait le divorce des âmes.

N'était-ce pas un malheur semblable qui attendait Gaston Chambrun s'il eut lié son sort à celui d'Aurélia ?… Il y a une affinité héréditaire entre les âmes d'une même race. Qu'ils sont rares ceux qui ayant dédaigné ce patrimoine moral, se félicitent de lui avoir préféré l'autre.

Àdater de ce jour, le commerçant fuyait la maison transformée, n'y demeurait que le temps nécessaire à sa correspondance et abrégeait le temps des repas, de son attitude taciturne.

Sous prétexte de fatigue, il écourtait la veillée et montait se coucher dans l'ancienne chambre d'Aurélia qu'il avait voulu occuper seul désormais.

Son humeur mélancolique fut encore aggravée d'un coup, qui bien que prévu, lui fut cependant sensible. Sa candidature aux élections avait été malheureuse dans le comté d'Argenteuil, et l'énorme majorité de son concurrent canadien-français, s'ajouta au différend familial pour lui faire considérer sous un jour plus sombre une race qui tout d'abord avait capté son estime et ses sympathies.

Lui-même demeurait inconscient du supplice qu'il infligeait à son épouse.

La pauvre femme torturée par les conséquences de sa fausse manœuvre, désespérée de voir son mari se détacher d'elle, avait perdu son ancienne activité. Ayant abandonné le ménage aux soins de la fille engagée, elle se morfondait de longues heures, les mains inactives, le front aux vitres à guetter les rentrées de son époux. Hélas ! ses longues factions souvent étaient vaines ; une carte postale de Monsieur Richstone prévenait de ne pas l'attendre.

Parfois, durant les longues après-midi du dimanche, seul dans l'automobile, il franchissait les quelques lieues qui le séparaient de la maison Bellaire. Là, au moins, il retrouvait toutes choses semblables à ce qu'elles étaient lorsqu'il y était venu avec Aurélia et il pouvait parler d'elle avec des cœurs qui compatissaient à sa douleur et qui comprenaient qu'elle lui fût chère.

Replié sur lui-même, le père d'Aurélia ne se rendait pas compte de l'altération progressive dans la santé de sa femme. La malheureuse, ravagée de regrets, ayant perdu la tendresse et la confiance du seul homme qu'elle eût aimé et qu'elle aimait encore, s'étiolait de jour en jour. Son cœur était à l'agonie et lentement elle en mourait.

Un soir, que Monsieur Richstone rentrait de Saint-Placide, la servante lui annonça que sa maîtresse était alitée et le médecin près d'elle. Madame ne voulait pas qu'on le fit venir ; mais il était nécessaire de transgresser ses ordres ; étant donné l'intensité de la fièvre, la jeune fille avait appelé le docteur Bernadot. Ému de

cette nouvelle inattendue, Monsieur Richstone approuva la servante et précipitamment, monta à la chambre de sa femme.

La présence du danger réveilla subitement en lui ses sentiments d'autrefois.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre Annette ? demanda-t-il d'une voix affectueuse. Un sourire illumina la face tirée de la malade. Elle dégagea une de ses mains, la tendit à son mari qui chaleureusement la pressa dans les siennes.

— Ça va mieux, mon ami, depuis que tu es près de moi !...

Monsieur Richstone se tourna vers le docteur :

— Ce n'est pas grave, n'est-ce pas, Monsieur Bernadot ?

— Votre femme a pris froid, répondit le médecin. Nous allons lui appliquer des ventouses pour dégager l'oppression de la poitrine.

Monsieur Richstone se disposait à aller chercher lui-même de la ouate et des verres pour la circonstance.

— Non ! ne me quitte pas ! implora la malade ; appelle la servante et dis-lui d'apporter ceux de cristal taillé que tu m'avais achetés au premier anniversaire de notre mariage !...

L'opération terminée, Annette éprouva un véritable soulagement.

— Voulez-vous me conduire à votre bureau, Monsieur, dit le médecin pour que j'écrive l'ordonnance.

— Je reviens tout de suite, s'excusa le mari auprès de sa femme dont la main tentait de le retenir.

Seul avec le docteur :

— Elle n'est pas en danger, au moins ? demanda Monsieur Richstone inquiet.

Plutôt réticent, l'homme de la science répondit :

— Une pneumonie est toujours grave et l'état déprimant de la malade indique que l'origine du mal est surtout d'ordre moral.

— Oh ! sans doute, l'entrée au couvent de notre fille : ni elle ni moi ne nous en sommes consolés. Mais vous la guérirez, n'est-ce pas, docteur ?

Sur la réponse dubitative de celui-ci :

— Alors balbutia le commerçant, alors elle est perdue ?...

— Je ne dis pas cela, reprit Monsieur Bernadot ; mais je n'ose vous donner grand espoir ; les cures sont difficiles quand le moral du malade n'aide pas la science.

— Dieu veut donc tout me prendre, gémit le pauvre homme, tout !... tout !... Le don de ma fille ne lui suffit-il pas ?

L'âme d'Aurélia fut navrée quand derrière les grilles de son cloître, elle apprit le danger imminent où se trouvait sa tendre mère. Elle répandit ses larmes devant le Seigneur avec le sacrifice de sa volontaire captivité en vue de conjurer le malheur qui la menaçait. Mais Dieu avait préparé ses épaules pour la croix dont il allait les charger.

Trois grandes journées d'agonie passèrent. Monsieur Richstone n'avait pas quitté le chevet de la malade qui malgré ses souffrances semblait remplie d'une béatitude toute divine. Elle avait

retrouvé l'ami de la jeunesse, celui qui l'avait aimée et qui l'aimait encore, puisqu'il ne voulait pas qu'elle mourût !...

Vains espoirs !... Efforts superflus !... Elle sentit sa fin approcher et réclama Monsieur le Curé.

Le Divin Maître vint la visiter dans sa maison. Déjà éclairée de l'aurore céleste, parmi les amis agenouillés à son chevet, elle reconnut Marie-Jeanne.

Àla nouvelle du malheur qui menaçait Monsieur Richstone, elle était partie par le premier train et arrivait juste pour faire escorte au « Saint Viatique ».

Longuement, Annette contempla la jeune fille qui était la cause inconsciente de tous les maux des siens ; son âme endolorie se serra en présence de celle qui avait supplanté Aurélia dans le cœur de Gaston, et vers qui allait l'affection de Monsieur Richstone au détriment de son épouse ; mais le Dieu de charité vainquit et remporta la victoire sur une basse jalousie. D'un geste défaillant, elle appela Marie-Jeanne et murmura à son oreille d'une voix éteinte :

— Mon enfant, remplace auprès de mon mari, la fille que le bon Dieu nous a reprise !...

Suffoquée par l'émotion, Marie-Jeanne inclina le front pour baiser la main qui avait attiré la sienne.

Mais inerte, Annette Richstone n'entendait plus. Sa victoire suprême la transfigurait dans la mort.

Une lueur de prédestination rayonnant de ses traits l'auréolait de miséricorde et de bonté.

Obstination

Six mois s'étaient écoulés depuis l'incendie qui avait failli anéantir l'usine Blamon. Les agents de la Compagnie d'assurance, considérant d'une part, l'imminence de la ruine totale à laquelle l'établissement venait d'échapper et de l'autre, l'indemnité énorme qui s'en serait suivie, se montrèrent larges dans leur expertise. Les frais de réparation furent couverts bien au-delà et la maison retrouva la prospérité des jours anciens. De ce fait, les finances dépassèrent la moyenne des années précédentes. Redevable à Dieu d'abord, puis aux amis dévoués du jour de l'épreuve, Monsieur de Blamon voulut cette fois les associer à ses profits.

Àl'occasion de sa fête, un dîner intime les groupa une seconde fois autour de lui ; après leur avoir réitéré l'expression de sa gratitude, il leur expliqua quel concours de circonstances lui permettait de joindre l'action aux paroles. Ayant porté la santé de ses hôtes, il remit à chacun d'eux un pli cacheté renfermant un chèque comme témoignage tangible de la sincérité de ses sentiments.

Désireux de montrer leur reconnaissance, les nouveaux obligés, à leur tour, s'empressèrent de publier la faveur reçue. Le samedi suivant, deux journaux illustrés de Winnipeg donnèrent en première page avec l'image de l'usine restaurée, les photographies du Directeur et de Gaston Chambrun.

On y louait le beau geste de Monsieur de Blamon envers ses employés, puis sommairement était rappelée la généreuse conduite du jeune contre-maître ; mais l'intérêt primordial dans la gratification de cinq mille piastres qui venait de lui être faite.

On devine le bonheur du jeune homme à la réception de cette fortune inattendue.

Modeste autant que brave, il avait jusqu'alors gardé le silence sur sa brillante conduite passée. Cette fois, dans l'espoir de faciliter la mission délicate de Monsieur Richstone, il lui annonça l'heureux événement par l'envoi d'un numéro du journal. Sans aucun doute, celui-ci saurait en faire l'usage le plus opportun.

L'occasion était favorable pour entreprendre Alphée au sujet du mariage de son fils avec Marie-Jeanne. Depuis son isolement le commerçant fréquentait de plus en plus la maison Bellaire. Là du moins, il trouvait allègement à son deuil, il oubliait la solitude de son existence. Une affection, que chaque jour rendait plus étroite, le liait à la fille et à la mère. Le veuvage les rapprochait, et de la communauté de leurs peines, naissait une spéciale sympathie.

Monsieur Richstone croyait trouver chez la veuve Bellaire cette communion intime de sentiments qu'il n'avait pas su découvrir chez sa pauvre Annette.

Puis, son travail terminé, Marie-Jeanne s'asseyant près d'eux, ouvrait quelques livres prêtés par le bon curé Blandin et les distrayait d'une lecture attachante et pieuse. Parfois le prêtre lui-même survenait et la causerie s'animait alors ; un charme familial se dégageait de ces réunions. Aussi les visites de Monsieur Richstone étaient-elles désirées de part d'autre.

Celui-ci s'intéressait au bonheur de Marie-Jeanne comme si elle eût été sa propre fille. En plaidant la cause de Gaston, il songeait autant à la fiancée qu'au jeune homme…

Or ce matin-là, une espérance joyeuse lui chauffait le cœur, il venait de recevoir le journal de Gaston ; en proie à un bonheur qu'il avait peine à dissimuler, précieusement il mit le « papier » dans sa poche, monta en automobile et prit à bonne allure la route du « Val de la Pommeraie ».

Monsieur Richstone comptait bien être auprès d'Alphée l'annonciateur de la bonne nouvelle et profiter de l'attendrissement paternel pour gagner d'emblée sa cause. La matinée était radieuse ; la nature de nouveau s'était parée des frondaisons printanières.

En cours de route, une réflexion soucieuse le taquinait cependant : Chambrun dans ses relations devenues assez rares, n'avait plus avec lui l'expansion d'autrefois…

Il est vrai que les revers de fortune et la perte de ses espérances suffisaient amplement à expliquer l'aigreur de son caractère.

En réalité, le père de Gaston, malgré tout ce qu'il devait à la généreuse amitié de Monsieur Richstone, lui gardait inconsciemment peut-être, une rancune d'avoir fait luire à ses yeux un espoir de revanche, que l'avenir ne devait pas ratifier. Il soupçonnait vaguement une entente mystérieuse entre le père d'Aurélia et son fils et ne voulait pas voir d'autre cause à la vocation de la jeune fille.

Tandis qu'il roulait sur la route poudreuse de Saint-Benoit, l'avocat de Gaston, tout escomptant une vigoureuse résistance de monsieur Chambrun, ne mettait point en doute sa victoire finale.

La chaleur montait forte ; pas un souffle n'agitait les feuilles ; le voyageur un instant arrêta sa machine pour humer la senteur résineuse des pins et jouir du frais ombrage produit par leur ramure puissante et serrée. Il se sentait moins allègre qu'au départ et à mesure qu'il approchait du terme, il voyait la confiance s'amoindrir.

La bifurcation sur Saint-Placide s'offrit à lui. Pourquoi ne passerait-il pas d'abord à la maison Bellaire raviver son courage par une visite à ses protégées ?

De la main, palpant à travers sa poche, le précieux journal reçu la veille, il s'épanouit en pensant à la joie dont il serait le dispensateur.

Devant le verger de l'humble demeure, Monsieur Richstone sauta lestement à terre, ouvrit la barrière, entra dans l'allée. Il souriait dans sa barbe, égayé par l'idée de ménager son effet.

Au bruit de l'automobile, Marie-Jeanne était accourue, le sourire aux lèvres ; puis tendant son front au visiteur, celui-ci y déposa un paternel baiser.

— Vous avez chaud, Monsieur Richstone, ajouta-t-elle aussitôt ; la température aujourd'hui est excessive.

— Oui ! ma fille. Allons chercher le frais dans la maison de votre mère.

Comme il entrait :

— Voilà une bonne surprise, Monsieur Richstone, fit l'aveugle.

Celui-ci insinuant ajouta :

— Ce ne sera peut-être pas la meilleure de la journée !

— Que voulez-vous dire ?...

— Rien !... rien !... marmotta le brave homme. Ses yeux pétillaient : il était impatient de jouir du bonheur de ses amies.

— Ce matin, dit-il, j'ai apporté une lecture qui va vous intéresser. Il tendit à la jeune fille le bienheureux journal, en désignant du doigt la photographie de Gaston.

Soudain un cri vibrant d'émotion et d'allégresse retentit :

— Gaston !... Gaston ! Mais, c'est lui !... ajouta la jeune fille. Puis Monsieur de Blamon ?... Quelle physionomie digne et sympathique !

Sur les indications de Monsieur Richstone, à haute voix, elle se mit à lire le récit du dévouement de Gaston.

Dès les premières lignes, ses yeux s'étaient remplis de larmes, mais, arrivée au passage de l'évanouissement du jeune homme, elle dut déposer le journal et raffermir elle-même ses énergies défaillantes. De son côté, la veuve avait peine à maîtriser sa muette admiration. Monsieur Richstone jouissait du spectacle en attendant le moment de la conclusion.

Un nouveau cri plus vibrant que le premier venait de jaillir des lèvres de Marie-Jeanne.

— Ô Maman ! as-tu compris ? Et la jeune fille de répéter :

— Gaston vient de recevoir cinq mille piastres de gratification pour son dévouement !

N'osant croire à tant de bonheur, Mademoiselle Bellaire en pleurs, s'accouda à la table, la tête dans les deux mains.

— Oh !... s'exclama la mère, c'est trop beau !...

— Trop beau ? s'insurgea Monsieur Richstone. Moi, c'est le double que je lui aurais donné !... Et vous ne dites rien ma petite Jeanne ?

Elle tourna vers lui ses yeux illuminés de larmes d'orgueil.

— Voilà la meilleure réponse, approuva le digne homme. S'il vous voyait, notre Gaston se jugerait mieux payé par vos pleurs de joie, que par l'argent lui-même ! ! ! Ne vous avais-je dit à toutes deux que vous seriez fières de lui ?...

— Mais quand pourrais-je l'appeler mon gendre ? soupira Pauline Bellaire.

— Ça ne tardera guère, affirma Monsieur Richstone. De ce pas, je vais traiter la question avec Alphée, et j'espère vous l'amener, faire la demande au nom de son fils.

— Aujourd'hui ?... interrogea Marie-Jeanne, palpitante.

— Sur l'heure même !... Ayez confiance !... À tout à l'heure, mes amies !

Monsieur Richstone s'éloigna de toute la vitesse de sa puissante machine. Les deux femmes demeurèrent émues et silencieuses ; l'assurance de leur médiateur n'arrivait pas, néanmoins, à dominer leur anxiété.

— Mère, dit la jeune fille, je descends à l'église implorer la sainte Vierge pour qu'elle inspire notre ami et touche le cœur de

Monsieur Chambrun.

— Va, mon enfant, concéda l'aveugle, Moi aussi je prierai pour toi.

Alphée Chambrun rentrait à la maison quand il aperçut l'automobile devant sa porte.

Que lui voulait encore le riche commerçant ?... Depuis, qu'entre les mains de celui-ci, le père de Gaston avait dû aliéner son bien, il lui semblait que l'autre, en venant dans la maison, faisait acte de propriétaire. L'amour propre d'Alphée en était froissé, bien qu'il sentît l'injustice de tels sentiments envers celui qui, à vrai dire, était son bienfaiteur ; mais sa déchéance l'avait rendu susceptible et ombrageux.

Il hâta le pas et s'arrêta surpris de trouver sa femme tout émue, dans les frais d'une conversation fort animée avec le visiteur.

Intrigué, Alphée dit :

— Que peux-tu raconter à ma femme qui l'agite ainsi ?

— Oh ! s'écria celle-ci, remercie-le, mon ami, il nous annonce un grand bonheur.

— Que dis-tu ? fit Monsieur Chambrun interloqué.

— Lis ! dit sèchement l'Anglais, froissé du ton de son interlocuteur. Et il lui tendit le journal.

Le père eut bientôt, avec un éclair d'orgueil, des larmes dans les yeux.

— Et tu es venu pour nous faire cette communication ?… C'est le geste d'un bon ami cela, et le fait d'un grand cœur. Sois-en remercié !… Excuse-moi si je ne t'ai pas fait meilleur accueil. Le trouble de Julie me faisait augurer de mauvaises nouvelles, d'autant plus que depuis longtemps, je ne connais guère que celles-là !

— En tous cas, en voici une qui rachète bien les autres, dit Monsieur Richstone. Ton fils te fait honneur, Alphée !

— Il me devait bien cela, reprit celui-ci, en compensation du désappointement qu'il m'a causé ; dire qu'il n'a pas voulu être ingénieur ! grommela le père.

— Tu lui en veux encore ?… Eh bien ! tu as la rancune têtue. C'est toi, plutôt, qui lui es redevable.

— Et de quoi, s'il vous plaît ?

— D'abord de l'oubli de tes vieux griefs, puis d'un accueil favorable à la requête que j'ai à te présenter en son nom.

— Ah !… Ah !… nous y voilà, modula ironiquement Monsieur Chambrun. Je me doutais un peu de vos manigances mystérieuses… Eh ! bien, compère, vas-y de ta petite histoire.

Monsieur Richstone secoua la tête.

— Je n'admets pas ce ton persifleur, quand j'ai à te parler sérieusement, Chambrun ! Tu me connais assez, j'espère, pour savoir que je ne suis pas homme à plaider une cause injuste ou futile. Est-ce le retour des preuves d'intérêt et d'amitié que je t'ai données ? et parce que j'étends ces sentiments à ton fils, suis-je donc si blâmable ?

— Ô mon ami, intervint Julie, oublies-tu ce que Monsieur Chambrun a été pour nous ?

— Loin de moi pareille idée, répliqua Alphée. Cependant, de ses titres à notre reconnaissance, il ne peut exiger qu'entre ses mains j'abdique mon autorité paternelle. Je reste chef de famille.

— Ma démarche auprès de toi, est la preuve que ni moi, ni ton fils, ne méconnaissons tes droits de père. En retour, je te demande de m'accorder ceux de l'amitié.

Monsieur Chambrun, loyalement lui tendit la main.

— J'ai tort !... Que veux-tu !... Le malheur m'a rendu ombrageux. Parle, mon ami. Je t'écoute et sois sûr que je suis prêt à te contenter si ta demande est raisonnable.

— Te la ferais-je, si elle était autre ? déclara Monsieur Richstone. Tu n'ignores pas que mon plus grand désir avait été de cimenter notre vieille amitié par les liens d'une union entre nos enfants. La vocation de ma fille a ruiné ce rêve ; mais ton fils m'est demeuré cher et c'est au nom de cette affection que je viens te dire : il aime !... il est aimé !... Si j'avais un fils, je ne lui choisirais pas d'autre fiancée que celle élue par Gaston, car je n'en connais point de plus accomplie, de plus capable d'assurer le bonheur d'un jeune homme.

— Son nom ?... interrompit anxieusement Monsieur Chambrun.

— Tu le connais, comme moi ; c'est celui d'une enfant de ce pays que tu as pu apprécier : c'est Marie-Jeanne Bellaire !

— Tu pouvais t'épargner le voyage et aussi ta salive ! jeta amèrement Alphée, qui d'un coup d'œil rapide, s'était enquis de la bonne foi de son interlocuteur… Quoi ! mon fils que tu estimais digne de ton Aurélia, s'accommoder d'une pareille déchéance ? d'une pauvresse qui a encore une mère infirme sur les bras !…

— Et qui sait lui rendre la vie douce, ajouta le commerçant.

— Qu'elle fasse son devoir, j'en conviens ; mais elle n'est pas de celles qu'épouse un jeune homme comme Gaston, riposta Alphée.

Se campant crânement devant lui, l'Anglais répondit :

— Et tu préférerais pour lui une poupée quelconque ou quelque coquette qui aurait du bien, n'est-ce pas ? Une élégante de Montréal qui mépriserait ton costume d'« habitant », les manières et le langage campagnards de ta femme. Heureusement que ton fils a du bon sens pour deux. Est-ce que celle qui se montre enfant pieuse et dévouée, ne sera pas une bru respectueuse et aimante ?…

Alphée haussa les épaules.

— Très beau !… Très beau ! tout cela, mais on n'en vit pas.

— N'aie pas de souci à ce sujet, reprit Monsieur Richstone. Comptes-tu pour rien ses économies, la gratification qu'il vient de toucher et les réserves d'énergie et de santé des futurs époux ?

— Et les enfants qui viendraient ? objecta Chambrun.

— Dieu y pourvoira. Excuse ma franchise, mais tu m'obliges à te demander : Est-ce que le secours t'a manqué dans le besoin ?… Vraiment ton égoïsme avait besoin d'une petite leçon. Tu avais

rêvé pour ton fils un mariage brillant qui eût satisfait ta vanité. Ne vaut-il pas mieux aider ton enfant à trouver dans sa race, cette union des âmes, cette harmonie des cœurs, vraies sources du bonheur familial qu'on demande en vain à la beauté, à la fortune ou aux dignités ?

— Eh bien ! moi, je te dis, repartit Monsieur Chambrun que la gêne est le tombeau du bonheur. J'ai aimé Julie. Après trente ans, notre affection est aussi vive qu'au jour de nos noces et cependant depuis ma ruine, je ne suis pas heureux. J'ai supporté l'épreuve espérant le retour de la fortune avec le mariage de mon fils et tu voudrais que j'abandonne cette suprême espérance pour le précipiter lui-même dans cette misère qui empoisonne mon existence ? Non !... Non !... je l'aime trop pour cela !...

— Tu aimes trop ton orgueil, rétorqua hautement Monsieur Richstone, et voilà la principale cause de ta peine. Tu penses plus à ton amour-propre qu'au bien-être personnel de ton fils. Oublies-tu qu'ayant engagé son patrimoine, tu es moralement son débiteur. En retour, de toi, il ne sollicite qu'une faveur : ton consentement à une union à laquelle il est depuis six ans résolu. Oui, avant de partir pour Winnipeg, il aimait Marie-Jeanne ; revenu au pays l'année suivante avec le titre de contre-maître, il s'est fiancé à elle. Contrairement à ses projets et à ses goûts, il a prolongé son séjour à l'usine pour te complaire et après une si longue attente et une preuve de soumission si dure, tu mettrais encore obstacle à une joie tant méritée ?

— Ah ! Ah ! riposta aigrement Alphée : voilà pourquoi il n'a voulu ni de ta fille ni du titre d'ingénieur, ni condescendre à mes désirs ?... Eh bien, cette revanche qu'il m'a refusée, je la prends sur lui à mon tour : je m'oppose nettement à son mariage... Je

comprends tout maintenant… Inutile d'insister. Quant à toi, je n'oublierai jamais que tu as été son complice. Mon dernier mot, entends-le bien, est celui-ci : Je refuse ! Qu'il passe outre, s'il l'ose !

— Mauvais père ! gronda Monsieur Richstone, mauvais ami. Tu perds à mes yeux, l'estime que j'avais de ta race et j'en suis sûr, ceux du cimetière de Saint-Philippe d'Argenteuil te renient.

Effrayée du ton de la dispute, Julie se jeta entre les deux hommes dont les regards provocateurs semblaient se défier.

— Oh ! supplia-t-elle dans un déchirement de l'âme, taisez-vous tous les deux, je vous en prie. Ne vous quittez pas sur des propos si amers ; n'allez pas consommer notre malheur par une rupture si cruelle ; oubliez ces paroles offensantes, elles ne viennent pas de vos cœurs. Que dans une affectueuse étreinte, vos mains renouent la vieille et chère amitié qui vous a toujours unis.

Monsieur Chambrun demeurait sombre et fermé devant les objurgations de sa femme. Monsieur Richstone se détournait pour s'essuyer les yeux.

Derrière eux une voix s'éleva :

— C'est le Dieu de la paix qui m'a inspiré cette visite ; vous ne pourriez dire votre Pater en vous couchant ce soir, après de telles amertumes.

L'abbé Blandin s'approcha des deux hommes, leur prit les mains, et bien que rechignantes, les réunit dans les siennes.

— Séparez-vous sans rancune et laissez accomplir l'œuvre de Dieu.

Le bon curé avait trouvé Marie-Jeanne en larmes, prosternée devant l'autel de Marie. La jeune fille, ouvrant son âme à son pasteur, l'avait informé de la démarche de Monsieur Richstone auprès du père de Gaston.

Arrivé au plus fort de la crise, le prêtre avait appris que l'heure n'était plus aux explications décisives qui rallumeraient l'incendie dans les cœurs. Il se chargea lui-même d'aller informer Marie-Jeanne de l'échec de Monsieur Richstone, service dont ce dernier lui fut fort reconnaissant.

— Ayez confiance quand même, lui dit-il en le quittant, les causes des nobles cœurs ne sont jamais désespérées.

Revenu près des parents de Gaston, le prêtre leur parla de leur fils, de sa glorieuse conduite, de l'honneur qui rejaillissait sur eux.

Puis le nom de Marie-Jeanne fut prononcé. Longtemps il s'étendit sur ses mérites, sur l'honorabilité de sa famille, sur la supériorité du patrimoine de vertus, en regard de la dot la plus princière.

Ses paroles se heurtèrent à l'entêtement tenace de l'orgueilleux père, muré dans un mutisme invincible. Craignait-il en parlant de s'avouer vaincu ?... Le curé dut se retirer sans avoir rien obtenu.

Fidèle à sa promesse, tristement il se dirigea vers la demeure où les deux femmes attendaient anxieuses. Il ne put, hélas ! leur

donner que de vagues paroles d'espérance dans le Dieu, qui à son gré, peut changer les cœurs les plus endurcis.

Monsieur Chambrun se cantonnait dans son obstination.

Vicissitudes

Le soir même des libéralités de Monsieur de Blamon, Gaston Chambrun avait réintégré son humble appartement, le cœur dilaté, l'imagination travaillée de rêves enchanteurs.

La gratification reçue, jointe au montant de ses patientes économies, le ferait possesseur d'un capital, assez modeste encore, il est vrai ; mais suffisant pour constituer la dot de Marie-Jeanne. Il éprouvait une certaine fierté à penser que seule, la valeur personnelle de son épouse décidait de son choix. Par les durs sacrifices d'une fidèle attente, il aurait gagné le droit de s'unir à celle qu'il aimait.

Ce bonheur entrevu comme un éclair, devait être de courte durée. La notable différence que l'on remarqua entre la rémunération du jeune contre-maître, et celle de ses collaborateurs suscita une jalousie qui fut d'autant mieux dissimulée, que ce bas sentiment était moins justifiable. Oubliant l'inégalité des mérites, quelques envieux s'en tinrent à celle de la récompense.

Un conciliabule, animé du même esprit que l'Iscariote au jour de sa trahison, eut lieu nuitamment, le soir même de la rétribution.

Il s'agissait d'aviser aux moyens de dérober l'argent, soit cinq mille piastres, avant que le jeune homme ait eu le temps de le placer à la banque ; d'où la nécessité d'agir au plus tôt. L'agent pour les circonstances fut vite trouvé et les rôles promptement distribués ; puis, en cas d'insuccès, viendrait rejoindre ses deux complices, pour dévaliser Gaston, rentrant pour le dîner.

Celui-ci-ci avait veillé tard et son sommeil avait été court et agité, troublé sans doute par les mêmes craintes et les mêmes soucis qui avaient fait perdre au savetier de la fable « ses chansons et son somme ».

Les appréhensions n'étaient pas vaines. Le trésor avait été serré avec soin, dans un tiroir de la commode. Ayant mis la clef dans sa poche, l'heureux propriétaire devait, dans la soirée du lendemain, aller joindre ce dépôt au montant de ses économies, à la banque d'Hochelaga.

Fidèle comme d'habitude, les sept heures du matin trouvèrent le contre-maître à son poste de service. Gai et affable envers ses hommes, il souriait à un avenir, qui lui apparaissait radieux d'espérances.

Vers les dix heures de la matinée, un homme bien mis, à la chevelure grisonnante, aux moustaches noires et fortes, se présentait devant la maîtresse de pension où Gaston avait son appartement. L'inconnu venait, soi-disant, au nom du contremaître chercher un rapport oublié par lui et dont l'urgence était extrême. La dame du logis était une personne fort honnête et toute dévouée aux intérêts de ses locataires, qui étaient unanimes à louer sa discrétion non moins que sa diligente propreté. C'est à ce titre qu'elle conservait une clef de chacun des logements ; l'in-

trus put ainsi pénétrer sans difficulté, dans la chambre de Gaston.

L'honorabilité du nouveau-venu, du reste, ne pouvait être suspectée, car il avait eu la précaution de montrer la clef du tiroir qui, à son dire, lui avait été remise par le jeune homme lui-même. D'un coup d'œil, le malfaiteur eut vite acquis la conviction que le trésor ne pouvait être ailleurs que dans l'armoire.

Il ne devait pas être à son coup d'essai, assurément la même fausse-clef servit pour la commode et le tiroir. Le tout se fit sans effraction et sans bruit : dans l'espace de quelques minutes le forfait fut accompli.

Après avoir salué et remercié poliment la maîtresse de pension, le prétendu commissionnaire disparut pour toujours.

On devine aisément quel fut, au repas du midi, le premier thème de conversation entre l'hôtesse et son client. Mais bientôt la stupeur de Gaston, puis son désespoir furent indicibles ; peu s'en fallût qu'il ne vint à défaillir.

Après un interrogatoire long et circonstancié, avec la maîtresse de pension, il acquit la certitude que le malfaiteur s'était servi d'un déguisement complet, d'où l'impossibilité de l'identification et par suite celle de la restitution.

Prévenu aussitôt, la police fit vainement de minutieuses recherches : elles n'aboutirent qu'à des conjectures sans fondements sérieux.

L'infortuné contre-maître, écrasé sous le coup du malheur, tomba dans une prostration alarmante pour sa santé. C'était l'écroulement subit d'un avenir, qui lui était apparu aussi conso-

lant, qu'il avait été éphémère. Dans sa foi seule, il trouva le courage de la résignation chrétienne. Fondée sur la vertu, marquée du signe de la croix, son alliance avec Marie-Jeanne lui sembla porter le sceau des œuvres divines : celui de la contradiction. Aussi, loin d'ébranler sa résolution, l'épreuve raffermit bientôt sa volonté de vaincre et de remporter un prix si chèrement disputé.

Il n'osa s'ouvrir de son malheur à Monsieur de Blamon, dans la crainte de peiner un bienfaiteur auquel il était redevable à tant de titres. Monsieur Richstone fut le seul à qui il crut pouvoir confier son chagrin.

En arrivant à Lachute, celui-ci avait trouvé la lettre éplorée de Gaston.

— Ah ! le pauvre garçon s'était-il écrié, le sort semble s'acharner sur lui.

Mais cet obstacle matériel dont lui, riche commerçant, pourrait triompher, lui tourmente moins l'esprit, que son échec devant l'opiniâtre entêtement d'Alphée. Une cuisante déception d'amour-propre envenimait sa blessure.

Quoi ! lui, Frank Richstone, aurait vainement certifié sur sa parole, le succès de sa démarche, à ses protégées de Saint-Placide, et Chambrun oublieux de leur vieille amitié et des bienfaits reçus, lui infligeait l'affront d'un démenti !... Il en demeurait tout démoralisé.

Puis, comment oserait-il reparaître devant celles qu'il avait si longtemps leurrées : c'en était donc fait de l'intimité qui, seule, lui faisait encore prendre goût à la vie.

Et dire qu'un Alphée Chambrun lui enviait sa fortune quand il possédait près de lui l'affection de Julie son épouse, quand il n'avait qu'un mot à dire pour être entouré et béni par Gaston, par Marie-Jeanne, par Pauline Bellaire !... Ah ! qu'il eût donné, lui ses biens inutiles, en échange des joies familiales, que dédaignait son ancien ami.

Quatre ans déjà s'étaient écoulés, depuis la cécité complète de la veuve Bellaire. Avec un dévouement inlassable, la jeune fille s'efforçant à la tâche, avait, non sans peine, pourvu à leurs modestes besoins. Mais l'infirmité, avec le temps, avait paru plus lourde à la mère et à la fille.

L'art médical, s'étant déclaré impuissant à guérir un mal, réputé incurable, les deux chrétiennes résolurent d'obtenir de leur foi, le secours vraiment efficace. On était au mois de juillet : un pèlerinage diocésain s'organisait à Montréal, en vue de présenter ses requêtes aux pieds de la bonne Sainte Anne de Beaupré, le jour même de sa fête, 26 du courant.

En dépit des modiques ressources du ménage, l'aveugle se joindrait aux pèlerins. Marie-Jeanne, retenue par son labeur journalier, avait dû confier sa mère aux soins de quelques pieuses personnes de la paroisse, sous la direction de Monsieur le Curé.

La nouvelle fit sensation : du haut de la chaire, l'abbé Blandin avait sollicité des prières spéciales en vue du miracle à obtenir ; bien rares les cœurs qui ne firent pas écho à cet appel : qui donc, mieux que la pieuse invalide, méritait une faveur du ciel ?

L'événement, cependant ne répondit pas à l'attente générale. Si l'infirmité de la malade resta la même, son âme revint comme transfigurée par une sainte et joyeuse résignation à la volonté de

Dieu, qui dispense les croix pour le grand bien spirituel de ses élus.

Sans rien perdre de sa confiance toutefois, la chrétienne famille crut qu'il était réservé à Saint Joseph d'accomplir un prodige qui, en procurant sa gloire, comblerait les vœux de tous. La rumeur publique déjà racontait nombre de guérisons extraordinaires obtenues au sanctuaire de Saint Joseph du Mont-Royal. Pourquoi aller chercher au loin une faveur que le ciel, peut-être leur réservait à proximité de leur foyer ?

Mais les voies de Dieu sont impénétrables et ses desseins les plus mystérieux ont droit à nos adorations ; c'est dans ces sentiments de foi résignée que la veuve Bellaire et sa fille revinrent de leur pèlerinage de la Côte des Neiges. Cependant la délivrance de l'infirme était proche et devait venir du côté où elle était le moins attendue.

Sur ces entrefaites, Marie-Jeanne venait de recevoir une lettre de Gaston ; le vaillant jeune homme ne pouvait pas la laisser plus longtemps dans l'illusion d'une situation fausse. Ayant pris son courage à deux mains, loyalement, il avait confessé toute l'étendue de son malheur. La dot qu'il comptait lui apporter avait surgi et s'était évanouie dans l'espace de quelques jours ; brisées par le même coup, leurs âmes communiant dans la douleur n'en seraient que plus intimes et plus fortes sur l'adversité. La jeune fille garda pour elle seule la fâcheuse nouvelle ; sa pauvre mère n'avait-elle pas assez souffert !

C'était un des beaux dimanches de septembre : une température idéale régnait sous un ciel d'azur où flottait la blancheur ouatée de quelques nuages légers. Les vergers du « Val de la

Pommeraie » dépouillés de leurs fruits, déjà jonchaient le sol de feuilles or pâle et rouge-vermeil.

De retour des vêpres, Marie-Jeanne retirée dans sa chambre, se disposait à répondre à la lettre de Gaston. Elle cherchait dans son cœur les arguments propres à consoler l'ami éploré, quand soudain un cri de douleur la fait accourir sur la galerie de devant. Un spectacle horrible s'offre à ses regards : sa malheureuse mère est là baignant dans son sang ; la jeune fille se sent près de défaillir ; mais la conscience du danger ravivant son énergie, elle se précipite au bas des marches et dans ses bras soulevant sa chère aveugle, elle aperçoit le flot de sang qui, de la tempe entrouverte, coule sur l'épaule de la blessée.

Éperdue et comme affolée de douleur, la pauvre enfant jette aux échos, des cris désespérés. Intriguée, une amie du voisinage est accourue, puis deux et bientôt un rassemblement se tint devant la maison Bellaire.

Vite ! vite ! Monsieur le Curé ! le docteur ! implora Marie-Jeanne, tandis qu'on lui aidait à transporter la victime sur son lit.

Arrivé le premier, le médecin réalisa l'imminence du danger et insista pour la présence du prêtre ; celui-ci retenu par un baptême, arriva quelques instants après. En hâte, il donna l'absolution à la moribonde qui, inconsciente, laissait étancher tout le sang qui avait jailli de son affreuse blessure.

Marie-Jeanne qu'un cordial avait revigorée était penchée, sur le front de la mourante, lui parlant, l'interrogeant, cherchant à surprendre quelques signes d'intelligence, suivant dans ses yeux les progrès de la mort qui approchait rapide, inexorable. La foule

continuait à grossir et chaque arrivant de demander l'explication du drame sanglant qui venait de consterner la paroisse entière.

Bien que sanglotante, ce fut la jeune fille qui en donna les raisons les plus plausibles. La galerie extérieure du logis était partiellement ombragée par un vert treillis de plantes grimpantes et de fleurs variées : assise devant la porte d'entrée, dominant les cinq ou six marches qui y donnent accès, l'aveugle, pour se garantir du soleil tournant, avait dû déplacer sa chaise berceuse. L'ayant à son insu trop rapprochée du bord, dans un mouvement, l'infirme avait perdu l'équilibre et était tombée à la renverse, la tête venant frapper le décrottoir de fer, fixé au côté de la première marche.

D'ailleurs, la chaise retournée, la position de la chaise de la victime, les traces sanglantes telles que trouvées par Marie-Jeanne, indiquaient assez, que sa version était la véritable.

En dépit des soins les plus assidus, moins d'une heure après la catastrophe, sans avoir repris ses sens, la pauvre mère rendait son âme à Dieu.

Qu'était la douleur de Gaston, dont le récit était là, sur cette table, dans la lettre que venait de relire la jeune fille, comparée à la sienne qui, à cette heure horrible, submergeait son âme dans un océan d'amertume ?

La fatale nouvelle fut connue de toute la région dans l'espace de quelques heures. Pendant deux jours, dans un défilé touchant, parents et amis vinrent déposer sur la couche funèbre, l'expression attendrie de leurs sympathiques condoléances.

L'un des premiers et des plus atterrés fut l'ami de la famille, Monsieur Richstone. Depuis que la solitude s'était faite à sa résidence de Lachute, le digne commerçant ne connaissait pas de moments plus doux, que ceux qu'il passait dans l'intimité de la famille Bellaire : les cœurs y battaient à l'unisson : protecteur et protégées vivaient dans une estime et une confiance mutuelles, chose digne de remarque entre personnes de races différentes.

Le jour des funérailles parut comme un deuil public. L'église de Saint-Placide fut trop petite pour contenir la foule pieuse qui se pressait autour des restes de l'humble et vaillante chrétienne, ravie brusquement à l'estime générale.

Parmi les couronnes dont le cercueil fut jonché, celles offertes par MM. Richstone et Chambrun furent particulièrement remarquées et sensibles au cœur endolori de Marie-Jeanne.

Le père d'Aurélia avait télégraphié à Gaston auquel l'éloignement ne permettait pas d'arriver à temps. Quelques heures plus tard, la jeune fille recevait de lui un télégramme où, en termes concis, étaient formulées et sa douleur pour l'accident et sa compassion pour la bien-aimée de son cœur.

Leurs âmes, passant tour à tour par le creuset de l'épreuve, s'y purifiaient en vue de l'union si attendue, dont Dieu lui-même devait être le nœud sacré et permanent.

Le bon curé Blandin, avant l'absoute, voulut traduire en quelques mots et sa douleur et son admiration pour la défunte ; mais ses larmes, plus éloquentes que ses paroles, eurent vite fait partager à l'assistance, les sentiments dont son âme débordait.

Brisée par l'affliction, Marie-Jeanne, au retour des funérailles avait trouvé asile chez une amie, qui huit jours durant, la garda loin du théâtre de son malheur dont la vue, navrant son âme, en aurait affaibli les ressorts.

L'écot payé à la nature, à nouveau la jeune fille dut envisager l'avenir, et seule désormais en ce monde, considérer les réalités nouvelles qui se présentaient à elle.

Déjà, une tante, sœur de la défunte, demeurant à Saint-Lazare de Vaudreuil, avait offert l'hospitalité à la jeune fille. Elle acceptait de la prendre chez elle, malgré une nombreuse famille occupée aux travaux des champs ; l'orpheline fut fort sensible à la touchante démarche de cette âme généreuse. Mais l'ami des jours anciens ne faillit pas au temps de l'épreuve.

Ce matin-là, il s'était levé hâtivement, jetant par la fenêtre, à son chauffeur, l'ordre de préparer automobile. Avec précipitation, il s'habilla. Ayant trouvé la solution qui lui était venue comme un rêve, il allait l'offrir à Marie-Jeanne et dire son dernier mot à Monsieur Chambrun.

Bientôt, à toute vitesse, il roule sur la route du « Val de la Pommeraie » ; insensible aux agréments de la saison, aux attraits du paysage, ses yeux cherchaient à l'horizon le clocher de Saint-Placide ; jamais il n'avait trouvé le chemin si long.

Enfin le terme désiré apparut. Il poussa droit à la maison de l'orpheline ; au souvenir des joies passées et des douleurs récentes, un serrement de cœur fit monter deux larmes à ses yeux ; mais, messager de joie, il réagit sur lui-même pour ne pas raviver une plaie encore saignante.

L'arrivée de Monsieur Richstone fut un rayon de soleil pour l'âme embrumée de Marie-Jeanne. Sans long préambule, il en vint au point capital, objet de sa visite.

— Toute la nuit, dit-il, fiévreux, je me retournais sur l'oreiller à la poursuite d'une solution inaccessible. Harassé par de vains efforts, à l'aube, je me suis assoupi. Et voici soudain que je me revois dans la chambre telle qu'elle était lorsque l'habitait Aurélia. Vers moi, s'avance dans la robe de mariée de sa prise d'habit, la carmélite de Sainte Thérèse. Elle se penche à mon chevet, incline le front pour un baiser. Puis, ôtant son voile, sa couronne de fleurs, les pose sur ta tête, Marie-Jeanne, et alors revêtue de sa bure, elle se retire pour mettre à sa place en toilette d'épousée, la fille de Pauline Bellaire. Et sa voix me disait : — Elle m'a promis de me remplacer près de toi : elle est ma sœur, fais-en ta fille !... » À ces mots elle disparut, et seule près du lit, tu étais debout, Marie-Jeanne !... Je me réveillai alors... Voilà ce que j'avais à te dire mon enfant ; il ne dépend que de toi, pour que ce rêve devienne réalité. Au nom de ma fille absente, je t'offre sa place à mon foyer ; sans rien perdre de mon affection pour ma chère Aurélia, j'espère avoir le cœur assez grand pour vous aimer tous deux d'un amour vraiment paternel.

La jeune fille eut comme un éblouissement.

— Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, des larmes de joie inondant ses yeux, ne suis-je point, moi aussi, le jouet d'une illusion ?... Moi, orpheline indigente, devenir la fille adoptive de Monsieur Richstone !

— Et son héritière, s'empressa d'ajouter ce dernier.

— Non ! Non !… C'est trop de bonté, s'exclama Marie-Jeanne en se jetant éplorée dans les bras de son père adoptif.

Une douce étreinte les retint quelques instants émus, silencieux…

Que dirait Gaston Chambrun en apprenant la nouvelle condition de celle qu'il appelait de tous ses vœux ?… N'était-ce pas pour tous deux, la douce revanche des terribles heures d'angoisse ?

Mais de quel œil Aurélia verrait-elle sa place occupée, au foyer, par celle qui déjà avait été victorieuse dans le cœur de Gaston ?

Âme héroïque et toute surnaturelle, l'épouse du Christ, avide de renoncements, en était arrivée au point de faire son bonheur de celui des autres.

Or, l'adoption de Marie-Jeanne consolerait Monsieur Richstone de son isolement, serait une sauvegarde pour l'orpheline et réaliserait le souhait d'Annette Richstone mourante : « Mon enfant, remplacez près de lui, la fille que nous avons perdue ? »

Aurélia elle-même, qui l'avait nommée sa sœur, le jour de ses adieux, pourrait désormais lui garder ce nom, puisqu'elle en aurait le rôle et les privilèges.

Ce contrat tout intime, étant conclu, on s'occupa de régler les conséquences de la donation mutuelle. Ce ne fut point sans déchirements, que la jeune fille dut quitter tout le monde de souvenirs et d'émotions que fait surgir ce mot magique : « La maison paternelle ».

Si modeste soit le cadre où il ait plu à la divine Providence de placer notre berceau, il occupe le premier rang dans le cercle de nos affections. Mais, étant rehaussé de tous les charmes dont la nature a embelli le « Val de la Pommeraie ». Il est facile de concevoir la peine de Marie-Jeanne.

Unique patrimoine de l'orpheline, la maison Bellaire ne fut pas vendue ; elle permettait, durant la belle saison, de continuer cette série de pèlerinages, où Monsieur Richstone aimait tant à venir refaire son cœur et raviver son courage aux jours de l'isolement.

Autant que ses souvenirs et les dévastations de sa femme le lui permirent, le père d'Aurélia voulut conserver les traditions du passé. Tout ce qui avait été à l'usage de sa fille, devint la propriété exclusive de sa sœur d'adoption.

La servante était à ses ordres et, sur un signe, le chauffeur tenait l'automobile à sa disposition.

Bien qu'élevée dans la gêne et les privations, la rectitude de jugement et la haute éducation morale de la jeune fille, lui enseignèrent à tenir son rang avec dignité, sans vaines prétentions ni sot orgueil. Consciente de ses obligations envers son père adoptif, elle était attentive à lui témoigner en toute circonstance une humble déférence, jointe à la plus cordiale gratitude.

Sa félicité, cependant, était loin de lui faire oublier les joies de la maison paternelle et parfois le souvenir de sa chère défunte mettait un nuage au front de l'orpheline ; une prière alors, montait de son cœur à ses lèvres, puis sa pensée volait ensuite à celui qui, seul, manquait à la consommation de son bonheur. Elle l'ap-

pelait de ses vœux ardents, conjurant le Seigneur d'aplanir leurs voies et de hâter l'heure bénie de l'hymen tant désiré.

Grandeur d'âme

Passé minuit, les rares magasins du côté ouest de la rue Saint-Jacques sont tous clos. Ce quartier, domaine des grandes banques montréalaises, est comme le royaume de la haute finance ; aussi, est-il l'objet d'une sollicitude spéciale de la part de la sûreté. On y chemine entre des édifices de huit à dix étages et de vastes hôtels aux façades en pierre de taille, dont les riches portiques sont soigneusement fermés. Ce soir-là, cependant, vêtu en bourgeois, le lieutenant de police Golinet aperçut soudain la rutilante enseigne électrique d'un marchand de tabac et de spiritueux.

— Bonne affaire, dit-il aux deux constables qui l'accompagnaient, je vais me payer un paquet de « Murad égyptiennes » ; nous prendrons ensuite le Boulevard Saint-Laurent, pour gagner, par Ahuntsic et Sainte-Rose, la région de Saint-Eustache et de Saint-Joseph du Lac. J'ai idée que nous sommes sur la bonne piste.

En achevant ces mots, il ouvrit la portière de sa limousine et, d'un pas alerte, pénétra dans le magasin.

Depuis plusieurs semaines, en effet, la police s'acharnait à la poursuite d'une bande de cambrioleurs dont, quotidiennement, les journaux relataient les sinistres exploits ; les bandits choisissaient, tantôt un quartier de la ville, tantôt un autre pour théâtre

de leurs opérations. Parfois, les campagnes environnantes devenaient leur champ d'action, leur permettant ainsi de dépister les agents lancés sur leurs traces.

Golinet, tardant à rejoindre ses auxiliaires, ceux-ci avaient avancé jusqu'à l'angle de la rue suivante : comme la marque demandée se trouvait épuisée, le marchand dut attendre que du sous-sol, sa femme montât une nouvelle provision de petits paquets. Entre-temps, Golinet avait tiré de sa poche un porte-cigarettes vide, prêt à recevoir l'emplette qu'il venait de faire.

En ce moment, la porte, laissée entr'ouverte, s'ouvrit tout à fait ; et un monsieur dont la chevelure grisonnante et les fortes moustaches noires contrastaient avec une physionomie accusant la trentaine, en franchit le seuil.

Tout en garnissant son étui, le lieutenant regarda distraitement le nouveau-venu.

— Qu'y a-t-il pour votre service, lui demanda aimablement le marchand de vin.

— Un simple renseignement. Où pourrais-je me procurer de suite quelques timbres-poste ? J'en ai un besoin urgent.

— À cette heure tardive, la chose est assez difficile, répliqua le propriétaire ; tous les bureaux sont fermés. Attendez, peut-être en aurais-je moi-même quelques-uns de reste.

— Vous me rendriez un signalé service, repartit l'homme aux rudes moustaches, car il faut que cette lettre parte ce matin, dès la première heure.

La voix était nasillarde et traînante. Golinet la trouva bizarre et regarda plus attentivement celui qui venait de parler. Tout en remerciant le marchand, l'inconnu apposa un timbre de trois sous sur une longue enveloppe jaunâtre cachetée de cire rouge. Comme en-tête, une automobile encadrée par l'adresse du fabricant. Après avoir glissé sa missive dans la grande boîte rouge du coin, l'individu disparut prestement, parmi les attardés du théâtre ou des bars malfamés.

Le lieutenant venait de rejoindre ses compagnons, lorsque dans un geste de dépit, il s'écria :

— Espèce d'animal que je suis : dire que je l'avais sous la main et qu'il m'a échappé !... Inutile de nous éreinter à lui donner la chasse, nous le pincerons quand même avant longtemps !...

— De qui parlez-vous, lieutenant, lui demanda un des deux agents ?

— Du voleur de Winnipeg dont le télégraphe nous a donné le signalement la semaine dernière. L'identité est frappante, impossible de s'y méprendre ; sans aucun doute, il doit faire partie de la bande qui, après avoir opéré là-bas est venue faire diversion dans nos parages, Ah ! les brigands ! ils n'ont qu'à se tenir : morts ou vifs, il nous les faut !

— Oui ! oui ! nous les aurons, reprirent les deux policiers, tandis qu'à toute vitesse leur automobile dévorait la longue avenue du Boulevard Saint-Laurent. Moins de dix minutes après, la berline de Golinet stoppait devant la prison de Bordeaux. Bien qu'arrivant à une heure indue, il insista pour téléphoner au bureau central de la sûreté ; puis l'automobile reprit sa course dans la direction de Sainte-Rose et du Lac des Deux-Montagnes.

De grand matin, la lettre au cachet rouge était sur la table du chef de police. L'en-tête commercial n'était qu'un palliatif pour éloigner toute suspicion du côté de la poste.

L'adresse comportait ces seules indications : Poste restante, Casier 407, Winnipeg. La teneur de style télégraphique, était conçue en termes tels, que seul un affidé pouvait en pénétrer le sens. Les quelques mots intelligibles, perdus dans un chaos de phrases énigmatiques étaient les suivants : Succès !... attends... et Moulins-Nord...

De cette maigre capture, il était difficile d'arriver à saisir le plan des malfaiteurs et moins facile encore de les appréhender. De chaque mot, cependant, des conclusions pouvaient être tirées.

L'auteur du grimoire semblait rendre compte de l'exécution d'un programme, à lui confié et qu'il avait fidèlement rempli. Le second mot déchiffrable confirmait l'idée du premier ; il s'agissait donc d'un subalterne et qui attendait, soit des ordres, soit du renfort ou même le versement de son salaire pour achever une besogne tracée. Dans le troisième, le chef de police crut voir, étant donné les dernières rumeurs venues de la région, le lieu du prochain rendez-vous de la bande ; c'étaient, à n'en pas douter, les grandes scieries de Monsieur Richstone, établies à Lachute sur la rivière du Nord, lui étaient désignées par ces mots : Moulins-Nord.

Satisfait de l'interprétation de sa découverte, le chef s'assit à son bureau ; de sa main gauche caressa les pointes de ses moustaches, puis saisissant une feuille de papier, d'une main nerveuse y traça ses instructions. Bientôt, à l'appel du timbre, se présenta un policier qui reçut ordre d'enfourcher son motocycle. Ayant

placé le pli cacheté dans la poche intérieure de son vêtement, il salua son chef et disparut en un clin d'œil, à la rencontre du lieutenant Golinet. La matinée était radieuse et les charmes d'une fraîche nature, caressée par une légère brise, changèrent la course de l'exprès, en une délicieuse promenade.

Gaston Chambrun, en communiquant à la police de Winnipeg les vagues indications fournies par sa maîtresse de pension, n'avait guère foi dans leur efficacité. Un fait, surtout, l'avait déconcerté : c'est qu'aucun des hommes récompensés avec lui n'était parti et n'avait même témoigné la moindre gêne dans le maintien de leurs relations. Il ne trouvait personne sur qui faire peser des soupçons ; donc nul espoir de recouvrer jamais sa créance.

Le courrier du chef de police n'avait pas tardé à rejoindre Golinet. Il le trouva installé à la mairie de Sainte-Scholastique, comme quartier général. Satisfait de la tournure des événements et flatté de la confiance que lui témoignait son supérieur, il se fit adjoindre deux auxiliaires ; il partagea ensuite les divers services, et en prévision des éventualités possibles, fixa à chacun son rôle.

Deux jours, durant, toutes les paroisses de la région furent visitées par ses limiers, distribuant aux habitants, les feuilles annonces des grands magasins de la métropole. Il leur était facile, en faisant dévier la conversation, de s'enquérir des rumeurs courantes. Toutes les informations recueillies confirmaient les pressentiments des émissaires et augmentaient leur confiance dans le succès.

Dans l'après-midi du dimanche, divers étrangers, d'allures suspectes, leur avaient été signalés de Saint-Hermas. Les rideaux

qui les dissimulaient dans leur automobile vieillie, mais légère et rapide, ne permirent d'autre signalement que celui d'un cylindre-réservoir placé à l'arrière du véhicule. Leur séjour au village fut de courte durée. Bientôt, par le chemin qui longe la voie ferrée, ils disparaissaient dans la direction de Lachute. Mais trois agents de la police secrète les y ont précédés dès la veille.

C'est un samedi, par une belle soirée de septembre ; la nuit tombe : dans le calme et la fraîcheur du soir, les « habitants » goûtent les douces joies du repos en famille, achetées par une dure semaine de labeurs champêtres. Les seuils des habitations sont garnis ; d'une galerie à l'autre, les conversations s'échangent bruyantes mais amicales.

Graves, dans leurs berceuses, les hommes savourent la pipe des jours de fête, les enfants, jouent sur la rue tandis que les jeunes filles en cheveux, dans le charmant négligé de leur blanche toilette, vont et viennent par groupes intimes, excitées et rieuses, accueillant avec délices tous les saluts et les sourires que provoque leur passage.

La nuit devenant plus sombre, peu à peu, les groupements se font plus rares et le calme plus profond. Soudain la corne stridente et accélérée d'une motocyclette, lancée à toute vitesse, coupe les dernières conversations et tourne tous les regards vers le coude de la rue, où elle vient de disparaître dans un nuage de poussière. Deux minutes se sont à peine écoulées, qu'une seconde course, aussi vertigineuse que la première, se reproduisit en sens inverse.

Chacun a l'intuition d'un événement extraordinaire. Intrigués par l'émoi, les plus curieux vont en hâte s'enquérir des causes du

trouble. Un jeune homme affirme avoir vu briller une arme aux mains du cycliste. À n'en pas douter, un drame doit se dérouler à peu de distante.

Marie-Jeanne, avec quelques amies avait conversé sur la véranda, jusqu'à une heure tardive, en compagnie de Monsieur Richstone. Coup sur coup retentissent deux violentes détonations qui les font tressaillir, suivies du choc sinistre que produit la collision de véhicules métalliques retombant aussitôt, mutilés, silencieux, inertes. Des cris de douleur, des gémissements lamentables se font entendre et l'on perçoit des bruits de pas, qui s'éloignent dans une fuite précipitée.

La catastrophe n'est qu'à quelques arpents de la scierie, à l'entrée du pont de fer, qui enjambe la rivière au bas des rapides.

Marie-Jeanne suivie de Monsieur Richstone est accourue avec ses compagnes. Bientôt, un spectacle horrible lui retrace la sanglante tragédie qui, l'année d'avant, brisa son âme à la vue de sa mère baignant dans son sang… Sous les débris informes d'une automobile broyée contre le garde-fou du pont, parmi les morceaux de glaces brisées, une forme humaine, la face sanglante, gît râlant, livide, les membres et les vêtements en lambeaux.

Déjà, d'un groupe compact, le malheureux est entouré. Deux hommes, au visage dur et irrité, silencieusement s'emploient à dégager la victime, tandis qu'arrive un cycliste, muni de flacons et de bandages s'offrant à les seconder.

Nulle voiture d'ambulance, pas même un brancard de blessé. N'écoutant que son grand cœur, Marie-Jeanne a prévenu l'embarras et du regard ayant consulté Monsieur Richstone, elle offre

spontanément son toit et ses services pour le soulagement de l'infortuné.

Et quand on eut apporté le jeune homme, pâle, les yeux clos et saignant sur un vieux matelas, Jeanne le fit mettre dans sa propre chambre, porta dehors son pardessus noir de sang et stimula le zèle de la servante dont le visage s'était fait maussade. Lorsque le docteur fit le premier pansement, la jeune fille l'assista de ses mains, ainsi qu'eût fait une sœur pour un frère bien-aimé.

Enfin, quand le regard rempli de surprise et de reconnaissance, le blessé, parmi les couvertures et les doux oreillers, se fut assoupi, la jeune infirmière s'assit à son chevet préparant des bandages, faisant de la charpie.

Dans la matinée du lendemain, le docteur vint revoir son malade ; dès l'abord, il fit une moue étrange.

— Mauvaise nuit ! dit-il ; la fièvre, le délire et ce qui s'en suit.

— Est-il en danger ? demanda Marie-Jeanne anxieuse.

— Je le crains. Je vais tâcher de couper la fièvre. Voici un remède efficace, mais qui demande des soins assidus et scrupuleux. Il faudrait observer les accès jour et nuit et ne pas quitter le malade d'un instant.

— Je suis prête, docteur.

— Non pas, mademoiselle. Quelqu'un de vos gens peut bien…

— Je me suis offerte et ne laisserai à nul autre la responsabilité d'une vie aussi précaire !…

Soit ! dit le docteur ému en lui tendant la main. Vous allez donc veiller ici jusqu'à mon retour ; la moindre crise peut l'emporter ; donnez la potion de quart d'heure en quart d'heure, demain, je jugerai de l'effet. Le médecin partit, laissant Jeanne à son poste de dévouement.

Que s'est-il passé depuis vingt-quatre heures, et par quelle suite d'événements tragiques un moribond est-il installé à la résidence de Monsieur Richstone ?

Conformément à la direction du chef de police, le lieutenant avait placé une vigie à proximité du « Moulin-Nord ».

Sur un signal convenu, deux agents de la sûreté devaient prêter main-forte en cas de besoin ; ceux-ci, sous des dehors de touristes américains allaient et venaient dans les environs. Telles que prévues, les choses arrivèrent. Vers onze heures du soir, au moment où l'automobile signalée à Saint-Hermas s'arrêta à quelque distance de la scierie, un individu encapuchonné, ayant une valise à la main, descendit : à peine eut-il mis pied à terre, qu'un sifflet aigu retentit : c'en fut assez ; l'homme déconcerté remonta précipitamment et repartit à toute vitesse, quand soudain deux policiers, révolver au poing, apparurent en motocyclette, rapides comme le vent, pour barrer la route au fuyard et à ses complices.

Une seule issue reste aux malfaiteurs : gagner le pont de fer à force de vitesse et par une tactique habile, échapper à la capture ou à la mort qui les attend.

Fiévreux et terrifié, le chauffeur d'un coup sec a manœuvré le volant, mais une seconde trop tard : au tournant brusque, sous la pression de l'allure, deux pneus éclatent coup sur coup dans une

détonation formidable, et la voiture n'évite le plongeon dans la rivière, que pour avoir le sort que l'on sait.

Malgré des blessures assez graves, deux des victimes de la collision parvinrent à échapper aux poursuites des hommes de police. Quant au misérable, dont Marie-Jeanne s'était faite l'ange tutélaire, son état semblait désespéré.

Sur le blessé, la jeune fille veillait depuis un quart d'heure à peine, lorsque ouvrant l'œil à demi, celui-ci se tourna vers elle :

— Le docteur, dit-il me croyait endormi ; mais j'ai tout entendu ; merci mademoiselle, merci du fond du cœur, moins pour moi que pour celle qui, tous les jours me pleure, en m'attendant là-bas !

— Ne vous agitez pas, mon ami, dormez ; c'est du calme et du repos que dépend votre vie.

— Non ! reprit-il, des remords me tourmentent : je veux m'en soulager, car la mort peut venir ; j'ai commis des crimes, il faut que je les répare.

La jeune infirmière pâlit d'effroi et feignit de baisser la lumière pour dissimuler son émotion.

— Je vais appeler un prêtre, dit-elle, vous en ferez votre confident.

— Nul autre que vous, repartit le blessé, ne possède ma confiance ; refuserez-vous à mon cœur coupable, la compassion et les soins que vous prodiguez à mes chairs pantelantes ?

L'automobile frappa le garde-fou du pont.

— Parlez donc, fit Marie-Jeanne, et soulagez votre âme.

Haletant et d'une voix presque éteinte, le mutilé commença :

— C'était à Winnipeg, alors que les grèves y battaient leur plein. La haine du patron, soufflée au cœur de l'ouvrier, élevait des tribunes aux orateurs démagogiques. Au grondement des passions populaires, succéda bientôt le déchaînement de l'orage. La foule des sans travail énervée par l'attente, dévoyée par les mœurs socialistes, encombrait les rues de groupes sinistres et compacts, promenait ses revendications sur de gigantesques écriteaux qu'accompagnait la loque rouge des révolutions. À sa suite, se bousculant, une cohue alcoolisée, aux poings brandis, aux yeux hagards, vociférait le refrain de l'« International » :

Debout, les damnés de la terre !
Debout, les forçats de la faim !
C'est la lutte finale ;
Groupons-nous et demain
L'Internationale
Sera le genre humain.

Le malade épuisé et comme hors de lui s'affaissa soudain, sans mouvements et sans paroles ; après lui avoir administré un tonique, la jeune fille voulut lui imposer le repos dont il avait tant besoin : ce fut en vain ; une nouvelle vigueur sembla lui revenir et reprenant le fil de son récit, il ajouta :

— Parvenu à l'usine Blamon, (à ce nom, Marie-Jeanne eut un frémissement qui ne fut point remarqué du moribond), la seule alors en activité, la ruée de la foule força les grilles d'entrée, tandis que, semblable à la marée, montait ce cri formidable : Sabotage !... Sabotage !... Flambons l'usine ! En un clin d'œil, des bi-

dons de pétrole et des cartouches de dynamite s'étaient trouvés prêts, lorsque tout à coup, un bruit de chevaux au galop attira tous les yeux vers le haut de l'avenue et provoqua ce cri : La police !... La police montée !...

En effet, bien armés, quatre par quatre, sur six rangs de profondeur, des cavaliers lancés à toute bride, firent une charge d'un effet magique. La multitude fondit par enchantement et avec elle l'imminence du danger d'incendie. Mais la haine désarme difficilement, seul, le procédé fut modifié. Deux hommes soudoyés reçurent mission d'incendier l'établissement.

Ce fut par une nuit d'orage qu'eut lieu la tentative. La chose était facile : il suffisait de provoquer l'explosion du dépôt des acides, et c'eût été l'affaire de quelques instants, sans l'arrivée subite, au plein milieu de la tempête, d'un gardien armé, lequel, sans l'atteindre, fit feu sur l'auteur de l'attentat. Ce deuxième échec ne fit qu'enflammer la vengeance du malfaiteur qui, avec la perte de l'usine, jura celle de son trop zélé protecteur.

Moins de trois semaines après, la première partie du programme était réalisée ; mais la seconde n'en devenait que plus difficile, car les circonstances et la renommée firent un héros de celui qu'on voulait perdre.

Soudain, une idée fulgurante comme un éclair a jailli dans l'esprit de Marie-Jeanne : Elle a deviné... C'est bien Gaston Chambrun dont il s'agit... Subitement torturée d'une douleur mortelle, elle sent la haine lui mordre l'âme, tandis qu'une nouvelle défaillance de son malade la rappelle au devoir qu'elle a librement consenti. Le sein palpitant, l'œil en feu, l'infirmière près de lui reste debout en proie à une lutte terrible ; car c'est de son

amant, de son fiancé que le scélérat gisant devant elle, a juré la mort. Est-ce bien à ce meurtrier que Jeanne disait tantôt : « Dormez en paix… » ?

Oui, par une suprême et cruelle ironie du sort, elle doit de ce front écarter l'agonie, et à son chevet demeurer jusqu'au matin, telle une tendre mère près de son enfant chéri.

Quoi, à celui que son âme abhorre, elle verserait quatre fois l'heure, le remède prescrit pour empêcher son trépas ? Car il y compte bien, cet homme qui repose confiant sous le toit de l'hospitalité. Le flacon qui contient sa vie est là sur la cheminée, le mutilé l'attend !… se peut-il quelque chose de plus épouvantable !…

— Allons donc ! on n'est pas à ce point généreuse !…

Et la lutte durait encore, quand tiré de son sommeil, par un gémissement, le fiévreux s'agita dans son rêve et dit : « À boire ! » Surprise, Marie-Jeanne, de son cœur généreux suivit la pente naturelle : elle versa la potion dans un verre et délicatement fit boire le blessé. Mais importuné d'un besoin plus pressant encore, le malheureux, pour soulager sa conscience criminelle, voulut par un suprême effort compléter ses aveux.

— Je n'ai pas tout dit, osa-t-il déclarer et je sens que je vais mourir.

Du regard alors, désignant une poche intérieure de son vêtement appendu :

— Cherchez là, Mademoiselle, vous me soulagerez !

La jeune fille en retira une riche montre en or portant gravées les initiales : L de B, puis un portefeuille de marocain noir.

— L'adresse n'y est point, ajouta-t-il, mais le chèque de $5,000 est signé : Louis de Blamon. C'est le fruit de mon dernier crime que je vous prie de vouloir bien retourner à son légitime propriétaire. Devenu possesseur de ce trésor, plutôt que de le partager avec mes anciens collègues et complices, dont j'avais épousé la jalousie, je pris la fuite pour plus de sécurité.

« Par les journaux de la province, j'appris la poursuite dont j'étais l'objet ; je m'adjoignis alors à une troupe de mes semblables recevant eux-mêmes leur mot d'ordre du lieu que je venais de quitter.

« Ma vengeance cependant n'était point satisfaite. Le contremaître qui m'avait fait expulser de l'usine Blamon, qui en faisant feu sur moi avait entravé mes desseins criminels, cet homme, ce protégé, ce favori du patron, notre ennemi, il vivait encore !...

« Mais bientôt, j'appris que dans la région, un trésor plus cher que sa propre vie, lui demeurait : n'ayant pu atteindre l'amant, je résolus de le frapper dans sa fiancée. »

Foudroyante comme la lame du poignard, cette horrible révélation chavira le cœur de la jeune fille, qui défaillante s'affaissa dans un fauteuil.

Croyant qu'elle va prendre quelque repos, le misérable, auparavant, d'une voix mourante, sollicite une nouvelle potion. Va-t-elle faire la sourde oreille ou répondre à l'attente de son intentionnel meurtrier ?

Non !... ce flacon, avec fureur, elle va le briser !... Mais... c'est inutile ; pour servir sa vengeance, elle n'a qu'à laisser s'accomplir, le destin : le sommeil dont elle est accablée expliquera tout !...

Marie-Jeanne, ayant levé un regard vers le crucifix d'ivoire suspendu au mur, versait le remède attendu, quand les pas accélérés du docteur résonnèrent dans l'escalier.

Il entra. L'infirmière de son bras gauche soutenant la tête du moribond approchait des lèvres livides le médicament réclamé.

— C'est inutile, Mademoiselle, fit l'homme de la science, vous n'avez plus qu'un cadavre dans vos bras.

Puis s'arrêtant stupéfait :

— Mais d'où vient cette pâleur étrange et cet air bouleversé que portent vos traits ?

— C'est un peu de fatigue jointe aux émotions d'une agonie !... répondit l'héroïque infirmière ; car je suis encore novice dans le métier.

Marraine

C'était un matin de décembre ; dans un ciel serein mais glacial, d'innombrables flocons, légers et paresseux descendaient revêtant les arbres d'hermine et le sol de blancheur. À peine les pâles rayons du soleil eurent-ils teinté de rose les fenêtres de sa chambre, que Marie-Jeanne s'éveilla, l'âme en fête, comme sous le pressentiment d'un bonheur prochain.

La douce atmosphère de la pièce, contrastant singulièrement avec la froidure extérieure, suscita dans le cœur de la jeune fille une gratitude attendrie à l'endroit de son père adoptif. Le parallèle de sa situation présente, avec celle du passé, mit un accent de particulière tendresse dans le salut, que chaque matin, elle venait offrir à son généreux bienfaiteur.

Les joyeuses volées des cloches annonçant la première messe du dimanche, firent remonter jusqu'à Dieu l'expression de sa reconnaissance, comme au Dispensateur de tout bien. Au son de ces voix demeurées chères, elle se remémora son église paroissiale de Saint-Placide, les pieuses et touchantes solennités qui charmèrent son enfance, les exemples et les leçons de sa vertueuse mère, les douceurs de la vieille langue jalousement gardée, l'âme entière de sa race, en communion avec la sienne, enfin les rêves d'un avenir heureux, dans la splendeur et les richesses d'un pays neuf, tout rempli d'espérances.

La douce quiétude de cette nouvelle vie n'était pas sans offrir des dangers ; la jeune fille grâce à ses habitudes de piété et de labeur, sut les prévenir. Les travaux de couture qui avaient été son gagne-pain, l'avaient rendue fort habile au maniement de l'aiguille ; aussi, ses heures de loisir furent-elles sagement distribuées entre des ouvrages de broderie et de saines lectures. Jeanne s'ingéniait à les choisir conformes aux goûts de Monsieur Richstone, qui volontiers en faisait le thème de leurs conversations.

Or, ce jour-là, tous deux revenaient de la grand'messe, vers l'heure de midi ; sur la place de l'église, ils croisèrent le facteur qui leur dit en les saluant d'un air jovial :

— Vous êtes les bienvenus ; votre rencontre me sauve un quart d'heure de chemin. »

Le courrier du commerçant était toujours volumineux : tandis que d'un regard inquisiteur la jeune fille suivait les recherches de l'employé.

— Prenez patience, Mademoiselle, ajouta celui-ci en souriant, vous aurez votre part, et il lui remit deux lettres.

Les remerciements et les saluts échangés :

— J'avais senti cela ce matin, s'exclama Marie-Jeanne radieuse : quelque chose me disait qu'il y aurait du nouveau aujourd'hui !...

L'écriture de Gaston lui était connue ; mais la seconde l'intrigua tout le long du chemin qui les ramenait à leur demeure. Bien vite les enveloppes furent brisées, mais plus promptes encore furent les larmes d'allégresse qui aussitôt noyèrent les yeux de l'ardente lectrice ; elle dut s'éponger les paupières avant de poursuivre sa lecture, ou plutôt avant de relire le passage qui mettait enfin, le comble à des vœux formulés depuis longtemps.

Oui, c'en était fait ; la nouvelle bien authentique était là devant ses yeux éblouis : Gaston lui réitérait son serment de fidélité et ferait coïncider son retour définitif au pays avec celui de la bonne saison ; c'était l'aurore prochaine de leur bonheur commun.

Monsieur Richstone applaudit de tout cœur au succès d'une entreprise qu'il avait fait sienne et dont la réalisation allait donner à son existence une physionomie nouvelle.

La seconde lettre, datée de Saint-Lazare de Vaudreuil, était formulée en ces termes :

Ma bonne Jeanne,

« Il y a une huitaine, nous recevions la visite des sauvages et nous leur avons acheté notre huitième !… C'est une petite fille — tu me comprends — mais elle nous est arrivée si fragile et si fluette, que par prudence, sur l'avis du médecin, nous avons procédé de suite à l'ondoiement. Cependant le cher bébé s'est entêté à vivre et aujourd'hui il a plus que triplé de poids.

Nous attendrons à la Noël pour la cérémonie du baptême : vous nous refuserez pas d'être parrain et marraine, Monsieur Richstone et toi. Comptant recevoir au plus tôt une réponse favorable, d'avance nous jouissons du bonheur de votre visite : nous aurons tant de choses à nous dire !… Depuis la mort de ta chère Maman, il ne se passe point de journées, où notre souvenir à toutes deux, ne soit dans mes pensées et dans mes prières. À bientôt le plaisir de vous posséder.

Ta tante affectionnée,

Céline.

Marie-Jeanne, qui aux heures d'évagation rêvait de berceau, de langes ou de dentelles, dont les doigts agiles se plaisaient à broder des layettes sans destination précise, fut aussi heureuse que surprise de se voir devinée par sa tante. Ce sentiment, joint au souvenir de la cordiale hospitalité que celle-ci lui avait offerte au jour de l'isolement, commandait à la jeune fille une prompte et franche adhésion à une demande d'ailleurs si conforme à ses goûts.

Tante Céline elle-même serait heureuse de s'enquérir de la nouvelle condition de sa nièce et des rumeurs relatives à son mariage ; elle aurait plaisir à la féliciter de son bonheur actuel et d'en remercier Monsieur Richstone, le premier et principal auteur. Ce dernier, avec empressement avait accepté la mission qui lui était offerte. Une semaine encore les séparait des fêtes de Noël.

Outre le rôle spirituel qui leur incombait, les invités n'eurent garde d'oublier celui que les circonstances semblaient leur imposer. Parrain !... Marraine !... ces noms seuls associent dans l'esprit de l'enfant les idées de joie, d'affection, de caresses et aussi de cadeaux. Messagère de bonheur au milieu d'une légion de cousins et de cousines, la fiancée de Gaston dut envisager, vu le mauvais état des chemins, le retard ou l'absence possible de « Santa Claus » et se pourvoir en conséquence !...

Tous les plans combinés, il ne restait qu'à se procurer le véhicule qui, à travers le fleuve et par des chemins d'hiver en campagne, conduirait nos passagers au terme de leur voyage ; il ne fallait point songer à l'automobile pour la circonstance. La Providence se chargea de résoudre le problème.

Quelques jours avant la date du départ, un cultivateur de Sainte-Marthe se présentait aux bureaux de Monsieur Richstone pour des achats assez considérables. La prospérité croissante de sa ferme nécessitait des agrandissements aux étables et l'obligeait d'ajouter un hangar aux granges trop étroites. Les travaux devaient commencer au printemps prochain ; lui-même avait voulu faire le choix de ses matériaux et ne placer sa commande de bois, qu'à bon escient.

Effrayé d'abord par le montant de son emplette, notre homme hésitait devant la dépense ; mais il se décida et revint bientôt : c'était la veille de Noël. Absent depuis trois jours, il lui tardait de rentrer au logis, se souciant fort peu de passer cette veillée le long de la route, loin des siens.

Au cours de la conversation, le client eut vite décliné ses titres et qualités, nom et prénoms, y compris celui de sa paroisse.

— Vous repartez pour Sainte-Marthe ? reprit Monsieur Richstone. Mais c'est le chemin de Saint-Lazare, n'est-il pas vrai, père Boudreau ?

— Oui, assurément, acheva le brave homme, mais avec deux heures de route en moins.

— Jeanne ? appela le commerçant : voici ton cocher prêt ; ce monsieur part ce matin pour Sainte-Marthe et doit passer à Saint-Lazare. Il va se faire un plaisir de te prendre avec lui, n'est-ce pas le Père ?... on s'en rappellera au règlement des comptes.

— Vous me faites injure, repartit l'interlocuteur piqué : il n'est pas dans mes habitudes de vendre mes services. Ma carriole est à votre disposition tous deux et ni elle, ni mes chevaux n'en vaudront pire rendus à la maison.

— Vous êtes un brave Canadien, Père Boudreau, répliqua Monsieur Richstone et j'aurais eu grand plaisir à accepter votre invitation n'était-ce ce détestable rhume qui me tient en chambre depuis deux jours. Il m'en coûte assez de laisser partir Jeanne toute seule par des temps si durs.

— Si vous le permettiez, Père, ajouta la jeune fille j'inviterais une amie qui se ferait un plaisir de m'accompagner.

— Cela va sans dire, répliqua le généreux voiturier, plus on est, plus on rit.

Àla hâte, on termina les préparatifs du départ. Dans un traîneau, à côté des étrennes réservées aux enfants, on entassa quelques victuailles de circonstances destinées à relever le menu du traditionnel réveillon.

Bien que le ciel devînt grisâtre, rien ne faisait présager le mauvais temps ; et d'après les calculs de l'automédon, l'équipage entrerait à Saint-Lazare un peu avant les quatre heures de l'après-midi. Jeanne et son amie, bien emmitouflées de couvertes et de fourrures, la peau de buffle sur les genoux, achevaient de s'installer en arrière de la carriole, tandis que, sur le siège d'avant le conducteur, ceinturé dans son capot de chat sauvage, la pipe aux dents, le casque sur les yeux, la barbe fleurie de givre, se battait les flancs avec vigueur pour se réchauffer les doigts.

Les embrassements et les adieux échangés, l'homme cingla d'un coup de fouet le ventre de ses chevaux, qui, s'ébrouant dans la buée, s'élancèrent à grand trot secouant leurs sonnailles avec un entrain superbe. Le froid sec et mordant du matin avait adouci ses rigueurs et peu à peu une poudre fine et blanche, soulevée par des bouffées de vent, commença à tourbillonner dans l'air. Déjà, une épaisse couche de neige recouvrait la plaine, comblant les fossés, cachant les chemins, dérobant les clôtures.

L'immensité de cette nappe monotone, la sombre lisière du bois s'inclinant vers le fleuve, les croassements faméliques des corneilles attardées au pays, les mugissements du vent dans les cimes onduleuses des épinettes et des cyprès, tout cet ensemble

morne jeta comme une teinte de mélancolie dans l'âme des voyageurs, isolés au milieu de la campagne.

Jusqu'alors, à bonne allure, le traîneau avait glissé sur la neige fraîche et prenante qui graduellement emplissait la voie ; mais bientôt, l'ardeur vigoureuse des chevaux ne tarda pas à se ralentir.

Moins d'une heure après, nos gens avançaient à l'aveugle par des chemins vagues et impraticables, perdus dans des tourbillons de neige et de grêle dont ne peuvent se faire une idée ceux qui ne les ont point bravés. Les bêtes épuisées, avançaient avec peine, arc-boutant contre le vent, la crinière embroussaillée, la tête basse, aveuglées par le grézil, se laissant guider au petit bonheur. Tant bien que mal, les voyageurs abordèrent l'Ottawa, qu'il fallut côtoyer jusqu'à Saint-André avant de prendre la traverse de glace qu'un froid précoce avait établie de bonne heure cette année-là. La fatalité veut qu'une malchance n'arrive jamais seule ; à l'entrée du village, un banc de neige dissimulant un fossé, fit broncher un des chevaux qui, dans sa chute, brisa le timon de la voiture. L'accident tout matériel, fort heureusement n'eut d'autre fâcheux résultat pour l'expédition, qu'un retard de trois heures environ. La nuit tombait et avec elle le plus fort de la tempête ; mais le fleuve n'était pas franchi ; était-il prudent, à cette heure avancée, de s'engager sur ce chemin de glace encore mal affermi, dont les modestes balises de sapin, placées à la hâte, seraient à peine visibles ? Le Père Boudreau n'était pas homme à s'effrayer, ni à reculer devant le danger ; après s'être réconfortée au physique comme au moral, la petite colonie reprit ses pérégrinations.

La neige criait sous les lisses du traîneau et dans un ciel redevenu limpide, les étoiles, aux rayons argentés, une par une s'allu-

maient au firmament, timides et clignotantes. Bientôt, au-dessus de la plaine immobile et blanche du fleuve glacé, apparut le disque échancré de la lune, noyant de clartés douces, des taches dispersées çà et là, dans une solitude profonde, dont le calme étrange emplissait l'âme d'une sereine et solennelle majesté. Les rives du grand fleuve, vagues et indécises dessinaient dans la pénombre, leurs fuyantes perspectives, que les arbres sur la côte, la clarté des fenêtres au loin, le clocher d'une église à l'horizon trouaient de points sombres et lumineux.

Sur l'autre rive, bientôt, par intervalles, ils perçurent dans le lointain, la chanson des grelots et des clochettes, parmi les grincements des carrioles sur la neige durcie, se mêlant aux « dangs dongs » des clochers, que la froide bise apportait par volées intermittentes. Des rangs les plus reculés, parents et amis arrivent en hâte pour la douce veillée de Noël en attendant la messe de minuit.

En dépit de la saison on sent que la nature est en fête. Les refrains angéliques semblent flotter dans les airs et ce sont eux que redisent ensemble les deux jeunes filles, blotties l'une contre l'autre, transies de froid mais joyeuses, quand même ; puis dans un cœur à cœur intime les deux amies échangent leurs rêves d'avenir, évoquant les sourires des êtres chéris et dans ce câdre sévère, mais grandiose, leurs âmes chrétiennes, éprises d'idéal, fuient vers la voûte étoilée, plongeant dans l'infini des cieux à la rencontre des anges entonnant le céleste cantique : « Gloria in excelsis Deo et in terra pax… »

L'inquiétude commençait à poindre à Saint-Lazare.

— Sept heures passées, fit tante Céline en regardant l'horloge d'un air soucieux, et nul tintement dans le chemin des « éboulis » ; sans doute, la tempête les aura retardés, ou bien ils n'auront pu venir pour raison de maladie… Comment allons-nous faire ?…

— Dis, Maman !… à quelle heure vient ma tante Zeanne ?… répétait peut-être pour la dixième fois, Henriette, la plus jeune de la famille : mot d'enfant terrible, dont la réponse est aussi souvent complexe que la question est simple. La mère l'esquiva en disant :

— Elle a dû rencontrer Santa Claus en chemin et tous deux attendent sans doute que les enfants soient couchés et dorment pour remplir leurs bas et leurs bottines de bébelles et de bonbons.

L'argument fut aussi décisif qu'efficace ; du coup, trois des petits frères et sœurs Henriette imitèrent son exemple et en quelques instants furent au lit, livrant bas et chaussures aux libéralités des visiteurs promis.

Déjà la grande salle commençait à se remplir de parents et de voisins venus pour la veillée, quand Pierre, le puîné de la famille ouvrit brusquement la porte et s'écria tout joyeux :

— Les voici qui arrivent !

D'un même mouvement instinctif, tous les visages se tournèrent vers l'enfant, tandis que des lèvres de Tante Céline s'échappe le : « Dieu soit béni » coutumier aux âmes foncièrement chrétiennes.

Déjà sa lanterne à la main, « l'homme engagé » se préparait à dételer les chevaux, quand une vive protestation du conducteur vint piquer l'attention générale. Entre temps Marie-Jeanne s'était jetée dans les bras de sa tante ; puis, bientôt attendrie par le portrait vivant de sa mère disparue, elle eut mille peines à refouler ses larmes et à maîtriser son émotion.

Se dérobant aux remerciements comme aux pressantes invitations qui lui furent faites, le père Boudreau était reparti en toute hâte, impatient de rejoindre les siens, estimant non sans raison les joies de la famille préférables à toutes celles de l'extérieur.

Avec une franche et cordiale simplicité, la jeune fille salua chacune des personnes de la maisonnée, puis présenta sa fidèle compagne et amie. Alors, moitié souriante, moitié surprise, Tante Céline d'ajouter :

— Nous voici avec deux marraines et sans parrains !...

Jeanne aussitôt excusa l'absence de Monsieur Richstone, fit part de leurs profonds regrets, et à tous, donna l'assurance des plus cordiales sympathies de son généreux protecteur. Ayant mis en relief l'obligation qu'elle avait à sa vaillante amie, elle monta à la chambre où reposaient les enfants. De la main, écartant les blancs rideaux qui voilaient la mignonne tête blonde enfouie dans les dentelles de l'oreiller, discrètement elle déposa un tendre baiser sur le front de celle que bientôt elle nommerait sa « filleule ».

— Cependant, insista le chef de la famille, il nous faut un parrain !

— Un parrain ?… reprit plaisamment Gendron, le plus proche voisin, du deuxième rang, mais voici Lorenzo, voilà Florent Gosselin ; puis l'oncle Pamphile, tous de braves et de beaux hommes, qui seront heureux et fiers de donner le bras à une aussi charmante marraine.

— Votre sentiment n'est pas le sien, répliqua l'oncle Pamphile, comme pour sonder le terrain.

— Eh bien, vous aurez l'occasion d'en faire l'expérience, repartit Jeanne avec finesse aux applaudissements de toute la compagnie.

Et la causerie continua son train : vive, alerte, dans un feu roulant de bons mots, de joyeuses réparties, les francs éclats de rire alternant avec le souvenir attendri des gens et des choses du passé. Mais voici que soudain les cloches s'ébranlent pour annoncer le dernier coup de la messe de minuit. Au dehors l'animation règne partout : les maisons sont éclairées, les chemins remplis du bruit des conversations, du carillonnement des traînes, des joyeux appels des enfants. Puis peu à peu, les lumières s'éteignent, les portes se ferment, la grand'rue redevient silencieuse.

Seule Tante Céline reste à la maison pour garder les enfants et préparer le réveillon, elle a renoncé à la touchante et divine poésie d'une messe de minuit dans nos campagnes laurentiennes. Unie d'esprit et de cœur avec la famille en prière, elle va, diligente et recueillie, préparant les sièges, serrant les meubles pour ménager l'espace, disposant toutes choses sur la grande table qui tout à l'heure en groupant parents et amis va resserrer l'union des âmes dans un commun sentiment de foi et d'amour.

La mère d'Henriette avait prophétisé juste : Marie-Jeanne s'était trouvée de connivence avec Santa Claus pour remplir bas et souliers, de friandises et de joujoux. Il eut été trop cruel d'infliger à la « foi » des chers petits, une déception si amère.

Les cérémonies sacrées touchent à leur fin et lentement la foule compacte et recueillie se disperse, regagnant ses foyers. Avec le flot des fidèles, arrivent jusque sur la place les vieux refrains de Noël, mêlées aux accords de l'orgue, aux parfums de l'encens, aux scintillations des lustres en feu : on dirait un coin du ciel montré à la terre.

Moins d'une demi-heure après « L'Ite, Missa est » de Monsieur le Curé, de quinze à vingt joyeux convives étaient attablés devant le plus succulent et le plus plantureux réveillon qui se puisse voir. Fin cordon-bleu, Tante Céline avait mis son talent culinaire à contribution, pour régaler ses hôtes et fêter la présence de Marie-Jeanne.

Rien ne fit défaut à la fête tout assaisonnée de gaieté et de franche cordialité. Dans ces agapes, vrais festins de famille, où s'alimente l'âme nationale, les heures coulent rapides et inaperçues. Le repas touchait à sa fin lorsque l'ami Gendron se leva avec un clin d'œil significatif : puis de son vêtement tirant un flacon précieux qu'il caressa :

— J'ai cru faire plaisir à la société, dit-il ; j'espère que vous la trouverez de votre goût.

La ronde terminée, il leva son verre :

— À la santé de nos hôtes, de toute la compagnie et spécialement de la belle marraine qui ce soir va rendre tout le monde ja-

loux de l'oncle Pamphile.

La cérémonie du baptême, en effet n'eut lieu que dans l'après-midi, les vêpres terminées. Cette fête privée et d'un caractère tout intime piqua néanmoins la curiosité, tant l'impression créée par Marie-Jeanne avait été heureuse et remarquée.

Tante Céline fut complimentée de son choix et fière d'une nièce dont chacun se plaisait à faire l'éloge. Le nom de Jeanne fut donné à la filleule et dans son cœur l'heureuse mère pensait :

— Puisse-t-elle imiter sa marraine et me valoir à nouveau le concert de louanges que j'ai entendu aujourd'hui.

Sur le point de quitter Saint-Lazare, Marie-Jeanne sentit un vide dans son âme ; une secrète mélancolie gagna son esprit, vint assombrir son visage si gai d'ordinaire : c'était la nostalgie du pays natal ; l'absence de sa mère surtout lui serra plus fortement le cœur ; et son âme affamée d'affection cherchait un aliment à sa faim. Soudain la lettre de Gaston qu'elle retrouva sur elle, ramena le calme et la sérénité dans son horizon un instant troublé.

Une transaction à la Banque d'Hochelaga dont les avait chargées Monsieur Richstone, alors malade, obligea les deux amies à un départ plus hâtif qu'elles ne l'eussent souhaité. Le retour fut aussi rapide que monotone. Le train qui les avait amenées à Montréal dans la matinée, les reconduisant le soir même aux moulins de Lachute, où impatiemment les attendait le riche commerçant, anxieux de retrouver la compagne de sa solitude, celle qui lui tenait lieu de famille.

La victoire

La famille Chambrun avait applaudi au geste de Monsieur Richstone, offrant asile et protection à l'orpheline isolée par la mort de sa mère. Mais, ignorant à quel titre la jeune fille avait été reçue sous le toit hospitalier, les Chambrun ne virent dans sa condition précaire et subordonnée, qu'un acte de bienveillance provisoire de leur ami commun. Aucune qualité nouvelle, n'était venue la relever à leurs yeux et accréditer les espoirs de Gaston.

Plus d'une année s'était écoulée, sans que fût dévoilé le secret, dans lequel Marie-Jeanne semblait se complaire.

Aussi, lorsqu'un matin, Alphée vit s'arrêter devant sa porte, la riche automobile de Monsieur Richstone, il réprima comme un geste de contrariété.

Allait-il être encore longtemps harcelé tant par son ami que par le curé de Saint-Placide ? Qu'espéraient-ils donc ? Le prenaient-ils pour une girouette ? Il s'était prononcé ; dès lors, son refus était irrévocable. Toute insistance nouvelle n'aboutirait qu'à l'irriter et peut-être, à consommer une rupture qui, une année auparavant, avait paru imminente.

Mais déjà, Monsieur Richstone abordait Alphée et le forçait en quelque sorte à l'écouter.

— Un mot seulement, Chambrun ! Aurais-tu refusé pour bru, celle que je t'offrais, si elle eût apporté une fortune semblable à celle d'Aurélia ?

Alphée haussa les épaules.

— La belle question ! Vas-tu me recommencer un sermon sur le mépris des richesses ! La seule cause qui me fait écarter la fille de Pauline Bellaire, est sa pauvreté, j'en conviens ; mais elle est suffisante. Je ne veux pas marier mon fils avec la misère. Fortunée, ta protégée serait la bienvenue chez nous. Par malheur, elle n'a rien ou à peu près.

— Ne t'inquiète pas de ces choses… commença Monsieur Richstone.

L'autre riposta :

— Au contraire, c'est la seule chose qui m'inquiète.

— Laisse-moi donc parler, reprit l'Anglais avec un peu d'impatience.

— Qu'il ne soit pas question de Marie-Jeanne plus que d'une autre. Donnes-tu ton consentement au mariage de ton fils si je lui trouve un parti de cinquante mille piastres.

Monsieur Chambrun réfléchit :

— Présentées par toi, famille et fortune ne peuvent être qu'honorables. Sans doute je consentirais volontiers ; mais Gaston a sa Marie-Jeanne en tête : il n'est pas moins obstiné que moi. C'est lui qui refusera hélas !

— Je suis confus de tout l'intérêt que tu veux bien porter à ton fils ; en dépit de mes vivacités, je vois que ta visible amitié pour moi demeure invulnérable ; seulement, c'est bien dommage que le succès ne puisse répondre à tes efforts.

— Enfin, si j'y arrive, ratifieras-tu mon offre ? C'est ta parole que je demande.

— Eh bien, je te la donne. En retour, dis-moi le nom de l'héritière.

— Tu le sauras plus tard ; une fois l'affaire conclue, dit en souriant Monsieur Richstone. À bientôt ? Je ramènerai la fortune sous ton toit : ce sera probablement de l'inédit au pays ; et de ma race à la tienne, le fait ne promet pas de devenir contagieux.

Déjà le parlementaire était à son siège et à toute vitesse dévalait le chemin qui conduit à Lachute.

Alphée le regarda s'éloigner, indécis ; il avait retiré son chapeau et distraitement passait la main dans ses cheveux.

— Que veut-il dire ? Allons donc !... ce n'est pas possible !... Vais-je me mettre l'esprit à l'envers pour essuyer une déception semblable à celle que m'a causée son Aurélia ? En tous cas, l'ami Richstone n'est pas comme moi : il ne tient guère à son idée. Hier tout feu pour Marie-Jeanne, aujourd'hui, il en prône une autre. Enfin !... les caractères sont comme les physionomies, il y en a pas deux de semblables.

Il se recoiffa, bourra sa pipe, et l'ayant allumée, alla vaquer aux soins de la ferme.

De retour, le commerçant fit part à Marie-Jeanne des promesses de Monsieur Chambrun et lui laissa pressentir l'aurore de bonheur dont s'illuminait son horizon.

Une ère nouvelle de félicité allait rajeunir le cœur de Monsieur Richstone. Qu'il était donc ingrat de s'être plaint à Dieu d'une vie qui lui réservait encore tant de jouissances. L'union de Gaston et de Marie-Jeanne n'était-elle pas son ouvrage, et, par suite, leur bonheur ne serait-il pas le sien ?

Mais il lui fallait consommer son œuvre, avant d'applaudir à son succès.

En homme d'affaires, il savait que les combinaisons les plus savantes, les plans les mieux tirés demeurent précaires et fragiles jusqu'au jour, où, quittant le domaine de l'abstraction, ils entrent dans celui de la réalité. Mais quelle apparence d'insuccès à redouter encore ; le ciel, était sans nuage. Oui, cette heure tant désirée de ses protégés, elle allait sonner enfin ; ce jour, salaire de cruelles alarmes et de poignantes vicissitudes, il allait bientôt se lever radieux, superbe, enchanteur…

Cependant, lorsque avec Marie-Jeanne au bras, le père d'Aurélia se présenta chez Monsieur Chambrun, celui-ci eut un froncement de sourcils. Mais avant qu'il eut proféré mot, le riche Anglais annonça :

— Je t'avais promis, jadis, la main de ma fille pour ton fils Gaston. Je viens tenir ma parole. Aurélia, en entrant au couvent, s'est choisi une sœur cadette, que j'ai adoptée pour mon enfant au même titre et avec les mêmes privilèges que son aînée. Je te demande donc aujourd'hui ton consentement à l'union de Gaston Chambrun avec ma fille, Marie-Jeanne.

Une stupeur clouait Chambrun, immobile, sans paroles.

— Elle les a les cinquante mille piastres de dot que je t'ai annoncées, acheva Monsieur Richstone. J'attends ta réponse, ou plutôt je l'ai déjà car tu m'as donné ta parole.

— Ah ! s'écria la mère de Gaston en joignant ses mains sur l'épaule de Monsieur Richstone, au nom de mon fils je vous bénis. Et des larmes tremblaient dans sa voix.

Puis elle attira Marie-Jeanne sur son cœur.

— Viens là, ma fille, viens ; depuis des années ta place y est faite. Pouvais-je ne pas aimer celle qui depuis si longtemps avait réservé ses affections pour mon fils !…

— Eh ! bien, ajouta gaiement Monsieur Richstone en secouant les mains de son vieil ami vaincu et ébloui : la victoire a été dure ; mais ne t'avais-je pas dit que je viendrais à bout de ton obstination et que j'aurais le dernier mot ?… Qu'en dis-tu Alphée de l'entêtement de Frank Richstone ?

Gaston et Marie-Jeanne étaient mariés depuis deux ans. Le festin nuptiale avait eu lieu à Saint-Benoît ; la cérémonie religieuse ayant été célébrée à Saint-Placide par le bon curé Blandin. Côte à côte, agenouillée devant l'autel, Gaston en grande tenue avait serré dans sa main celle de la blanche épousée si patiemment conquise. Cette heure délicieuse, tournant de leur vie, non ils n'estimaient pas l'avoir payée trop cher.

Monsieur de Blamon avait fait le voyage pour servir de témoin avec l'oncle Ludger, à celui qui avait su conquérir une si large place dans son estime et retenir une si grande part dans son amitié.

En termes émus, avant de bénir le couple, le vieux prêtre, avait retracé leur simple histoire embaumée de nobles vertus, louant leur fidélité, leur droiture, leur courage dans les épreuves et les proposant à l'édification de tous.

La fête avait été cordiale et joyeuse. Le visage assombri de Monsieur Chambrun avait retrouvé sa jovialité des beaux jours ;

fermant le cortège des conviés, au retour de l'église, il semblait présider à un triomphe.

La journée s'achevant dans les délices d'une intimité toute familiale, Monsieur Richstone convoqua l'assistance pour le lendemain à sa résidence de Lachute. Il avait été à la peine, ne devait-il pas être à l'honneur !

Chacun fut fidèle au rendez-vous assigné. Le père d'Aurélia, qui avait rêvé d'un banquet, fit les choses grandement, ayant voulu les mettre au niveau de son cœur et de sa bourse.

Après avoir dit son bonheur et porté la santé des nouveaux époux, il eut un mot aimable à l'adresse des principaux invités commençant par le bon abbé Blandin. Monsieur de Blamon se leva ensuite. Avec des accents émus et pathétiques, il releva en Gaston les qualités privées du fils aimant et respectueux, l'intégrité consciencieuse de l'ouvrier, la dextérité et le sympathique ascendant du chef, enfin l'héroïsme sublime de l'ami, aux jours du péril.

Puis se tournant vers la jeune mariée, rayonnante de grâce et de joie, dans la blancheur immaculée de sa toilette nuptiale, il la félicita de son bonheur et résuma son éloge par ce mot court mais suggestif : « Vous êtes dignes l'un de l'autre. »

Aux paroles aimables, il sut joindre l'action bienveillante. Pour perpétuer le souvenir du jour heureux conquis de haute lutte, il ouvrit devant elle et lui remit un riche écrin de velours amarante avec monture et fermoir d'argent. Sur un élégant brocart moiré s'étalait une broche en or, ornée de rubis et d'émeraude. Deux dates à jamais mémorables s'y trouvaient gravées

avec art : celle de leur mariage, puis celle du dévouement de Gaston lors de l'incendie.

Quant à vous, dit-il en se tournant vers son contre-maître, il ne sera pas dit que la jalousie et la malveillance l'aient emporté sur le mérite et l'équité. Je le sais, vous avez été indignement frustré d'une récompense gagnée au péril de votre vie.

Bien que le dévouement ne puisse s'évaluer au poids de l'or, vous me ferez plaisir en acceptant à nouveau, ces cinq mille piastres en témoignage de ma gratitude et de mon indéfectible attachement.

Mais ici, une protestation aussi véhémente que spontanée jaillit du cœur de Marie-Jeanne, dont la loyauté fut prompte à s'effaroucher. Ce fut alors qu'elle raconta par quel concours de circonstances providentielles, Dieu avait permis le recouvrement de leur créance. Elle n'omit rien de ce qui put intéresser son auditoire, rien, sinon l'abnégation et l'héroïque charité dont elle fit preuve envers le misérable qu'elle ne voulut pas nommer.

Après avoir béni la divine Providence et félicité les heureux bénéficiaires, Monsieur de Blamon ajouta :

— Je maintiens mon offrande et me proclame toujours le débiteur de l'ami que je quitte, mais dont le souvenir ne m'abandonnera jamais.

Le repas terminé, la jeune femme accompagnée de son mari, s'approcha de Monsieur Chambrun. Le visage rayonnant, le cœur ému, celui-ci, largement, leur ouvrit ses bras et dans une commune étreinte les embrassa tendrement, mêlant les larmes de sa joie à celles de ses enfants bien-aimés. Marie-Jeanne cherchant

dans son aumônière en retira un pli cacheté, que souriante elle offrit à son beau-père. À voir le ravissement que sa lecture produisit dans l'âme du cultivateur, l'épouse de Gaston expérimenta que le plaisir de donner ne le cède en rien à celui de recevoir. C'était l'acte de cession de tous les biens que Monsieur Chambrun, sous l'empire de la nécessité, avait dû consentir au père d'Aurélia. Par cet écrit, il redevenait maître de sa maison, de sa terre, de l'étang, de l'érablière située à l'extrémité, de toutes les choses en un mot, à l'acquisition desquelles s'était usée sa vie : il lui sembla qu'un sang nouveau coulait dans ses veines et qu'une juvénile ardeur se rallumait dans ses yeux ; c'était le premier cadeau de noces de ses enfants.

La joie de l'heureux père cependant, n'avait pu dissiper un nuage qui faisait tache sur l'azur de son ciel. Mais Monsieur de Blamon ayant su, jusqu'à quel point l'orgueil du père aurait été flatté du titre d'ingénieur-civil décerné à son fils, avait employé son crédit à la réalisation de ce souhait ardent.

Amplement renseigné sur les aptitudes et le mérite de son contre-maître, le Directeur de l'usine s'était porté garant de la compétence du candidat devant le corps des ingénieurs de la province. C'est pourquoi, après avoir examiné les épreuves subies devant Monsieur de Blamon, le conseil en considération du requérant octroya le diplôme d'ingénieur civil, au susdit Gaston Chambrun contre-maître de première classe à l'usine Blamon de Winnipeg. Le digne patron avait voulu ménager son effet et concentrer le plus de joies possible en un même jour. Lui-même voulut faire la lecture solennelle du parchemin, qui provoqua dans l'assistance un tonnerre applaudissements. Monsieur Chambrun, au comble de ses vœux, essaya, dans quelques mots

coupés par l'émotion, de traduire son bonheur et sa reconnaissance ; mais ses larmes furent plus éloquentes que ses paroles, et sans diminuer en rien sa félicité il sut la faire partager à toute l'assemblée qui, en se dispersant porta dans toutes les directions l'écho des joies dont elle venait d'être témoin.

Les pressentiments de Gaston ne l'avaient point trompé : ni les honneurs ni la richesse n'avaient guidé son choix. L'élue de son cœur, conquise au prix de durs sacrifices, avait été aussi l'élue de Dieu, puisque avec la bénédiction nuptiale, était descendue la bénédiction divine.

Mais Monsieur Richstone, l'artisan principal de ce bonheur, eut peu de temps à en jouir, tant il demeure avéré que les joies de ce monde sont fragiles et leur possession éphémère. Atteint d'une grippe maligne, l'hiver suivant fut le dernier pour le père d'Aurélia. Il mourut pieusement résigné, laissant pour le pleurer sa chère Carmélite avec la famille adoptive qu'il avait constituée héritière de sa belle fortune. Aux funérailles imposantes qui lui furent faites, une foule respectueuse se pressa : témoignage non équivoque de l'estime qu'il avait su conquérir.

Ce type de caractère, peu commun parmi une nationalité qui nous est moins sympathique et dont la générosité ne forme pas le trait dominant, est à tout le moins original. Il constitue un contraste singulier, dont la multiplication serait à souhaiter, car mieux que toutes les théories de tolérance, il hâterait l'heureuse solution du problème des races au Canada.

Monsieur Chambrun qui n'avait approuvé ni les goûts ni le choix trop modeste de son fils, revint de sa méprise et désavoua son erreur. Bientôt appréciant des mérites qu'il avait voulu igno-

rer, il prodigua aux jeunes gens les témoignages d'affection qu'il leur avait mesurés jusqu'alors.

Après une jeunesse d'âpres labeurs, la fortune qu'avait dédaignée le vaillant jeune homme, était venue s'offrir à lui comme d'elle-même, qu'en ferait-il ?... dangereuse tentation à laquelle bien peu savent résister. À temps, Gaston sut se rappeler le petit sermon du curé de Saint-Placide et le programme que, rêveur, il s'était tracé, au Plateau de la Sapinière.

— Profite de ta situation pour te renseigner, lui avait dit le bon prêtre, et reviens-nous, afin de faire bénéficier la région, du fruit de ton expérience : ce qui manque à notre agriculture, c'est une classe dirigeante instruite, foncièrement chrétienne et patriote.

En homme de cœur fidèle à sa parole et aux intérêts de sa race, Gaston comprit le rôle que lui assignait la Providence, et sans hésiter y dévoua toutes ses énergies. Un double champ d'action s'ouvrait à son activité : d'une part, continuer en la développant l'industrie que lui avait léguée Monsieur Richstone ; d'autre part, en acceptant à Montréal, la gérance, de l'usine où il avait débuté, il se ferait un des pionniers du progrès agricole dans la province de Québec.

Son esprit actif et ingénieux sut mener à bien et de front ces entreprises parallèles. Par des expériences directes faites sur ses terres, dont lui-même dirigeait l'exploitation, il convainquit les « habitants » de la supériorité des procédés scientifiques tels que : drainage des sols humides, substitution de l'assolement à l'ancien système de la jachère, sélection des semences, adaptation des engrais chimiques à la nature du sol, perfectionnement des instruments aratoires, etc.

Secondant les tentatives du ministère de l'agriculture, par ses soins, des conférences populaires furent organisées, des congrès régionaux établis, les expositions agricoles multipliées, la diffusion des revues scientifiques favorisées ; en un mot, un nouvel élan fut imprimé à l'intelligence comme à l'initiative des populations rurales.

De vastes cantons forestiers qu'il acheta dans les régions du Nord, offrirent un travail rémunérateur aux désœuvrés de la morte-saison, de sorte qu'au printemps la « drave » faisait affluer aux scieries de Lachute, d'énormes quantités de troncs, bientôt transformés en billots, en madriers, en bois de toutes sortes.

Non moins soucieux des intérêts moraux du nombreux personnel soumis à son influence, Gaston n'eut qu'à se remémorer les nobles exemples de Monsieur de Blamon pour connaître ses devoirs sociaux.

Il ne faillit point à sa tâche : père de famille modèle, patron chrétien, chef respecté et aimé, défenseur des droits de sa race, il est aujourd'hui l'une des gloires et l'un des soutiens de notre nationalité canadienne-française. Puisse son exemple susciter des imitateurs parmi les jeunes, car notre peuple sera d'autant plus redoutable à ses adversaires, que plus nombreux se lèveront les émules de ce vaillant « sans peur comme sans reproche ».

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Gaston_Chambrun. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.